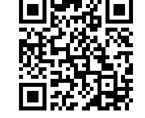
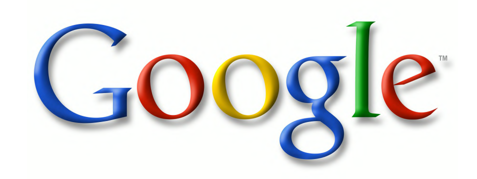
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Terre de Mort

(SOUDAN & DAHOMEY)

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE

EN PRÉPARATION

Tous droits réservés

Digitized by Google

P. VIGNÉ D'OCTON

Terre de Mort

(SOUDAN & DAHOMEY)



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCII

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

Digitized by Google



DÉDICACE

A M. JEAN BAYOL

Ancien Lt-Gouverneur du Sénégal

Je *vous dédie, cher ami, ce livre où j'ai tâché de mettre, comme dans* Au Pays des Fétiches, *un peu de la mystérieuse Afrique.*

Vous y retrouverez, je l'espère, la sensation de cette âpre et étrange contrée que nous avons aimée, pour-

Digitized by Google

rais-je dire, ainsi qu'une maîtresse, en raison même de ses cruautés.

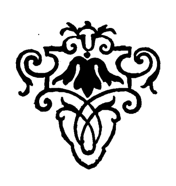
Vous y retrouverez aussi quelques-uns de nos communs souvenirs alors que, dans les mornes rivières, vous nous donniez à tous, aux heures de desespérance, l'exemple de la patience qui est là-bas le véritable héroïsme et la seule bravoure.

Vous rappelez-vous, aux heures des brûlants midis ou des chauds crépuscules, nos navigations à travers marigots sur de frêles pirogues? — Le silence des vastes lagunes, la rigidité des feuillages, l'éclat livide du flot, l'absence totale de vie, et la solennelle stupeur des choses sous l'azur informulable du ciel, lentement pénétraient nos âmes; nous subissions l'hypnotisation du soleil, et le bruit rhythmé des pagaies, les languissantes mélopées des laptots *nous berçant, — le spleen colonial, la hantise de la terre natale, les graves soucis de nos fonctions se fondaient, s'évanouissaient dans une prostration aussi profonde, aussi douce, aussi pleine de rêves que le coma de l'opium.*

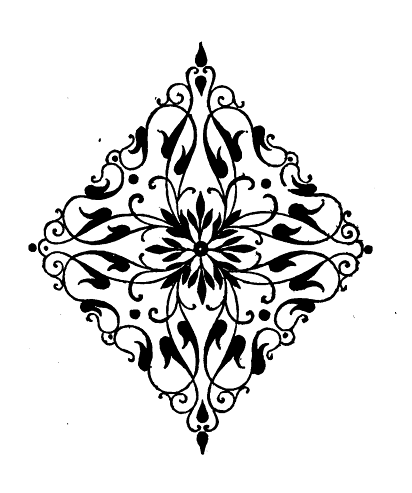
Eh bien, mon cher Bayol, comme les ardeurs medievales ou les crépusculaires mélancolies de là-bas, puissent ces pages vous faire un moment oublier les amertumes de l'heure présente et l'ingratitude des hommes, récompense ordinaire des plus braves et des plus dévoués.

P. VIGNÉ D'OCTON.

Paris, ce 24 avril 1892.



Digitized by Google



Digitized by Google

Terre de Mort

Digitized by Google

Digitized by Google



Terre de Mort

Celui-là accomplirait une œuvre utile et patriotique qui ferait et publierait avec sincérité une enquête sur nos colonies.

Ce serait aussi par ce temps d'universelle platitude un acte courageux.

Gorée.

LA devant nous, blanche de la blancheur des suaires, Gorée, l'île minuscule, dort bercée par le flot vert qui clapote.

Les premiers rayons du jour la caressent, la brise fraîchissante joue dans les maigres palmiers

Digitized by Google

de ses bords et le ciel est si bleu, l'air si limpide et si calme la mer que l'éternelle tristesse de ses rives désertes et de ses maisons vides disparaît, comme se fond au premier sourire du jour la mélancolie des aurores brumeuses. Il n'y a pas jusqu'aux cris des mouettes fouillant la vague de leur bec acéré et à la gaie voilure des premières tartanes qui ne donnent à cette terre de mort l'illusion de la vie.

*
* *

Nous débarquons. Parmi les souvenirs lugubres qui se dressent en foule à chacun de nos pas, il en est un qui, avant tout, nous arrête le cœur étreint : c'est, sur la place publique, un monument modeste, d'une mince valeur artistique, mais étrangement suggestif. Sur un socle de pierre froide, entre deux vases funéraires, une femme

Digitized by Google

voilée pleure ; au-dessous, une plaque de marbre porte, gravés en lettres d'or, les noms des dernières victimes du vomito-négro.

Rien de plus, rien de moins, et pourtant après l'avoir vu, le soleil à nos yeux a perdu sa gaieté, le ciel nous apparaît moins bleu, et la mer qui chantait semble gémir.

Certes, ce n'est point la peur qui pâlit nos visages, la plupart d'entre nous sont des *anciens* que la vie maritime a bronzés, et les jeunes ont, avant de partir, froidement supputé tous les aléas de leur campagne.

Non ! ce qui nous angoisse, c'est la stérilité des efforts accomplis, c'est l'irrémédiable impuissance de ceux qu'on tentera et la ténacité douloureuse des rêveurs qui croient à l'avenir de ces tristes contrées. N'est-ce pas ce que dit cette femme qui si tragiquement se lève à l'entrée de l'Afrique pour pleurer ses enfants ?

Et cette femme n'est-elle pas la patrie ?

C'est la Patrie, et c'est aussi la mère, l'épouse, l'amante qui longtemps attendit au seuil de sa demeure celui qui ne revint jamais, et voilà pour-

Digitized by Google

quoi son regard de pierre, vague et triste, reste figé sur la côte voisine, dont les sables à l'infini se déroulent avec des blancheurs de linceul.

*
* *

Tout au bout de l'îlot, construit sur un bloc granitique, le fort du Castel pointe sur la passe ses canons dont la gueule étincelle au soleil. Nous y montons par une sente abrupte bordée de fougères, et allons rendre visite à nos collègues de l'artillerie.

Chemin faisant, nous croisons de belles filles noires, dont le pagne étriqué et tendu à crever ne dissimule rien de leurs formes marmoréennes. Elles portent sur leur tête des calebasses où se trouvent les restants de bananes, de kolas, de citrons et d'oranges vendus aux soldats du

Digitized by Google

Castel. Elles nous dévisagent avec effronterie, chuchotent entre elles des mots ouolofs ou français parmi lesquels nous distinguons : *frégate, officiers,* se laissent approcher, et plus d'une, qu'on lutine, nous donne rendez-vous dans sa case avec un sourire de chimpanzé.

Nous les retrouvons, ce soir même, dans les ruelles de la lilliputienne cité en train de faire le tam-tam. Elles se sont coiffées de madras, ont mis autour du cou des colliers de corail et caché l'indécence du pagne sous d'amples boubous colorés.

*
* *

Nous voici à Dakar la ville triste, perdue dans les dunes, hantée de quelques européens anémiques et de nègres pouilleux.

Un pauvre petit chemin de fer à voie étroite

Digitized by Google

la relie au chef-lieu de la colonie à travers le Cayor. En a-t-on dépensé de l'argent pour faire en douze heures, sur ce quasi funiculaire, deux cent soixante kilomètres dans un pays d'une platitude absolue ? Encore, si, avec cet argent dont l'État s'est montré prodigue envers elle, la Compagnie de construction avait livré des travaux sérieux et définitifs.

Loin de là, on a songé à faire vite et le moins cher possible afin de réaliser de plus considérables bénéfices. Aussi, chaque année les pluies torrentielles d'hivernage enlèvent un morceau de la voie et les réparations occasionnent des dépenses énormes. A son tour, la Compagnie d'exploitation use et abuse du contrat léonin qui enchaîne l'État, et entretient au Sénégal nombre de fonctionnaires grassement rétribués et parfaitement inutiles. En revanche, a-t-elle dans la métropole une machine aux trois quarts usée, un wagon démoli, c'est assez bon pour véhiculer des nègres ou des arachides, sous le ciel brûlant de là-bas.

Les chiffres ont ici une indiscutable éloquence.

Digitized by Google

Après ses premiers exercices, la Compagnie s'est présentée devant la Chambre avec un bilan annuel de trois millions de francs de dépense et sept cent mille francs de recette.

On rechigne, bien entendu; certains députés s'indignent du haut de la tribune, mais la Compagnie impassible exhibe son contrat. Il faut payer.

Assez d'économie politique; la locomotive grince, partons.

*
* *

Nous traversons M'Bao, Rufisque, Sebikotane, pays d'une monotonie navrante, et arrivons à Pout. Le train s'y arrête quelques minutes. Tout près de la petite gare, un fortin se dresse parmi les bananiers. On le prendrait, dans les len-

Digitized by Google

tisques, pour une de ces maisons de campagne que les gens du Midi appellent des *bastides*, et qu'ils construisent un peu partout sur leurs collines ensoleillées.

Pourtant dans ce fouillis de verdure, d'un aspect si gai, il n'y a pas bien longtemps, quinze petits fantassins de marine furent surpris et massacrés par des guerriers sérères. Seul le sergent put s'échapper et courut à Rufisque demander du secours. Quand il revint, les pauvres « marsouins » gisaient à terre baignés dans leur sang et ignoblement mutilés.

Durant cette courte halte nous commençons à être sérieusement incommodés par la chaleur.

L'atmosphère immobile nous brûle le visage; les fers et les cuivres des rampes s'échauffent, l'intérieur de notre wagon menace, si l'arrêt continue, de devenir une étuve.

Enfin le train se remet en marche et une colonne d'air frais s'engouffre par l'avant, nous causant une sensation agréable.

Bientôt apparaît une nappe miroitante dont on n'aperçoit ni à droite ni à gauche la conti-

Digitized by Google

nuité. Bien que nous soyons en pleine saison sèche, la végétation est ici très touffue, le tapis végétal verdoyant et fort riche.

C'est la Tamna, le plus grand des lacs de la région des Niayes. Il prend naissance à quelques kilomètres de la mer, s'élargit de plus en plus, puis se rétrécit; ses rives disparaissent sous des acacias et des tamarins.

Encore quelques kilomètres et devant nous se dessine la ligne montueuse de Thiés, coupée par une vaste gorge en forme d'entonnoir, dans laquelle le train s'engage : le Ravin des Voleurs, qui, pendant longtemps, fut l'effroi des caravanes se rendant à Rufisque.

Les villages se montrent de plus en plus nombreux, et ce n'est pas sans quelque étonnement que nous entrons en gare de Thiés. Avec ses maisons de pierre, ses magasins en bois recouverts de tuiles rouges, Thiés a l'aspect d'une pauvre bourgade française.

Digitized by Google

*
* *

Le village sérère, que je visitai dans la journée, touche presque à l'agglomération européenne : le mot « hutte » conviendrait mieux que celui de « case », pour désigner l'habitation sérère. Ronde comme celle du Ouoloff, elle a aussi un toit conique, fait le plus souvent de longues palmes desséchées; elle est d'une exiguïté extrême. Certaines sont si petites, l'entrée en est si basse, qu'il paraît d'abord impossible que des êtres humains puissent y pénétrer : ce sont de vraies tanières.

Dans l'intérieur, pas un meuble; le *tara*, ce lit d'osier si commode et si répandu parmi les noirs du Sud, ne pourrait y tenir; une simple natte, une peau de bouc, quelquefois une poignée de terre, servent de lit à l'indigène; un long fusil à

Digitized by Google

pierre, de nombreux gris-gris (amulettes) suspendus au toit; devant l'orifice étroit de la porte, un mortier à kouskous, un pilon grossièrement taillé, c'est tout.

Grands et maigres, les Sérères-Diobas ont les mollets grêles, le buste court, les pieds larges, le gros orteil légèrement dévié en dedans. Leurs traits sont grossiers, le front étroit, le nez épaté, les cheveux plantés en brosse.

La femme, comme toutes les négresses, vieillit rapidement, et sa taille se courbe d'une façon précoce sous le poids des écrasants travaux qui lui sont infligés.

Fétichiste, le Dioba suit encore les rites et les préceptes d'une religion remplie de poésie mystique. Takhar et Théomarh sont les dieux de la justice et de la propriété; ils habitent le dôme touffu des gigantesques bentaniers, et c'est à leur ombre, dans les forêts profondes, que tous les ans les *fitaures,* leurs prêtres, accomplissent la terrible cérémonie du *Bante,* pendant laquelle ils enferment, dans un grand vase en terre, les âmes de tous les ennemis de la tribu.

Digitized by Google

Les Sérères placent leurs morts debout dans la fosse, les yeux tournés vers le soleil couchant; la sépulture est l'objet de réjouissances publiques qui durent plusieurs jours.

* * *

Le lendemain, je me rends à la gare pour reprendre le train et continuer mon voyage.

Dix heures et la chaleur est déjà accablante, l'air suffocant et lourd; le soleil darde presque directement ses rayons sur la terre, incendiant les tuiles rouges des cases et des magasins; les murs jaunes flamboient.

Un coup de sifflet déchire l'atmosphère figée, une mince colonne de fumée apparaît au-dessus du dôme poussiéreux et dépouillé d'un baobab, et le train stoppe.

Nous montons; le cuivre des rampes brûle nos

Digitized by Google

mains, la température du wagon est à peu près celle d'une chambre de chauffe; on a fermé les vasistas et une demi-obscurité y règne; malgré cela les banquettes crépitent.

Une fois en marche, la colonne d'air qui nous arrive est tiède, et en mettant la tête à la portière, on croit recevoir une douche d'eau chaude.

Un petit thermomètre de poche que j'ai placé dans un coin du wagon marque 48°.

A droite, à gauche, devant moi j'aperçois, de plus en plus nombreuses, ces grandes étendues noires, carbonisées, qu'on appelle ici des lougans; en ces endroits le noir incendie la brousse, déjà calcinée par le soleil, pour y ensemencer la prochaine récolte.

*
* *

Voici Tivaouane, habité par des esclaves du Damel. Des feux de salve accueillent l'arrivée

Digitized by Google

du train. Une foule de bras se lèvent, amicalement tendus vers les portières. L'employé de service et ses aides peuvent à peine contenir la cohue de noirs et de négresses dont la poussée persistante menace de crever la palissade. Tout ce monde est, ici comme partout, bizarrement vêtu : les uns superbement drapés dans des *boubous* resplendissants, d'autres agitant des loques sordides, déchirées et multicolores.

Un grand diable enveloppé d'un lambeau d'étoffe écarlate, qu'il porte à la façon d'un *peplum,* se dandine dans de belles bottes marocaines en cuir jaune; il tient beaucoup à les montrer aux voyageurs auxquels il exhibe en même temps, dans un rictus qui doit être un sourire, deux formidables rangées de dents blanches.

Surpris par cette animation, je m'adresse au chef de gare qui passe près de ma portière affairé, haletant, suant sous son casque en moelle de sureau où brillent ses insignes d'argent. Il me répond d'une voix brève :

— « Le Damel Samba-Laobé est en visite ici. »

Digitized by Google

Presque aussitôt, je vois, débouchant du sentier broussailleux qui va de la gare au village, une masse grotesque, informe ; dans l'aveuglante lumière, elle s'avance disgracieuse avec le dandinement d'un dromadaire. Un instant après, je distingue des cornes, un mufle et deux yeux ronds pleins de douceur béatement fixés sur la locomotive qui jette sa vapeur.

C'est un bœuf zébus, un de ces bœufs que les noirs du Cayor utilisent pour remplacer le chameau rare et le cheval qui manque quelquefois.

Un noir à mine farouche le monte ; il tient d'une main la bride passée dans la chair des naseaux, et de l'autre un sabre à large lame. C'est un Thiédo, c'est-à-dire un guerrier du Damel.

Les Thiédos, dont nos dernières colonnes ont amoindri l'influence, grands buveurs de *sangara,* fainéants et pillards, assez peu courageux devant des troupes disciplinées, vendant leurs services au plus offrant, sont de véritables *condottieri* de la brousse, et ont été pendant longtemps la plus cruelle plaie du Cayor.

Samba-Laobé est en visite chez un traitant

Digitized by Google

considérable dont nous apercevons la case surmontée d'un drapeau tricolore. Devant la porte, sous la vérandah, sont assis quelques-uns des ministres fièrement drapés dans des étoffes de couleur éclatante.

Faisant cercle sous un soleil de feu, le troupeau vermineux des noirs aux jambes hideusement enflées, hydropiques, monstrueuses, tous les mendiants de la tribu, attendent, dans un silence religieux, la sortie du monarque.

Tous suivent avec une attention soutenue un sport des plus intéressants auquel se livrent des guerriers : au bout d'un pieu hérissé d'épines un coq se débat, attaché par les pattes. Il fait des efforts inouïs pour prendre son vol, mais tombe lourdement chaque fois, et les épines s'enfonçant dans sa chair l'obligent à renouveler incessamment ses tentatives.

A trente pas à peine, les noirs lancent des flèches sur ce but vivant et mobile. Je remarque, non sans étonnement, leur incroyable maladresse. Il paraît cependant que la lutte est fort animée et considérée comme sérieuse par de nombreux

Digitized by Google

spectateurs, car contre les archers sérères luttent des archers toucouleurs, depuis peu incorporés dans l'armée du Damel.

Plus de dix flèches sont lancées et le coq est encore indemne; le train reprenant sa marche, m'empêche d'assister au coup qui doit désigner le vainqueur.

*
* *

Décidément, si j'en juge par l'importance de son entourage, Samba-Laobé est un puissant monarque.

Deux ans plus tard, à l'endroit même où il déployait, lors de mon premier passage, toute l'étrange magnificence d'un noir potentat, il tombait sabré par un officier de spahis après une lutte héroïque.

Digitized by Google

Ce combat fut épique, un vrai duel du moyen-âge. J'en tiens les détails du héros lui-même, mon ami le sous-lieutenant Charvet, aujourd'hui lieutenant au 7e hussard.

Depuis déjà quelque temps, au mépris des traités et des conventions librement consentis, le Damel soumettait à d'incessantes vexations les commerçants français établis dans ses États. Les plaintes arrivèrent nombreuses au gouvernement. Celui-ci dut intervenir et, devant l'attitude arrogante de Samba-Laobé, envoya, sous les ordres du sous-lieutenant Charvet, un peloton de spahis sénégalais bivouaquer à N'Dande, au cœur du Cayor, non loin de sa capitale.

Sur ces entrefaites, éclata un nouveau dissentiment à propos des droits de la Compagnie du chemin de fer sur le terrain avoisinant la voie et la gare de Tivaouane, où le roi s'était provisoirement installé. Le gouverneur lui dépêcha, muni de pleins pouvoirs pour arranger l'affaire, son aide de camp, le capitaine Spitzer, de l'infanterie de marine, avec ordre de se faire escorter par le peloton de spahis.

Digitized by Google

Le Damel reçut froidement les avances du capitaine l'invitant au *palabre,* il refusa d'aller vers lui.

M. Spitzer, accompagné du lieutenant et de ses hommes, résolut de faire les premiers pas; Samba-Laobé, entouré de ses cavaliers, l'imita.

Une fois en présence, un spahi interprète fut détaché pour renouveler au Damel l'invitation du gouverneur; le malheureux n'avait pas fait trois pas qu'il tombait frappé d'un coup de feu parti de l'escorte royale. Le moment était critique.

— « Décidément il faut charger! » dit simplement Spitzer au lieutenant, et sur le commandement : « En avant! » la poignée de spahis se précipitait sabre au poing sur les guerriers du roi. Ceux-ci ne soutinrent pas un seul instant le choc et s'enfuirent dans la profondeur de la brousse, de toute la vitesse de leurs petits chevaux, laissant le Damel aux prises avec le lieutenant lui-même. Dès le début, M. Charvet s'était précipité sur lui, sabre levé.

Grand, d'une stature puissante, la tête haute, le regard dur et fier, Samba-Laobé était un cava-

Digitized by Google

lier d'élite et un adversaire digne d'un officier. Son premier mouvement fut de se dérober, de conserver dans le combat la distance qui lui permettrait d'éviter le sabre de l'adversaire et de se servir du fusil dont il était armé.

Le lieutenant ne lui en donna pas le temps; grand lui aussi, d'apparence frêle, mais doué d'une forte musculature, il poussa impétueusement son cheval sur le cheval du Damel et, arrivé à distance, porta au roi un premier coup de sabre qui lui abattit plusieurs doigts.

Ainsi mutilé, Samba-Laobé essaya encore de se dégager; il allait pouvoir faire feu à bout portant sur l'officier, lorsque celui-ci, le serrant de plus près, d'un coup de pointe lui traversa la poitrine. Le Damel était mort.

Digitized by Google

*
* *

Encore une station! Pour la huitième fois en moins de quatre heures, de la maisonnette jaune à la toiture rouge, sort un homme — un Européen celui-là — extraordinairement pâle, les yeux jaunes et la figure creusée par la fièvre. Il s'approche du train, lentement, lourdement, comme aveuglé par la grande lumière malgré son casque argenté, et jette d'une voix lamentable, dans le silence de la brousse : « Piré-Gouréye! ».

Seuls, le hurlement d'un chien et le gloussement d'un singe qui s'abritent sous la mince varangue lui répondent, et une fois son coup de sifflet jeté comme une plainte, il s'en retourne de son même pas lassé et flageolant. Alors tandis

Digitized by Google

que de plus en plus essoufflée la vieille locomotive ébranle le convoi, je me demande ce qu'a pu faire à la société ce pauvre diable ainsi perdu dans un désert malsain, sans autres compagnons qu'un macaque et un chien galeux, et qui tous les jours, à la même heure, s'en vient, sous un soleil féroce, glapir un nom étrange, devant un train aux portières hermétiquement closes, d'où personne ne sort, dans lequel nul ne rentre.

*
* *

La plupart des employés de la Compagnie, chefs de gare, mécaniciens, terrassiers, que nous rencontrons sur notre route, font, comme celui-là, peine à voir tant ils sont ravagés par la fièvre. Leur visage est pâle de cette pâleur spéciale que donne seule l'anémie des tropiques;

Digitized by Google

leurs prunelles injectées de bile brillent extraordinairement, et accentuent la maigreur de leurs pommettes que la rougeur des *accès* colore d'intermittente façon. Assourdis par la quinine dont ils usent d'abord et finissent par abuser, ils ont des mines ahuries, hébétées, et l'on ne sait ce qui domine chez eux ou de la lourde mélancolie coloniale ou des lassitudes de leur rude labeur.

Poussés par la nécessité, certains ont amené leurs femmes. Les malheureuses s'étiolent plus vite encore dans les réduits insalubres, dans les gares lilliputiennes, dans les cases de bois malsaines que la Compagnie a fait payer à l'État des sommes fabuleuses, comme d'ailleurs cette voie endommagée par la moindre *tornade,* ces remblais effondrés à chaque hivernage, ces petits wagons incommodes dont les bois ont pourri longtemps au rebut, et ces machines éreintées et geignardes.

Certes le menu personnel, bien que débilité par le climat, fait des prodiges pour tirer de ce matériel délabré tout le parti possible et assurer le service exigé par l'État.

Digitized by Google

Il en est de ces pauvres diables qui ont avec eux leurs enfants. Leur sort est plus navrant encore. Les infortunés bébés ne sont pas longs à dépérir, à perdre la fraîcheur de leur teint et la gaieté de leur sourire, sous ce climat qui tue les fleurs à peine écloses. La fièvre les saisit plus brutalement encore que les adultes et les femmes, et l'anémie en blêmissant leurs lèvres, en décolorant leurs paupières, en tordant leurs petits membres, les pénètre jusqu'aux os dont elle arrête la croissance. Bientôt ils ne quittent plus leur couchette, où la mère à bout de souffle n'a plus même la force de les endormir.

Souvent le père affolé ne veut plus attendre l'expiration des deux années au bout desquelles il aura droit au voyage en France, avec un congé de trois mois, et demande son rapatriement immédiat. Alors la Compagnie se fait tirer l'oreille, émet des prétentions exorbitantes de cruauté, rogne la solde, refuse de liquider la prime et se laisse traîner devant les tribunaux de Dakar ou de Saint-Louis.

La plupart du temps (elle le sait bien), le

Digitized by Google

malheureux recule devant les lenteurs du procès, et voyant son enfant qui agonise, sa femme qui se meurt, énervé lui-même par l'anémie qui lui enlève son courage, paralyse son énergie, il consent à tout, renonce à tout pour être plus vite sur le paquebot où les siens respireront un peu d'air pur, pour fouler au plus tôt la terre natale que beaucoup, hélas! malgré leur hâte, n'eurent plus le bonheur de revoir.

D'autres, des célibataires ceux-là, attendent la décision des juges qui leur est neuf fois sur dix favorable.

Ce serait une étude curieuse et instructive de dénombrer les procès soutenus devant les tribunaux de la colonie par la Compagnie depuis l'origine de son exploitation.

La plupart, je le répète, n'ont d'autres causes que des résiliations de traités pour raison de santé.

Pourtant, chaque année elle demande à l'État des sommes considérables pour l'achat de vins toniques (vin de Seguin, vin de Bugeaud, etc...), mais ceux-là sont rares, parmi les petits, qui

Digitized by Google

peuvent boire, au cours de leur rude journée, quelques cuillerées de ces précieux remèdes; en revanche, de gros employés que leurs sinécures grassement payées n'exposent que peu à la fièvre, en ont à volonté — et cela sans la moindre ordonnance médicale, sans que le médecin en soit même avisé.

Nous pourrions citer un très, très haut fonctionnaire qui s'alcoolisait avec du Seguin, comme d'autres le font avec l'absinthe.

J'ai même été témoin de faits qui prouvent à quel point, sous le ciel déprimant du Sénégal, peut s'émousser le sens moral chez ceux qu'on est convenu de classer parmi l'élite des civilisés.

Pendant un hivernage exceptionnellement meurtrier, on manqua de glace à l'ambulance que la Compagnie entretient à Dakar, et où sont dirigés les malades les plus graves de la ligne.

Aucune machine ne fonctionnait, disait-on. Or tandis que, sur leur petit lit de fer, des mécaniciens, des ouvriers de la voie, des chefs de train râlaient en proie à toutes les ardeurs, à toutes les brûlures de la fièvre, sans qu'on eût le moindre

Digitized by Google

glaçon à mettre sur leur front pour calmer leur délire, ou dans leur tasse pour éteindre leur soif, le même *très haut fonctionnaire* offrait un apéritit à la glace à des personnages de distinction.

Une autre fois, deux petits employés tombèrent sur la ligne, frappés d'accès pernicieux; on les dirigea en toute urgence sur Dakar. Un wagon quelque peu moins inconfortable que les autres est consacré à cet usage; mais, ce jour-là, le *très haut fonctionnaire* s'y prélassait en compagnie du gouverneur, et les deux malheureux durent supporter le voyage dans un autre compartiment, exposés à tous les heurts, à toutes les secousses, et arrivèrent mourants à Dakar.

D'ailleurs, ce wagon des malades n'a jamais servi qu'à des bien portants. Grâce aux complaisances coupables de la Compagnie, il est officiellement affecté au service du *très haut fonctionnaire* et de M. le gouverneur.

Il est vrai que ceci se passait et que je l'écrivais il y a près de quatre ans.

On m'a dit que depuis, grâce à l'énergique intervention de l'inspecteur de l'État, tous

Digitized by Google

ces abus ont disparu : que maintes sinécures grassement rétribuées ont été supprimées, que le vin de Bugeaud ou de Seguin ne tient plus lieu de vermout ou d'absinthe à certains gros bonnets; que les petits employés ont leur part; que dans les moments de pénurie, le peu de glace est réservé pour les malades; que le wagon confortable (?) a repris sa véritable affectation et ne sert plus aux *garden-party* du gouverneur; enfin que l'administration des colonies a dû restituer pour les voyages fantaisistes de ce dernier une somme assez rondelette.

Tant mieux pour les déshérités : mécaniciens, conducteurs, ouvriers et chefs de gare qui — à des soldes dérisoires — triment sur la Terre de Mort pour permettre aux actionnaires de toucher de gros dividendes, et à MM. les administrateurs de sérieux jetons de présence à... Paris.

Toutes ces réformes n'ont pas été, paraît-il, des plus faciles à accomplir.

L'inspecteur a dû lutter contre de puissantes influences. N'alla-t-on pas là-bas, au Sénégal, jusqu'à forcer un de ses tiroirs pour prendre connaissance de son rapport !

Digitized by Google

Il m'a paru bon de jeter en passant un peu de jour sur ces vilenies si peu connues en France, comme, hélas! la plupart des choses coloniales, dont beaucoup parlent et que si peu ont vues.

*
* *

Un arbre au port singulier, ayant la forme d'un plumeau avec son stipe grêle, élancé, surmonté d'une ombelle à larges feuilles — le ronier, sorte de palmier nain, — qui donne sa couleur locale au paysage sénégambien, devient de plus en plus commun. Bientôt ses bataillons serrés forment à l'horizon un fond sombre qui s'éclaircit peu à peu, laissant voir le sol verdoyant ou brûlé à travers les tiges élégantes.

Digitized by Google

On dirait que, dans cette immensité poudreuse, la nature s'est plu à faire surgir ces milliers de plumeaux gigantesques, et l'on s'attend toujours à voir paraître les balayeurs colosses qui doivent s'en servir pour enlever les séculaires poussières entassées là par le simoun.

*
* *

N'Gaye-Mecké de tragique mémoire.

Là, derrière ces broussailles, il y a quelque vingt ans, une escouade de spahis fut écrasée par les cavaliers du Damel Lat-Dior, dix fois supérieurs en nombre. Plus de trente des nôtres restèrent sur le champ de bataille et les survivants accomplirent une retraite héroïque. Le soir venu,

Digitized by Google

dans le village de Mecké, les vautours s'abattaient par centaines sur les cadavres mutilés.

*
* *

Oh! ce vautour africain qui tourbillonne et bat de l'aile, épouvanté par la locomotive, comme on le sent chez lui, sur la Terre de Mort!

Chauve, fauve, cravaté de blanc sale, les pattes écailleuses et noires, le bec fouillant son jabot bleuâtre et cendré. Tel il apparaît, perché sur le chaume pointu des huttes.

Alourdi par les viles et immondes nourritures dont il se gave tout le jour, il n'a pas le vol hardi de l'aigle d'Occident, pas même l'envergure de l'aiglon-pêcheur qui hante la lagune; il clignote

Digitized by Google

au soleil et recherche à midi le tronc feuillu des bombax.

Lâche et pesant, il redoute tout ce qui a vie, fuit les lézards et les iguanes, n'attaque pas même les poules, se complaît au milieu des charognes, dans les chairs mortes où son bec s'enfonce sans peine et qu'il dispute à la vermine.

Les indigènes le respectent parce qu'il est le seul à s'occuper de la propreté du gourbi, et sa vie est sous la sauvegarde des coutumes locales.

Quand des tribus se font la guerre il suit pas à pas les guerriers et nettoïe le champ de bataille.

Depuis le temps que nous nous battons en ces contrées, il a fini par nous connaître ; vareuse bleue des marsouins et chéchia des tirailleurs sont pour lui signes de curée abondante ; ils savent qu'avec nous ce n'est pas la guerre pour rire que les gourbis se font entre eux ; aussi par bandes nombreuses ils arrivent, dès que retentit dans la brousse la détonation sifflante des krapatcheks et que les mitrailleuses des avisos bombardent les rives des fleuves. Longtemps leurs vols tourbil-

Digitized by Google

lonnants marquent mieux que tout autre indice l'endroit où se dressèrent les tatas révoltés.

Il est des visions qui une fois dans les prunelles n'en veulent plus sortir : c'est là-bas dans le Sud, au fond de l'herbe haute et verte, des cadavres de nègres, froids et déjà rigides, avec des musculatures puissantes que la mort violente a tordues, les yeux larges ouverts sur le néant, et des crispations de mâchoires qui clament l'ultime épouvante ; tout autour les ignobles rapaces battent l'air silencieusement à petits coups de leurs ailes soyeuses, comme des ailes de vampires. Ils se disputent sans un cri les places les meilleures, le ventre où leur bec mol ne peine pas, et les derniers prennent la tête, couvrent le tronc et les membres ; si bien qu'un instant après on ne voit qu'un amas de plumes palpitant au soleil, des cous chauves tendus et des têtes sanglantes plongeant dans les viscères.

De l'aviso prochain un coup de feu retentit, la bande prend son vol laissant deux ou trois des siens se débattre comme englués dans des entrailles, tandis qu'appuyé sur le bastingage, un

Digitized by Google

petit marsouin à figure chafouine, les paupières pâlies par la fièvre, crie dans le silence du pont à celui qui vient de tirer : « Rien que trois, mince alors ! passe-moi ton flingot. »

. . . .

*
* *

Midi ! on dirait que le train va prendre feu. De la terre embrasée s'élève une buée qui enveloppe toutes choses : la brousse, les arbres et le tracé serpentin de la voie.

Bientôt, devant nous encore une petite gare avec son éternelle toiture rouge.

Cette fois, un coup de sifflet a répondu au nôtre. Je mets la tête à la portière et j'aperçois fumant et grondant d'impatience la locomotive d'un train qui vient vers nous. Nous sommes à

Digitized by Google

la station de Kelle où le train parti de Dakar et celui parti de Saint-Louis doivent s'entre-croiser.

Aussi, dès que nous arrivons, il passe rapide devant nous.

Quelques faces pâles de fantassins de marine, une figure barbue de missionnaire, des négresses au pagne étriqué, des noirs au boubou flottant, surgissent au milieu de cette apparition hâtive, et c'est tout.

Quand nous arrivons à N'Dande où nous devons faire un arrêt de quarante minutes, la chaleur est atroce ; mon thermomètre marque dans la voiture 52°. Impossible de toucher aux rampes pour descendre sans être brûlé.

Le vent d'est, le siroco, qui souffle franchement, a rempli notre compartiment d'une fine poussière. Malgré mon casque et mon couvre-nuque, j'éprouve une sorte d'éblouissement vertigineux en mettant pied à terre.

Je me dirige à la hâte vers une maisonnette longue, à la toiture basse, et dont les murs blanchis à la chaux font douloureusement cligner les yeux.

Digitized by Google

C'est le buffet!!

Même sensation de chaleur étouffante, en entrant. Je m'affaisse lourdement sur une chaise. Devant moi une table dont la nappe, d'une blancheur douteuse, cache le bois délabré, porte une douzaine de couverts. Au-dessus une innombrable légion de mouches volètent, ronronnantes et bourdonnantes, et s'abattent par centaines sur le voyageur.

Il me semble n'avoir jamais vu, réunis en un même endroit, autant de diptères aux couleurs variées. Il y en a de bleus, de verts, de cuivrés ou aux reflets dorés ; et les chromos misérables qui tapissent les murs décrépis, aux planches disjointes, montrent un écœurant pointillé.

Nous ne sommes que trois devant la grande table : un mulâtre, un missionnaire et moi.

Je touche à peine, ainsi que d'ailleurs mes compagnons de route, aux plats toujours agrémentés de mouches, servis par un noir.

Une odeur forte et *sui generis* annonce le dessert : un morceau de roquefort est apporté.

Nous le contemplons en silence, il nous semble

Digitized by Google

que ce fromage, lui aussi, a chaud, et nous le voyons à plusieurs reprises frémir d'impatience en son assiette.

*
* *

Une heure... Nous quittons la gare de N'Dande et les ruines du fortin, vestiges de notre occupation, compris aujourd'hui dans son enceinte.

Autour de nous le paysage apparaît de plus en plus desséché, racorni, brûlé. Nous sommes au cœur du Cayor; la couche des eaux souterraines atteint ici son maximum de profondeur.

A N'Dande même, les négresses sont obligées de guider, avec une adresse et une patience remarquables, leurs peaux de bouc à près de trente-huit mètres de fond dans le puits indigène pour ramener quelques litres d'eau.

Digitized by Google

*
* *

A peine si, de loin en loin, le passage d'un singe-pleureur, un vol de tourterelles et de perruches vertes dans le ciel indigo, le chant des bengalis dans les purghères viennent, quelques instants, égayer la tristesse de plus en plus pénétrante et la désolation du paysage.

Çà et là contre le tronc d'un baobab s'adossent quelques huttes. C'est un village. Il en monte un bruit sourd de pilon, préparant le kouskous, une mélopée triste de femme, et l'on entend glousser des poules. En voici deux, de ces gourbis, qui se touchent. Ce sont N'Golgol, et N'Guiguis l'ancienne capitale des Damels. Entre eux on aperçoit les ruines d'un fortin. Quel-

Digitized by Google

ques palmiers poudreux, secs et tordus, l'abritent, et bien que le sang de nos soldats ait coulé là abondamment, les crevasses béantes de la terre, que pas un brin d'herbe ne couvre, semblent crier son éternelle stérilité.

Ne passons pas sans saluer les braves tombés ici obscurément.

Dix contre un comme toujours. Au premier choc nos alliés indigènes lâchent pied. Huit artilleurs sur neuf se font sabrer en desservant leurs pièces. Les tirailleurs et les ouvriers du génie meurent l'un après l'autre sans faiblir un instant. Le capitaine Lorans, du génie, et le capitaine Chevrel sont tués, le sous-lieutenant Dupont de Saint-Victor éventré. Vingt spahis seulement dont huit blancs échappent au massacre.

Et c'est à peine si l'on s'en avisa en France.

Oh! cette brousse, de combien d'héroïsmes inconnus n'a-t-elle pas été témoin! Mecké, Coki, Dialackar, N'Guic, Louga, M'Pal, N'Golgol, et bien d'autres dans le Haut-Fleuve et le Sud, — autant de sanglants souvenirs d'une conquête encore inachevée, toujours improductive.

Digitized by Google

*
* *

Impossible de rester plus longtemps sur la plate-forme, impossible aussi de fixer plus longtemps l'horizon plat du Cayor sans danger pour les yeux.

Encore deux minutes d'arrêt qui nous paraissent deux heures, devant une maisonnette jaune, à la toiture aveuglante. Personne ne monte ni ne descend. Un coup de sifflet, qui résonne à peine dans l'air surchauffé, et en route.

La chaleur et la sécheresse de l'air sont telles en ce moment qu'il nous semble entendre craquer les boiseries du wagon, nous avons conscience que la moindre étincelle suffirait pour

Digitized by Google

enflammer comme un morceau d'amadou cette immensité broussailleuse dont on ne voit nulle part la fin.

Il y a de tout dans l'air embrasé que le vent d'est nous envoie violemment à la face : poussière fine et brûlante enlevée aux rocs pelés, sable plus fin et plus brûlant encore, poussé des déserts voisins du Ferlo, morceaux d'écorce desséchée et pulvérisée arrachés aux grands arbres morts. Et tout cela nous entre dans la bouche, nous dessèche la gorge, y allumant une inextinguible soif, nous remplit les oreilles, pénètre dans nos yeux et nous force à pleurer.

Nos cheveux, horriblement secs, donnent à la main une sensation terreuse, les poils de la moustache et de la barbe, recroquevillés, cassent entre les doigts qui les lissent.

On dirait que là tout près une forêt immense a pris feu, et que nous traversons l'amoncellement de ses cendres brûlantes.

Et toujours le paysage déroule devant nous sa monotone et désespérante grisaille ; plantes, bêtes et pierres semblent avoir pris l'uniforme

Digitized by Google

couleur de cette poussière dont le simoun chasse les tourbillons aux quatre coins du ciel.

*
* *

Rao-Poundioum! Et nous avons encore devant nous la maisonnette jaune à la toiture rouge, un chef de gare étique au visage blafard miné par l'anémie.

C'est ici par excellence le pays de la fièvre. Et si ce malheureux jette le nom de la station dans le silence du soir qui tombe, c'est par acquit de conscience, pour accomplir sa besogne, car il sait parfaitement que personne ne montera, ni ne descendra.

Et qui donc pourrait bien descendre et pourquoi faire, au milieu de cette plaine nue, désolée, coupée d'immenses marécages qu'animent seuls

Digitized by Google

de lourds pluviers et quelques mélancoliques aigrettes?

A peine de temps à autre voyons-nous se dessiner vaguement dans le lointain crépusculaire la haute silhouette d'un berger peulh poussant devant lui son maigre troupeau.

Et une fois le train en marche, on se demande pourquoi on a construit ce chemin de fer dans une solitude où il ne pousse que la fièvre et où l'on ne peut récolter que l'anémie.

*
* *

Le jour décline quand nous entrons dans la banlieue de Saint-Louis. Et la tristesse de ces grands marigots, de ces eaux brunes et vaseuses dont on ne voit nulle part les bords, en nous donnant la sensation d'une terre instable, hu-

Digitized by Google

mide, malsaine, nous oppresse plus encore que la désolation brûlante du Cayor.

Là du moins, des roniers à la tige svelte, à l'ombelle gracieuse, un boabab à la puissante ramure tourmentée, un bentanier abritant dans son tronc cannelé des huttes pointues de Serères, coupaient de loin en loin l'accablante monotonie du paysage. Des roucoulements de ramiers, les cris stridents des perruches, le gloussement prolongé d'un singe, ou les pépiements tapageurs des bengalis jetaient, dans le calme obsédant de la brousse, un peu de gaieté et de vie.

Mais ici, à deux pas du chef-lieu, pas autre chose qu'une plaine de boue parsemée d'ajoncs maculés, des terrains vagues jonchés d'immondices, de maigres cocotiers, ou des stipes de palmiers morts qui, dépourvus de leurs palmes, se découpent en colonnettes de ruines dans l'azur assombri.

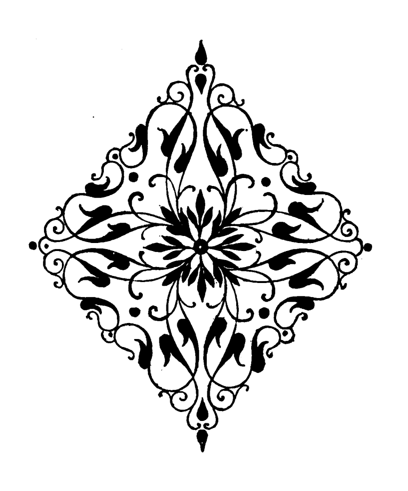
Rien ne trouble le silence de ces étendues mornes si ce n'est le vagissement plaintif des chacals, et le hululement des hyènes commençant leur maraude.

Digitized by Google

Enfin, là-bas, à l'autre bout du ciel, du côté de la mer dont on entend déjà la plainte éternelle, un soleil énorme, écarlate et rond, semble la roue d'un char s'enlizant dans l'horizon vaseux ; et sa lumière agonisante met du sang — un sang vermeil et frais — sur les boues noires et les marigots tristes de la *Terre de Mort*.



Digitized by Google



Digitized by Google

Dans le Sud

Digitized by Google



Dans le Sud

BENTY

Terre de Mort aussi cet estuaire vaste, profond, aux eaux noires tranchant sur le bleu miroitant de la mer dont les sépare la ligne écumeuse des brisants.

Des berges basses qui jamais ne frissonnent ou bruissent, que pas un clapotis ne caresse; une nappe figée que pas un souffle ne ride. C'est la Mellacorée.

Digitized by Google

Un poste français s'élève parmi des marigots d'où émergent rigides des flamants roses, des ibis jaunes, des hérons gris et d'autres échassiers multicolores balançant sur de longues pattes raidies leur somnolence stupide.

Au nord, au sud, un immense rideau de palétuviers recouvre à perte de vue les découpures et les sinuosités de la côte africaine, et enfonce dans l'intérieur sa morne végétation d'un vert toujours grisâtre.

A peine si de loin en loin, dans un bouquet de bananiers et d'arbres à kola, se cachent de pauvres villages, aux huttes rondes et pointues, autour desquels, lorsque la contrée n'est pas désolée par la guerre, s'étendent quelques champs de mil, d'arachides, de maïs, de manioc et de patates douces. De maigres troupeaux paissent tout près l'herbe touffue des terrains incultes ; et plus loin, bien plus loin se dessine la brousse luxuriante et sauvage — véritables jungles — où le guépard chasse tout à son aise la biche, et vient même inquiéter les bergers.

Là-dessus un soleil de feu qui jamais ne se

Digitized by Google

lasse. Le soir, quand le couchant s'irise de teintes violettes, douces et veloutées comme en ont les crépuscules de France, quand l'ombre des palétuviers s'allonge sur le fleuve, quand parmi les ajoncs les nymphéas étalent leurs blanches corolles, et que dans les iris et les hautes fougères des sentes s'allument les premiers lampyres, quand des vastes rizières montent le cri strident des grillons et que le dernier roucoulement des palombes s'exhale des ramures, lentement dans les basses couches de l'air une buée de fièvre s'amasse livide et lourde, qui ne tarde pas à voiler — comme un suaire — cette fugitive gaieté du paysage.

Et les nuits sont plus tristes encore.

Digitized by Google

*
* *

En arrivant nous trouvons l'enceinte du poste envahie par nos alliés Sous-Sous du village voisin. C'est à la suite d'une panique qu'ils se sont portés en masse sous la protection du blockhauss. Pendant la nuit on a entendu des cris de femme qu'on égorge. Pas de doute, ce sont les Timénés, — peuplade contre laquelle nos amis guerroient depuis longtemps. A leur tour nos sentinelles ont donné l'alarme; en un clin d'œil tout ce qu'il y a de valide dans la petite garnison a été sur pied, le pont-levis s'est abaissé et les portes se sont ouvertes devant la foule des femmes, des enfants, des vieillards, que le seul mot de Timéné glace d'effroi.

Digitized by Google

Le lendemain on a trouvé dans une des nombreuses fosses que les Sous-Sous creusent non loin de leurs *tatas* une vieille négresse, à moitié dévorée par les chacals et les fourmis rouges. C'est cette malheureuse dont la chute et les appels désespérés ont épouvanté le gourbi.

*
* *

Néanmoins l'administrateur du cercle — un jeune homme récemment entré dans la carrière, et qui est encore en proie à la stupeur troublante qu'apporte aux plus braves le premier contact de la terre africaine — prend à la lettre les racontars fantastiques des noirs.

Les Timénés sont en marche, ils pillent, dévastent, brûlent tous les villages du Samoh. C'est

Digitized by Google

par milliers qu'ils s'avancent vers le poste français. Les Anglais de Sierra-Leone leur ont fourni des armes, de la poudre, des vivres, des chevaux. Leur chef a décidé d'attaquer le blockhauss avant la lune nouvelle. Et avec cette précision que les nègres mettent dans leurs mensonges, ils citent les propres paroles de ce chef, décrivent minutieusement son costume, disent le nombre de ses femmes, de ses enfants et les cicatrices qu'il a sur le corps.

L'interprète officiel chargé de traduire ce verbiage des caravaniers enjolive à son tour avec toutes les ressources d'une imagination orientale, et le malheureux administrateur s'affole à l'idée qu'il n'a pour se défendre contre ces hordes de guerriers que vingt-cinq tirailleurs algériens dont douze seulement sont valides.

Il ne lui est pas difficile de faire partager son affolement au jeune sous-lieutenant sorti de Saint-Cyr depuis six mois à peine, et qui exerce à Benty son premier commandement.

Ils ordonnent une garde incessante, consignent le détachement, multiplient les rondes, et n'osent

Digitized by Google

chasser de l'enceinte toute la négraille qui y campe.

*
* *

Le poste se trouve transformé en gourbi de la brousse. Les uns, avec des bambous et des palmes, ont construit des huttes dans les coins, d'autres ont improvisé des cases dans le tronc cannelé du bombax gigantesque qui se dresse devant le blockhauss; il en est qui plus simplement — la nuit venue — étendent une natte sous la vérandah des officiers et y dorment.

Des mortiers à kouskous, des calebasses, des taras jonchent le sol que les herbes de Guinée envahissent; on se heurte à des pierres noircies comme dans un camp de nomades, et le soir des odeurs de poisson grillé, de patates bouillies vous prennent à la gorge. A partir de neuf heures on

Digitized by Google

ne peut faire un pas dans la cour sans écraser un négrillon ou une femme.

Enfin, à peine est-on couché, portes ouvertes, à cause de la grande chaleur, qu'on perçoit dans la chambre des frôlements de pagne, une senteur âcre et troublante de beurre de Galam et de musc s'en exhale, et des mains froides et molles s'égarent lascives sur vous. Toutes les prostituées du village sont là dans l'enceinte du poste, errant, peu exigeantes, à la recherche des quelques soldats blancs et des tirailleurs algériens, dont leurs caresses épuisent les dernières vigueurs.

*
* *

Tous ces gens-là ont apporté avec eux leur vermine, et le blockhauss ne tarde pas à en être envahi.

Digitized by Google

Au milieu de ce gourbi improvisé, Ansoumané, le roi ami, se promène grave et digne, vêtu d'une chemise bleue, avec un lefaucheux en bandoulière. Il feint la peur lui aussi, pour laisser le plus longtemps ses femmes et ses enfants dans le poste, où il y a toujours quelque chose à grappiller.

Impossible d'imaginer un plus grand désarroi.

Le moindre bruit qui monte la nuit de la brousse, un braiment de gazelle égorgée par un fauve, les hurlements prolongés d'un troupeau de chacals, la plainte d'un singe attardé, sont autant de sujets d'alerte pour la garnison surmenée. On voit des Timénés partout, et un beau soir des sentinelles en prennent un qui escalade, un couteau à la main, les talus de l'enceinte. On l'emmène à l'administrateur qui n'hésite pas à le prendre pour un espion. Séance tenante on le colle au poteau et on lui loge une dizaine de balles dans le ventre.

Deux jours après un riche indigène des environs vient au poste réclamer son berger, qui depuis quarante-huit heures est absent. Il donne son signalement, reconnaît le couteau qu'on lui

Digitized by Google

présente pour celui dont le disparu se servait en faisant ses provisions d'herbes.

Ainsi, le malheureux qu'on a pris pour un ennemi redoutable, en maraude sur notre territoire, et qu'on a exécuté, sans même l'ombre d'un jugement, n'était qu'un pâtre inoffensif, dont le maître, citoyen ou protégé français, menace maintenant de faire un esclandre, en se plaignant au parquet de Gorée. Le lieutenant-gouverneur, très aimé, très estimé des indigènes du Sud, parvint plus tard, mais non sans peine, à arranger cette déplorable affaire. Au jeune administrateur furent, dès ce jour, dévolues, dans les bureaux du chef-lieu, des fonctions plus en rapport avec son inexpérience des choses africaines. Quant au sous-lieutenant, il en fut quitte avec quinze jours d'arrêts pour avoir procédé à une exécution militaire sans réquisition.

Inutile de dire que les milliers de Timénés poussés par les Anglais sur Benty n'étaient qu'un bruit, comme il en naît tous les jours dans les villages des Sous-Sous, race fainéante et hâbleuse, et que nous n'en vîmes l'ombre d'un seul pen-

Digitized by Google

dant les dix mois que nous séjournâmes là-bas.

En tout cela, les plus coupables n'étaient pas les deux malheureux fonctionnaires, mais la fièvre et l'anémie, qui, au bout d'un certain temps, créent chez les blancs un état particulier d'excitabilité nerveuse et prolongent dans la veille les cauchemars du sommeil.

*
* *

Il y avait à ce moment-là, dans le poste, vingt-cinq tirailleurs algériens et deux artilleurs, un caporal et un sergent européens. Ces derniers, bien que débilités et presque à bout de souffle, offraient plus de résistance au climat que les autres. Entre deux accès, et en se bourrant de quinine, ils parvenaient à faire leur service; tandis que sur vingt-cinq soldats d'Algérie, quinze depuis long-

Digitized by Google

temps ne quittaient plus l'infirmerie, littéralement dévorés par des ulcères.

Oh! ces ulcères du Sénégal, c'est bien l'une des plus terribles choses et aussi des plus hideuses qu'il m'ait été donné de voir durant mon long séjour sur la *Terre de Mort*.

Cela commence par un petit bouton d'apparence anodine, et qui pousse sur les orteils ou dans le voisinage des chevilles; on n'y prend garde tout d'abord: — « Bah! ce n'est rien, pense-t-on! une *bourbouille.* » On appelle ainsi là-bas toutes les éruptions dont une sudation exagérée agrémente la peau qu'elle transforme en peau de caïman. Au bout de quelques jours, l'inoffensif petit bouton est devenu une vésicule dont la démangeaison est telle qu'on ne peut résister au besoin de la gratter. Il en sort quelques gouttes de sang, et le lendemain on se trouve porteur d'une plaie grosse et ronde comme une pièce de dix sous.

Encore quelques jours et c'est un écu de cinq francs qu'il faut prendre pour terme de comparaison. La teinte en est livide, les bords se déchi-

Digitized by Google

quettent, et des gouttes d'un pus grisâtre et infect s'en écoulent. Dès lors, est constitué ce que les médecins appellent d'un mot bien expressif: le *phagédénisme*. Les désinfectants les plus actifs, les soins les plus minutieux sont impuissants à arrêter le mal, qui s'étend, mange la peau, dévore les muscles, ronge les os et transforme en nauséabonde sanie le peu de sang qui coule encore dans les veines de l'ulcéreux.

Impossible de songer à l'amputation; ce serait la mort immédiate, certaine.

Enfin, si le rapatriement, seul remède efficace, tarde longtemps, le malheureux succombe à l'anémie progressive, vidé, mangé, fouillé jusqu'aux moelles par l'horrible ulcère qui a fait de son corps une loque gangréneuse et puante, à moins qu'il ne meure tordu, crispé, raidi par le tétanos, ce mal mystérieux qui met aux lèvres de ses victimes un atroce sourire.

Digitized by Google

*
* *

Donc ils étaient une quinzaine ainsi mutilés et mêlant leurs déjections, leurs exhalaisons immondes et leurs pus dans une pièce étroite au deuxième étage du blockhauss. Les autres plus ingambes, incommodés par les odeurs et par les plaintes, avaient abandonné la chambrée trop voisine et campaient dans l'enceinte avec les nègres du village en une vraie promiscuité de gourbi.

Éreintés par les gardes de nuit et de jour que l'administrateur exigeait d'eux, abrutis par l'abus des négresses et des alcools, ils refusaient, avec l'entêtement du musulman qui ne craint pas la mort, toute corvée ne concernant pas la défense

Digitized by Google

du poste, comme le nettoyage et la propreté du blockhauss.

Et leurs malheureux congénères continuaient à pourrir sur leurs taras, malgré les efforts du médecin, aux soins et aux remèdes duquel, en vrai disciples du Coran, ils n'avaient que peu confiance. Ils recevaient pendant la nuit la visite d'un marabout qui les traitait à la mode indigène, enlevait les pansements faits avec le plus grand soin et détruisait ainsi tout le bénéfice de l'antiseptie. Certains avaient le courage de se traîner jusqu'au village et de s'asseoir, leurs jambes ulcéreuses pendant au bord d'un trou dans lequel brûlaient des fenouils, des tiges desséchées de daturas, des feuilles de strychnées, dont l'âcre et corrosive fumée ensanglantait pour un moment leur gangrène.

La plupart d'ailleurs ne se plaignaient jamais; accoudés sur leur lit d'osier, leur tête émaciée dans leurs doigts bruns et longs, ils contemplaient, par les meurtrières qui servaient de fenêtres, le fleuve morne sous le ciel embrasé, et tout en écoutant la plainte triste des brisants,

Digitized by Google

rêvaient à des cieux non moins bleus mais plus doux, évoquaient des *oueds* caillouteux et limpides dans des oasis verdoyantes, non loin d'Alger la blanche, ou de Constantine la belle, étendue comme un bournous sur un ravin plein de fleurs.

*
* *

Pauvres arbicos, de quel éclat brillèrent leurs yeux depuis longtemps éteints lorsque je leur annonçai qu'on les évacuait en bloc sur Gorée ou Dakar par le *Rokelle* à son retour de Free-Town. Ce serait un grand pas de fait vers l'Algérie, et devant cette idée leur fatalisme, cette impassibilité des croyants, dont ils avaient jusqu'alors enveloppé leur misère, tomba pour faire place à une exubérante gaieté de gamins.

Digitized by Google

Quand ils furent partis et que nos protégés, chassés de l'enceinte, eurent regagné leur village, la garnison se trouva, il est vrai, réduite à pas grand'chose, mais en revanche on ne respira plus cette odeur innommable de gangrène et de pus qui se mêlait à la senteur des nègres et aux émanations des marigots pour rendre plus meurtrier encore le climat de ce poste perdu.

*
* *

Hélas! un mois après, le *Rokelle* nous apportait à leur place quinze fantassins de marine récemment venus de France. Bien qu'ils n'eussent fait qu'un très court séjour à Dakar, ils arrivaient le visage déjà plombé par la fièvre, les yeux jaunis par la bile, et en les voyant débarquer mornes

Digitized by Google

et veules, je songeais que le cimetière du poste ne serait pas assez grand pour les loger.

Je me demandais quelles raisons poussaient nos gouvernants a condamner à une mort obscure de braves gens dont les aînés firent pourtant si bonne contenance à Bazeilles.

Pour protéger le commerce sans doute? Mais il n'y avait dans la rivière que deux factoreries, l'une française, ayant comme agent général un allemand, consul d'Allemagne à Free-Town, lieutenant de la landwher et qui ne manquait jamais une occasion de narrer ses exploits durant la guerre allemande. Un peu plus haut et sur la rive opposée, l'autre factorerie s'élevait — anglaise celle-là, — encore gérée par un tudesque.

Il faut savoir qu'à la côte d'Afrique, il n'y a pas de patrie, ou plutôt, pour tous ceux qui trafiquent là-bas, qu'ils soient de Marseille ou de Bordeaux, de Hambourg ou de Manchester, le bon pavillon est celui qui protège le plus d'affaires.

Les deux maisons de la Mellacorée en faisaient pour une moyenne annuelle de deux cent mille

Digitized by Google

francs, dont dix à douze mille restaient à la douane française.

Et c'est pour ce maigre trafic qu'en dix ans — depuis l'occupation — s'était empli le petit cimetière du poste. C'est pour sauvegarder d'aussi minces intérêts que ces quinze petits « marsouins » arrivaient traînaillant leur fusil dans leurs mains molles avec des mines de bœufs qu'on mène à l'abattoir.

*
* *

Un des effets les plus curieux de ce climat brûlant et humide, c'est qu'avec l'anémie, les désirs sexuels s'exaspèrent.

Le besoin de la femme devient tel que j'ai vu des malheureux à bout de souffle — avec le masque de la mort sur leur visage — entraîner des négresses sur leur couchette de l'infirmerie.

Digitized by Google

L'oisiveté forcée du blockhauss pousse, à son tour, à ce priapisme des terres ardentes comme il incite à chercher dans l'alcool une vigueur factice. Ajoutez à cela qu'en pays fétichiste, où le blanc n'est pas détesté comme dans les régions musulmanes, nos soldats trouvent autant de femmes qu'ils en veulent.

On s'aime ici à toute heure du jour et de la nuit sous les grands bentaniers, parmi les daturas aux senteurs énervantes; et les herbes de Guinée constellées de fleurettes vous font une molle couche d'amour avant de couvrir votre tombe. Plus clairement que partout vous apparaît l'éternelle identité de la mort et de la vie.

*
* *

Nos quinze fantassins, cela va sans dire, ne firent pas exception à la règle et s'en donnèrent

Digitized by Google

à cœur joie; aussi, comme toujours, l'action déprimante du climat ne fut pas longue à se faire sentir. Leur fièvre, en même temps qu'elle devenait plus fréquente, augmentait d'intensité.

L'infirmerie fut bientôt pleine, je dus en ouvrir une supplémentaire; on pense dans quelles conditions en un blockhauss d'une exiguïté criminelle.

Mal ravitaillée, la pharmacie ne tarda pas à manquer de quinine. Impossible d'attendre. Il n'y avait qu'un moyen de me procurer le précieux remède, c'était d'aller à Sierra-Leone, chef-lieu de la colonie anglaise, dont quatre heures de route me séparaient.

Je n'hésitai pas, ma première visite fut pour le pharmacien, la seconde pour notre consul. M. B... insista pour me présenter au gouverneur anglais qui nous retint tous les deux à dîner. Au cours du repas la conversation roula sur Eliot, Dickens, Alphonse Daudet, et aussi sur nos symbolistes et décadents, sir Samuel Rowe étant un fin lettré, très au courant de notre littérature.

Or, trois semaines après mon retour à Benty, le courrier du Sénégal m'apporta une lettre de blâme

Digitized by Google

sévère en laquelle on m'annonçait que ma mise en disponibilité était imminente, que j'étais sous le coup d'un conseil d'enquête et accusé : 1° d'avoir, sans autorisation, abandonné mon poste pour aller à l'étranger où régnait la fièvre jaune (l'état sanitaire de Sierra-Leone était meilleur que celui de Benty); 2° d'avoir assisté en qualité de commandant du cercle de la Mellacorée à un dîner officiel donné en mon honneur et d'avoir — au cours de ce repas — compromis par mes propos les bonnes relations des deux colonies.

Qu'on juge de mon indignation; sans doute pleine justice me fut accordée dès que l'autorité du Sénégal eut en mains mes pièces justificatives; mais je n'en restai pas moins, plus d'un mois, sous le coup des plus graves accusations qui puissent peser sur la tête d'un officier français.

Digitized by Google

*
* *

Enfin les fantassins fiévreux eurent de la quinine. Il eût fallu pour eux et aussi pour ceux qui résistaient encore une nourriture saine, fortifiante. La farine que nous recevions était moisie, et à peine mangeable le pain qu'on obtenait. Le vin falsifié brûlait les entrailles de ceux qui avaient le courage d'en boire.

Le quinquina que je tentai de fabriquer avec cette boisson achevait les malades en leur donnant une incoercible diarrhée.

Sans doute il nous était permis de refuser ces vivres, de les renvoyer à Dakar, les administrateurs et les commandants des cercles voisins du chef-lieu ne s'en faisaient pas faute, et toujours

Digitized by Google

satisfaction leur était accordée; mais Benty est la possession la plus éloignée des centres. Le bateau postal le *Rokelle* mettait dix jours pour l'atteindre, ne passait qu'une fois par mois, et à peine si, une fois par trimestre, un aviso de la station locale mouillait dans la Mellacorée; refuser et renvoyer les denrées mauvaises c'était donc s'exposer à la famine.

Et je suppose que le commissariat du Sénégal comptait sur cet éloignement pour écouler, sans s'exposer à des retours, ce qu'il y avait de pis en magasin.

Nous nous décidâmes pourtant à enfreindre les règlements en achetant à la factorerie française du vin qui fût buvable, et de la farine dont le pain fût mangéable.

On abusa de la situation pour nous faire payer tous ces vivres fort cher. Nous nous adressâmes plus tard à l'Allemand qui trafiquait un peu plus en amont de la rivière; il nous céda de la meilleure marchandise à de moins draconiennes conditions; ce qui n'empêcha pas le factorman d'en bas de mettre en doute notre patriotisme.

Digitized by Google

*
* *

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis leur arrivée, qu'un caporal et un soldat s'en allaient, emportés par la fièvre et la dysenterie, dormir leur dernier sommeil, dans le petit cimetière sous les acacias aux fleurs jaunes, au milieu des fougères arborescentes et des fenouils brûlés.

L'anémie redoublait ses ravages parmi les survivants. La nostalgie jetait un voile de tristesse sur le regard des plus vaillants; les cerveaux affaiblis se troublaient, et comme au village indigène les Sous-Sous recommençaient à parler d'une invasion de Timénés, on supputait ce qu'il adviendrait du poste, où cinq hommes à peine pouvaient tenir une arme, au cas d'une attaque sérieuse.

Digitized by Google

Et je compris alors mieux que jamais l'affolement de ceux qui nous avaient précédés.

Un jour — en plein midi — la sentinelle poussa le cri : « Aux armes ! » et fit feu. Tous ceux qui purent se traîner accoururent. A dix pas de là, dans mon hamac, je somnolais sous ma varangue. J'arrivai — revolver au poing — l'un des premiers.

A ce moment, d'une sente bordée d'asphodèles débouchait une troupe de noirs que nous reconnûmes aussitôt pour les porteurs de la factorerie française.

L'un d'eux tira plusieurs coups de fusil dans le feuillage d'un manguier et une masse toire tomba palpitant et râlant sur le sable : un superbe singe noir dont les Sous-Sous commencèrent à se disputer la dépouille. C'était lui qui avait si fort effrayé la pauvre sentinelle.

Elle se tenait, maintenant, piteuse devant nous, embarrassée de son fusil. Nous nous entre-regardâmes, et de toutes les lèvres blêmies, le même sourire attristé s'échappa.

Pour sûr qu'on aurait préféré se trouver en

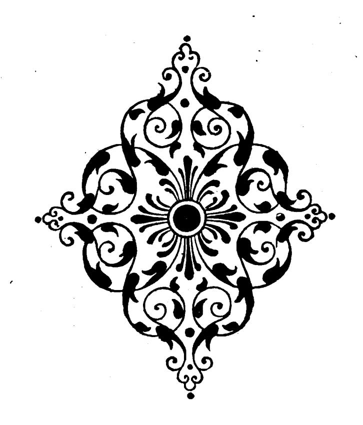
Digitized by Google

face d'une bande de Timénés. Un contre cent, qu'importe!

Ne valait-il pas mieux en finir tout de suite; tomber sabrés par des noirs plutôt que d'agoniser ainsi lentement sous le ciel implacable, dans les ardeurs sans trêves de la *Terre de Mort?*



Digitized by Google



Digitized by Google

Djélaï

Digitized by Google

Digitized by Google



Djélaï

Elle était d'origine dahoméenne et de race djédji, ayant vu le jour à Agbomé-Kalavi, aux bords de la lagune. Yémoh-Dakou, son père, possédait à côté du village plusieurs champs d'arachides bordés de palmiers-nains et d'arbres à kola, d'où il tirait, grâce à ses douze esclaves, ce qu'il faut de richesses pour être au premier rang de la tribu.

Jusqu'à huit ans, elle vagabonda toute nue dans les ruelles avec ses frères et ses sœurs, n'ayant

Digitized by Google

comme eux autour des reins qu'une ceinture de cauris. Ils poursuivaient les phacochères, jetaient du sable dans les yeux des chèvres et des chiens couchés au seuil des cases, escaladaient les palissades de bambous, et simulaient le chant des poules quand elles ont pondu.

Vers ses dix ans, un soir, en se roulant sur la plage, elle s'aperçut qu'elle égrenait des perles rouges sur le sable tout blanc. Or, elle n'avait d'autre ornement que ses coquilles. Elle alla donc en pleurant conter la chose à sa *mame,* et, le lendemain, de sa ceinture de cauris tombait un pagne qui cachait aux regards sa frêle nudité de fillette déjà nubile; mais pareils à des poires menues, ses seins continuèrent à offrir leur pointe menaçante aux baisers du soleil, du soleil qui, là-bas, de l'un à l'autre matin, ouvre les fleurs, mûrit les fruits et fait pousser les vierges.

Maintenant elle ne courait plus à travers le village en imitant le chant des coqs ou les grognements des sangliers, mais se mirait dans la lagune ou bien demeurait de longues heures immobiles devant l'établi d'un forgeron et regar-

Digitized by Google

dait forger des colliers et des bracelets pour les femmes riches de la tribu, des chaînes destinées aux esclaves, des lanternes pour les fétiches et des clochettes pour les musiciens.

*
* *

A quelque temps de là, une nuit, pendant qu'elle dormait sur sa natte, non loin du *tara* de sa mère, elle se sentit doucement emportée par des bras qu'elle reconnut pour les bras d'une femme. Le sommeil de l'enfance est profond. Elle ne se réveilla qu'aux sons des tambourins, dans le temple des féticheuses, en la profondeur du bois sacré. Alors elle se rappela que — de tout temps — Yémoh, malgré les protestations de sa femme, l'avait vouée au culte des fétiches, sur le

Digitized by Google

conseil des prêtres qui lui promettaient de plus copieuses récoltes d'arachides et de kolas.

Elle pleura. Mais la vieille danwé (féticheuse) aux dents branlantes et aux mamelles flasques, chargée de l'initier, la consola avec des mots très doux. Elle fit luire à ses yeux les privilèges réservés par les dieux à leurs prêtresses.

— « Tu vêtiras le pagne blanc; tu te coifferas de l'*adounka* et tu oindras ton corps d'huile de palme. Aux fêtes du Serpent tu marcheras en tête du cortège avant les féticheurs. Quand viendra le jour d'Elegbar, les phallophores inclineront devant toi les insignes du dieu. Tu apprendras, dans le temple d'Ifa, à te servir des amandes de palme pour la divination. Au lendemain de leurs couches, les mères te donneront deux poules noires, une brebis, des gâteaux de maïs pour les pratiques purificatrices. Celles qui auront deux jumeaux laisseront dans ta case un bélier et un triple boisseau de cauris. Les *a-gans,* les femmes stériles se rouleront à tes pieds, t'assourdiront de leurs clameurs, imploreront de toi la fécondité de leurs flancs et ne s'en iront qu'après t'avoir

Digitized by Google

laissé un coq, des calebasses pleines de poissons secs et une chèvre qui n'aura jamais chevroté. Aux jours d'orage, quand Chango le dieu de la foudre lancera sa pierre de feu sur une case ou sur un habitant, tu serviras ses prêtres dans leurs sacrifices et tu auras ta part des offrandes expiatrices. Tu conduiras les pleureuses dans les funérailles, et les parents du mort te combleront de présents afin que tu n'imites point le cri du chacal qui déchaîne les esprits malfaisants dans le monde des âmes. Tu parcourras les rues, à la lune nouvelle, sans autre voile que ta ceinture de cauris, et ceux dont le regard rencontrera ta nudité tomberont foudroyés. Enfin tu aideras les prêtres dans les temples à fabriquer les fétiches qui doivent être vendus aux fidèles : les dents de requin encastrées dans des tigelles de bambous qui donnent du courage aux plus lâches, la poudre d'*élinkin* dont une pincée jetée sur les traces d'un ennemi le rend fou, les colliers composés d'osselets de cabri qui préservent des balles, ceux en écailles de poisson qui protègent contre les maléfices des Européens, les plumes

Digitized by Google

d'aranran dont le simple contact guérit la cécité, le foie des caïmans qui pilé avec des kolas rouges réveille les désirs des vieillards, et les ergots des coqs qui — tous les mois à la lune nouvelle — ensanglantent les femmes en leur assurant de nombreuses maternités. »

*
* *

Djélaï écoutait sans comprendre, les yeux dilatés par l'angoisse, et son maigre corps secoué de sanglots qu'elle étouffait.

Le troisième jour, on la conduisit dans le temple pour recevoir les tatouages sacrés. Elle pleura abondamment pendant que la vieille danwé, avec une lame de fer, gravait sur son épaule nue la figure d'un caïman et l'enduisait d'une pâte faite avec la sève de l'inabi.

Digitized by Google

Dans la nuit du dixième jour et au moment où allaient lui être révélés les odieux mystères d'Elegbar et d'Ifa, elle s'enfuit, et les pieds déchirés par les aloës et les ronces, le corps sanglant, elle se réfugia chez sa mère. La pauvre femme pleura de joie en la voyant. Mais le père, prévenu par les féticheurs, entra dans une violente colère. Il menaça sa fille de la fureur de Chango, de Chakpana et de Boukou, orichas de la petite vérole. Et comme Djélaï demeurait impassible, prête à tout plutôt que de retourner au bois sacré dont les mystères entrevus l'avaient emplie d'épouvante, il jura de la livrer aux prêtres d'Egoungoun qui l'empaleraient et jetteraient ses membres dans la mer pour apaiser les dieux irrités par sa fuite.

Elle ne bougeait toujours pas, ne versant pas une larme, baissant sa tête noire avec l'entêtement invincible des enfants. On la laissa tranquille, mais, dès ce jour, elle fut soumise à tous les durs travaux de la maison.

Elle grillait le maïs pour faire l'*akassa,* et le broyait dans un mortier avec un lourd pilon qui

Digitized by Google

lui cassait les bras. Elle brisait les amandes de palme, s'en allait soir et matin, la calebasse sur la tête, puiser de l'eau à la fontaine, et n'avait d'autres distractions que de chanter par les nuits claires, devant la porte de sa case, de languissantes cantilènes.

*
* *

Les dieux informes et cruels de la Terre de Mort ne pardonnent pas aisément à qui les trompe et délaisse leur culte. Les malheurs tombèrent sur Yémoh aussi drus et serrés que les pluies d'hivernage. Deux mois après l'affront fait aux danwés par Djélaï, sa plus belle maison depuis longtemps minée par les termites s'écroula; la pourriture se mit dans ses rizières; une troupe de singes dévasta ses champs d'arachides : à leur

Digitized by Google

petite taille et à leurs cris aigus, on les reconnut pour des *oddouns* que l'on vénère comme patrons des jumeaux. A la récolte qui suivit, un de ses esclaves — le meilleur peut-être, un Nago d'Agoué — tomba d'un palmier et se tua ; la plupart des amandes de palme furent sèches, il y en eut beaucoup de vides et l'huile qu'il obtint fut refusée par les traitants pour son peu de limpidité. Enfin — cette année-là — signe plus évident encore de la colère des dieux, les gousses de ses kolatiers ne contenaient que des noix rouges, d'une saveur détestable et qui brûlaient la bouche.

Une nuit, des perce-oreilles, des scorpions et des scolopendres envahirent sa case, et celle de ses femmes où dormait Djélaï. Tous en furent piqués, et pendant huit jours sentirent sur leur peau une chaleur âcre et d'ardentes démangeaisons.

Aux vengeances des dieux les féticheurs joignirent leurs tracasseries redoutables.

Un soir qu'il traversait le village après le coucher du soleil, il fut arrêté par les zangbétos, —

Digitized by Google

veilleurs de nuit qui, enveloppés dans des manteaux de paille où sont suspendus des cauris, parcourent les rues en poussant des cris plaintifs. Il dut payer aux cabécères deux gallons d'huile et trois moutons pour avoir enfreint les règlements du roi. Un autre jour ce fut une amende plus forte parce qu'il avait, disait-on, regardé de trop près la statuette d'Oricha-Kò, patron des champs, dressée à l'entre-croisement des sentiers.

Tout ce qui lui restait de sa fortune après ses désastres menaçant de passer aux mains des féticheurs, il se résigna à quitter avec ses enfants et ses femmes Agbomé-Kalavi et vint s'établir à Widah.

*
* *

Djelaï était devenue une superbe fille et qui avait toutes les beautés de la race fon.

Digitized by Google

Elle n'était pas très grande mais pas menue non plus. Sur son cou mince et frêle sa tête fine se balançait comme sur sa tige l'ayopa, cette fleur mystérieuse et noire qui pousse dans l'ombre des temples au fond du bois sacré.

Son front petit avait au soleil des reflets de laiton; ses cils très longs, plus noirs que l'ébène, frisaient au bout. Ainsi démesurément prolongées, ses paupières palpitaient sur une sclérotique blanche mais pointillée de jaune, comme si l'on eût répandu sur elle du safran ou du pollen de nénuphar.

La nacre des cauris, l'ivoire d'Abéokouta et le sable des plages doré par le levant avaient moins de blancheur que ses quenottes.

Maintenant les poires de ses seins étaient mûres et le soleil, s'y attardant avec d'infinies complaisances, les moirait et mettait à leurs pointes rosâtres des reflets troublants.

Quand elle allait à la fontaine, le buste tendu, ses bras polis soutenant sur sa tête l'*agbé* — calebasse oblongue percée d'un trou, — les jeunes gens la suivaient longtemps du regard, et, accrou-

Digitized by Google

pis au seuil des cases, les vieillards frissonnaient sous leurs manteaux légers.

*
* *

Cependant personne ne se présentait chez son père pour demander sa main, et cela parce que tout le monde savait que la colère des danwés pesait sur elle et que sa famille était en proie à la vindicte des fétiches.

On n'ignorait point à Widah le séjour de Djélaï dans un temple du bois sacré, sa fuite après avoir subi les premiers degrés de l'initiation ; à défaut d'autres preuves, n'avait-on pas le caïman gravé sur son épaule par la vieille prêtresse ?

Le matin quand elle allait au marché avec sa mère, les petites filles s'éloignaient d'elle, et les grandes, refusant ses noix de kola, ne partageaient

Digitized by Google

pas avec elle leurs gâteaux de maïs; le soir, à la fontaine, il ne s'en trouvait pas une pour lui mettre sur la tête sa calebasse pleine, et le jour où elle se lavait dans la lagune, nulle ne voulait faire mousser le savon sur son dos, l'essuyer et l'aider à se rougir le corps avec de la poudre d'*ochoun*, — menus services que ne manquent jamais de se rendre filles et femmes de race eoué.

Elle, de noble origine, enfant de bonne case, ne trouvait à parler qu'à des esclaves, et souffrait de cet isolement, de ce mépris qu'elle sentait à chacun de ses pas. Elle souffrait surtout de l'indifférence apparente des jeunes gens de la tribu, car ils se cachaient pour la dévisager, et elle ne voyait pas, quand elle était passée, la flamme de leurs yeux et le tremblement de leurs mains.

Digitized by Google

*
* *

Pourtant, malgré sa tristesse, elle ne négligeait rien pour faire valoir ses grâces juvéniles et sa rare beauté. Son père, qui soupirait après son mariage pour relever sa situation amoindrie, ne lui refusait rien. Ses pagnes étaient toujours les plus beaux, du tissu le plus fin; elle portait des bracelets de corail, des pendants d'ambre jaune, et des ceintures faites avec des graines d'achakpa, des cauris et des rondelles de coco.

Elle avait à profusion de la poudre d'ochoûn pour se teindre les ongles, la poitrine et les jambes, de l'ekbo (huile de palme) pour oindre ses épaules et du suc d'aiora pour peindre en violet ses paupières. Jamais elle ne sortait sans avoir enduit sa chevelure d'atiké, — cosmé-

Digitized by Google

tique complexe, fait de clous de girofle, de grains d'anis, de musc, de résine de courbaril et de feuilles odorantes importées de la côte de Krou.

Mais cela exaspérait la jalousie des autres, et, tout en irritant plus encore les désirs des jeunes gens de la tribu, accroissait leur frayeur de déplaire aux fétiches en l'épousant.

Et Djélaï se lamentait.

Elle s'en allait le soir, aux bords de la lagune, et là, sous un palmier, s'obstinait à suivre dans leur vol les flamants roses, ou bien contait sa peine aux longues libellules qui se posaient, en frémissant, sur la corolle immaculée des nymphéas.

*
* *

Sa désespérance devint telle que plus d'une fois elle songea à revenir chez les danwés, à se remettre entre les mains de la vieille prêtresse

Digitized by Google

dont les dents jaunes branlaient comme des grains de maïs sur l'épi trop mûr, et dont les mamelles plates battaient le ventre plus ridé que du vieux cuir.

Elle franchirait les différents degrés de l'initiation et vêtirait le pagne blanc et l'adounka, — insignes du mystérieux sacerdoce; mais le souvenir des ignominies entrevues dans le temple d'Ifa la retint en la couvrant d'une honte rétrospective, et tous ses membres tremblèrent à l'idée de l'*excision.*

Elle eut peur de cette blessure profonde que les danwés feraient à son sexe, et sa crainte était d'autant plus grande qu'elle ignorait en quoi cette blessure consistait.

Elle finirait ses quinze ans aux « amandes de palme, » ce qui, en ces contrées de foudroyantes éclosions et de maturités précoces, en valait au moins vingt de nos pays brumeux. Maintenant la nuit, pendant qu'elle s'agitait brûlante sur sa natte sans trouver le sommeil, il lui arrivait de regretter les spectacles infâmes qui tant l'épouvantèrent jadis dans la forêt sacrée.

Digitized by Google

Parfois elle suivait avidement, dans la cour de son père, les ébats des poules et des coqs, et souvent elle s'arrêtait, rêveuse et la prunelle large, à regarder deux cétoines dorées faisant la boule au fond d'un datura.

Sous ce ciel ardent, dans cette atmosphère saturée d'amour, sa virginité l'étouffait.

A force d'entendre siffler à ses oreilles, répétées par ses compagnes, les menaces des danwés et des fétiches qu'elle avait désertés, elle rêvait, la nuit, que les prêtresses d'Elegbar lui serraient les entrailles pour la rendre stérile.

*
* *

Un matin du mois où l'on célèbre la fête des Ignames, elle était avec son père, ses mères et ses sœurs dans les champs et cueillait les pré-

Digitized by Google

cieux tubercules en chantant les louanges d'*Odoua* — la Nature — et d'Oricha-Kô, patron des terres cultivées.

Le soleil dorait les rizières; le feuillage menu des tamarins bruissait sous la brise de mer; des colibris volaient en bourdonnant autour des digitales; au loin, sous le ciel bleu, la lagune s'étalait toute rose, frôlée par l'aile pointue des mouettes, tandis que des palombes chantaient dans les mangliers.

Tout au bout de la sente qui conduit des *salams* indigènes aux marigots, en traversant les champs, trois hommes s'avançaient, cachés derrière une haie de lentisques.

Ils marchaient dans la direction des chercheuses d'ignames, et toutes, après avoir assujetti sur les seins leur pagne impudiquement entr'ouvert par la brise, relevèrent la tête pour les dévisager.

Yémoh, plus digne, continua de compter les amas de rhizomes et de surveiller les esclaves qui remplissaient des calebasses et des couffes en poil de chèvre.

Digitized by Google

Djélaï, dont le regard était aussi aigu que celui de l'aiglon-pêcheur, trembla d'émotion en reconnaissant Mapato, l'ami du vieux Ya-ya, son beau-frère Akoutou et Owalo, son neveu. Tous trois étaient des habitants considérables de Widah, bien vus des cabécères et des agorigans, et leurs cases se tassaient nombreuses, solidement construites et entourées de pieux, aux environs du *dang-bekoué,* qui est le temple des Serpents.

Ils venaient auprès d'Yémoh en message, et en message sérieux, de la part de Ya-ya, ainsi que le prouvait le bâton des solennités, orné au bout d'une tête de coq, — insigne de cette famille, — et que portait Owalo, le plus jeune, ouvrant la marche.

Or, il y avait un mois à peine, le jour de la fête des Serpents, Ijéko, le troisième fils de Ya-ya, après lui avoir donné la paix (alafia), lui offrit une mangue, deux corossols et une pomme d'acajou; puis, au scandale de tous, ils avaient suivi le cortège de Dangbé en causant, et il lui avait demandé si son père était en paix et ses

Digitized by Google

frères et sœurs, et aussi les chèvres et les poules de la basse-cour.

Elle s'en était revenue le soir dans sa maison le cœur battant, les tempes bourdonnantes et la voix d'Ijéko sonnant à ses oreilles comme le chant du bengali.

Dès ce moment, le matin quand elle allait à la fontaine, Ijéko se trouvait sur sa route pour la saluer et remplir son pagne de bananes, de poissons secs ou d'arachides grillées.

Un soir, elle conta tout à son père. Celui-ci n'avait rien dit, ne voulant pas se réjouir d'avance d'une fortune inespérée et qui, au fond, lui paraissait impossible, la case de Ya-ya étant l'une des plus prospères de Widah.

Maintenant il n'y avait plus de doute ni pour Yémoh ni pour sa fille : Ijéko avait dû forcer le consentement du vieillard, que la crainte des féticheurs et des dieux retenait, et le message était pour demander la main de son enfant.

D'ailleurs, n'était-il pas assez riche, le vieux Ya-ya, pour calmer par des offrandes la haine que prêtres et prêtresses avaient vouée à Djélaï?

Digitized by Google

*
* *

Quand les trois messagers furent arrivés au bord de la mince rigole qui limitait son champ, il poussa la dissimulation propre à sa race, jusqu'à paraître ne pas les voir. Le porteur du bâton cria par trois fois : « Hou! hou! hou! »

Il releva la tête, mais, conformément aux usages, ne bougea pas.

Les messagers vinrent à lui, et dès qu'ils ne furent qu'à quelques pas, commencèrent l'*akpé,* qui est la salutation des Minas, des Nagos et des Djédjis entre gens de même condition. Ils s'arrêtèrent, et, après s'être découvert l'épaule, battirent des mains d'une façon prolongée, puis trois fois firent claquer les doigts de la main droite sur la paume de la main gauche.

Digitized by Google

Quand ils eurent fini, Yémoh recommença, et, ayant pris le bâton que lui tendait le plus jeune, il écouta le message, les yeux baissés, avec des gestes polis et déférants.

Les femmes et les esclaves s'étaient retirés dans un coin éloigné du champ, n'ayant aucun droit de se mêler aux affaires de la maison.

Mapato, le plus vieux et le plus considéré des trois, parla le premier. Prolixe comme tous les nègres, avant d'aborder l'objet de sa mission, il conta son enfance et sa jeunesse. Il dit ses nombreux voyages sur la mer et dans l'intérieur. Il avait parcouru sur un cotre à voile triangulaire la côte des Esclaves, la côte de l'Ivoire, celle des Graines, jusqu'au pays de Krou, achetant partout des kolas, qu'il revendait aux traitants portugais de Widah. Il avait chassé l'éléphant dans les forêts du Yoruba, porté leurs dents sur les marchés d'Egga, dans le Noupé, à ceux de Loko, de Lokodja, sur la Benoué, où les hommes aux pâles visages n'avaient pas encore eu l'audace de dresser leurs comptoirs. Mais tout cela n'était rien à côté de son voyage dans le Sokoto, où il

Digitized by Google

était allé acheter des esclaves une année que Chakpa — le dieu de la petite vérole — avait, dans sa colère, vidé toutes les captiveries du Dahomey.

Il ne tarissait pas, caressant d'un geste saccadé la laine blanche et courte qui couvrait son menton.

A chaque instant il s'interrompait, et bien qu'autour de lui on entendît les frissons de l'herbe et les bourdonnements des guêpes, il ne commençait pas de phrases sans proférer le mot *daké!* (silence!)

*
* *

Enfin il se décida à exposer le message du vieux Ya-ya, et il le fit ainsi :

« Yémoh, tu ne l'ignores pas, ta condition est

Digitized by Google

loin d'être semblable à celle de Ya-ya. Membre influent de la *gore,* cousin du *yévogan,* il possède tout un salam au nord du Dangbekoué, deux villages d'esclaves à Allada et un *tata* sur la frontière des Egbas. Ses pirogues sont les plus belles, les plus grandes et les plus solides de la lagune, et on ne compte plus le nombre de ses chèvres, de ses poules et de ses moutons. L'année dernière il a vendu aux blancs cinquante gallons d'huile de palme, cent boisseaux d'arachides et vingt sacs de kolas. Quand il se présente à la factorerie on tire le canon. »

Et enveloppant d'un geste circulaire les terres s'étendant à l'orient :

« Toutes les rizières comprises entre ces marigots sont à lui. »

Il s'arrêta, heureux de la stupéfaction d'Yémoh, et ses compagnons se tapotant la bouche avec trois doigts faisaient : « Hou ! hou ! » pour marquer leur admiration.

Digitized by Google

*
* *

Avec une politesse discrète, le père de Djélaï s'associa à ces manifestations approbatives, mais il dissimulait, sous un rire béat plein d'insignifiance, la joie profonde dont il se sentait envahi.

Mapato reprit, en regardant fixement le bout de ses pieds nus, et en levant les bras comme pour mettre plus de douceur dans ses paroles :

« Ne te fâche pas, si je répète que tes richesses ne sont pas comparables à celles de Ya-ya et que ton nom n'a pas le prestige du sien. C'est donc un grand honneur qu'il te fait en m'envoyant vers toi, porteur de son bâton, demander pour son fils Ijéko la main de Djélaï ta fille. »

Yémoh allait ouvrir la bouche, non pour donner une réponse, la coutume dahoméenne

Digitized by Google

exigeant qu'elle fût formulée dans quelques jours seulement, mais pour vanter les qualités, les vertus de Djélaï, et faire ainsi pièce au vieillard, mais l'astucieux Mapato le prévint :

« Ya-ya n'ignore pas, fit-il avec un clignotement rapide des paupières, que ta fille est en proie au courroux des fétiches et que la vindicte des dieux te poursuit, mais il se fait fort de les apaiser par des sacrifices nombreux et de généreuses offrandes.

« D'abord huit jours avant le mariage, il offrira un bœuf à Obbat-ala, le dieu des visions, et une génisse à I-yangba, sa femme, qui est la maîtresse de la Bonne-Terre ; il sacrifiera à Chango trois moutons et la récolte de six kolatiers porteurs de kolas mâles ; aux féticheurs d'Elegbar il donnera deux béliers, deux boucs et trois coqs. Chakpana qui couvre de pustules le corps de ceux qu'il hait, et son frère Boukou qui les étouffe, recevront trois chèvres et deux gallons d'huile de palme. Il se chargera de nourrir pendant six mois tous les serpents sacrés du Dangbékoué ; et le jour du mariage chaque féticheur de Widah recevra un

Digitized by Google

chocoto de fine étoffe, un parasol brodé, et chaque féticheuse un pagne de coton et deux ceintures de cauris. Enfin pour apaiser Ogoun, le plus irritable des dieux, il fera éventrer six chiens sous son arbre sacré, et enrouler des entrailles de poule à chacun des rameaux; même, si ses prêtres l'exigent, il sacrifiera un esclave afin que les danwés puissent manger son cœur. »

Il se tut sans avoir dit un mot de la longue résistance du vieux Ya-ya au désir de son fils, ni de l'entêtement maladif de ce dernier.

Yémoh a plusieurs reprises fit : « Hoh ! hoh ! » qui veut dire : bien ! bien ! puis Owalo, le plus jeune des messagers, tira du fond d'un pagne une feuille de bananier qui recouvrait des kolas blancs; il les offrit à Yémoh qui en prit un et le mordit. Les trois hommes l'imitèrent, et un silence se fit, long, profond, au cours duquel on n'entendit que le bruit des dents broyant la noix, et la triste chanson d'un aranran sur le palmier voisin.

Enfin ils se séparèrent, le père gardant le bâton jusqu'au jour où il donnerait sa réponse

Digitized by Google

*
* *

Elle fut favorable, et la dot que Ya-ya devait compter à Yémoh, après d'interminables discussions, resta ainsi fixée : trois esclaves, un bœuf, six moutons, des pagnes pour toutes les mères de Djélaï et pour toutes ses sœurs, un chocoto pour tous ses frères, trois couffes de kolas, vingt têtes de tabac, et un bracelet fait avec des vertèbres de poisson, amulette précieuse qui a le don de faire cesser les discordes.

Au matin du jour fixé pour la noce, dès l'*adadji* qui est le second chant du coq, une éclatante fusillade réveilla tous ceux qui habitaient le salam du Dangbékoué.

Les hommes libres de race eoué que des liens de parenté ou d'amitié unissaient à la famille de

Digitized by Google

Ya-ya vinrent à sa maison. Ils marchaient lentement dans les ruelles et ne rompaient le silence que pour se saluer :

— « Oroun-ré ! (As-tu bien dormi ?) »

— « Odji-ré ? (Es-tu bien éveillé ?) » ou se donner mutuellement la paix : « Alafia ! »

La plupart étaient drapés dans des pagnes multicolores ; d'autres, moins riches, portaient le chocoto ; tous étaient coiffés de l'*akata,* chapeau aux ailes larges en feuilles de palmier ; mais ceux-là seulement qui occupaient de hautes fonctions dans la ville (agorigans ou cabécères) étaient chaussés de sandales de cuir, et bien que le soleil fût encore caché derrière les mangliers des marigots, un esclave les précédait ouvrant sur leur tête un vaste parasol.

Arrivés sous la varangue de bambous où se tenait le vieux Ya-ya entouré de ses femmes, de ses fils et de ses serviteurs, ils faisaient l'akbé à tour de rôle, et les battements de leurs mains, les craquements de leurs doigts effaraient les poules qui commençaient à picorer dans les cours.

Digitized by Google

*
* *

Ils se formèrent en cortège, les jeunes gens devant, parmi lesquels Ijéko, le héros de la fête, les hommes mûrs au centre, et les vieillards fermant la marche. A vingt pas en avant et sur les flancs s'avançaient des griots, les uns tirant de la flûte en bambou des notes perçantes, les autres soufflant dans des cornes de bœuf, ou frappant des tringles de cuivre; certains agitaient le *dchec-kéré,* tambour de basque, en glissant de temps à autre le pouce sur la peau qui était une peau de caïman.

Ils ne s'accordaient pas entre eux, gênés par la marche dans la sente étroite jonchée d'immondices, qui dévale vers le salam des Forts où se trouvait la case d'Yémoh.

Digitized by Google

Cependant leur musique avait assez de mesure et de rythme pour permettre au cortège d'avancer en cadence.

Quand ils cessaient de jouer, les jeunes gens déchargeaient leurs fusils. Les détonations ébranlaient le village; un instant le ciel disparaissait caché par la fumée; puis, le nuage se dissipant, on apercevait, très haut dans l'azur, des vautours chauves qui planaient.

Au seuil des cases des négrillons de tout âge écarquillaient leurs prunelles en battant des mains; ils étalaient, sans la moindre vergogne, la nudité de leur sexe précoce, et les éclats de leur rire faisaient bomber et luire l'énorme hernie ventrale dont beaucoup sont atteints. Dans leur joie d'assister au défilé, ils reniflaient bruyamment; parfois leurs mères survenaient pour les moucher en leur pinçant le nez entre le pouce et l'index, puis d'un petit coup sec elles faisaient claquer la morve sur le sol.

Le soleil, affleurant maintenant la cime des palétuviers, allumait les couleurs éclatantes des pagnes et des parasols, scintillait dans les verro-

Digitized by Google

teries et le clinquant, donnait aux visages et aux bras nus les reflets de l'ébène, et ajoutait la gaieté de ses rayons au bonheur de la foule.

On allait chercher Djélaï dans la maison de son père, conformément aux usages dahoméens.

*
* *

Yémoh était, avec les siens, sous sa varangue. Dans la case réservée aux femmes, Djélaï attendait que sa mère, l'i-yallé — maîtresse de la maison, — en sa qualité de première épouse, vînt la chercher.

Une heure s'écoula en salutations et en alafias de part et d'autre; après quoi tous les invités, ayant à leur tête Ya-ya, Yémoh et Ijéko, pénétrèrent dans la cour.

Au centre, pour les membres des deux

Digitized by Google

familles et les plus importants personnages, étaient étendues des nattes fines, de celles que tressent si habilement les Egbas d'Abéokouta; puis, çà et là, des peaux de moutons et de chèvres pour les autres.

Tout autour, attachés à des pieux, un bœuf, deux brebis et des poules amenés par les soins de Ya-ya et qui devaient servir au festin. Au fond de la cour, sous une toiture de palmes soutenue par des bambous, se trouvaient entassés pêle-mêle des ekbés remplis d'huile de palme ou de sésame, des calebasses pleines de poissons secs et des couffes d'où le riz, les ignames et les patates débordaient.

Quand tout le monde fut entré, des esclaves enlevèrent les nattes et les peaux, hommes et femmes firent le cercle et les griots s'assirent, prêts à sonner le tam-tam.

A ce moment Djélaï parut, accompagnée par sa mère et ses sœurs. Elle portait un pagne bleu frangé de rouge; un collier de vrai corail faisait trois fois le tour de son cou et retombait entre ses seins retenant une grosse agate; une bou-

Digitized by Google

lette d'ambre tiraillait ses oreilles, et elle avait, au-dessus de chaque cheville, de bracelets de clinquant. Ses cheveux dressés en casque exhalaient une odeur rance d'egbo, qui se mêlait à la pénétrante senteur de l'atiké dont elle avait enduit sa poitrine et ses bras.

Ses pieds étaient nus, sans le moindre anneau aux orteils, et une grande joie inondait ses jaunes prunelles.

* * *

Il y avait huit musiciens tenant entre leurs mains des instruments différents : le gbédou dominait; c'est un tronc d'arbre creux orné de sculptures bizarres ou obscènes, et recouvert d'une peau de chien; on le dénomme tabala chez

Digitized by Google

les peuplades plus septentrionales, son nom varie d'ailleurs à Widah même avec ses dimensions et sa sonorité; un Krouman au torse de taureau et de taille athlétique maniait, entre ses grosses mains, une flûte minuscule en bambou, fort en honneur dans son pays. De Chonga dans le Bas-Niger, un indigène dont le front était tatoué de trois raies transversales, avait importé une guitare faite d'une noix de coco, d'une peau de serpent et d'un manche enjolivé d'amulettes et de cauris; il y avait deux Haoussas à la tête rasée, qui agitaient des tambourins entourés de grelots, et les autres étaient des Nagos faisant tournoyer, au bout d'une ficelle, des graines creuses où se trouvaient du sable et des cailloux.

Un cri plus aigu que celui des mouettes se disputant un poisson sur la lagune retentit, poussé par le chef des griots.

C'était le signal de la danse.

D'abord un homme seul s'avança par petits bonds dans l'enceinte. C'était un Taquoï du Nouppé, avec un croissant bleu sur chaque joue. Danseur de profession, il se vantait d'avoir fait

Digitized by Google

les delices de la ville et de la cour chez le sultan de Sokoto.

Les deux bras étendus, les mains ouvertes, il pirouetta sur sa jambe gauche d'abord très lentement, en imitant avec ses lèvres le sifflement du python, puis sa vitesse s'accéléra au point d'être vertigineuse, tandis que le gbédou ronflait et que, frappant leur bouche avec trois doigts, les assistants faisaient : « Hou! hou! »

*
* *

Le Taquoï s'arrêta, et la grande danse, la danse populaire de la tribu, commença.

Hommes, femmes, filles se jetèrent pêle-mêle dans la cour. Ils suivirent d'abord le mouvement rythmé des tambourins, des harpes et des flûtes; mais bientôt, la mesure se précipitant, les corps,

Digitized by Google

sans se toucher, se trémoussèrent convulsivement; tous ces pieds aplatis, à l'orteil déjeté, tourbillonnèrent sur le sol; tous ces mollets d'une gracilité pareille s'entremêlèrent comme des fuseaux d'ébène que rehaussaient des anneaux de clinquant et de stras.

Par moments, une femme, qu'à sa poitrine tatouée d'un serpent on savait être une danwé, poussait un cri guttural et tout le monde s'arrêtait.

Les harpes et les tambourins ralentissaient leur jeu; seules les flûtes plus stridentes grinçaient.

Alors, le buste tendu, les avant-bras fléchis et la paume des mains tournée vers les griots, la danseuse tantôt piétinait, tantôt se balançait en faisant craquer ses reins, ou bien les jambes immobiles, raidie, la tête renversée, les yeux clos, elle dardait en avant son bas-ventre et le projetait en arrière, par saccades obscènes.

A cette licencieuse mimique, danseurs et danseuses s'enflammaient. Accouplés en un clin d'œil, ils imitaient la féticheuse pendant que l'orchestre tout entier faisait rage. Les prunelles jaunes rou-

Digitized by Google

laient comme désorbitées, la sueur ruisselait sur les torses, les zébrant de rayures luisantes, les musculatures puissantes des hommes saillissaient, et sous leurs narines plates, encore élargies par le désir, des vierges pointaient leurs seins rigides; les sexes s'étalaient sans pudeur sous les envolements des pagnes, et, gonflées de lait, des mamelles de femmes-nourrices ballottaient lourdement.

Une odeur âcre d'huile de palme et d'atiké flottait dans l'air, et, gagnés par le rut, des vieillards debout contre la palissade frappaient leurs mains osseuses, des vieilles édentées balançaient leur corps décrépit et de petits négrillons, tout nus et la lèvre baveuse, se démenaient comiquement, avec, dans leurs regards d'enfant, un peu de l'hystérie maternelle.

Au milieu de la cour et face à Ijéko, Djélaï dansait, et cette fille de quinze ans dont l'ordinaire maintien était modeste, le geste pudibond, que la caresse d'un mâle n'avait pas encore effleurée, semblait en proie à la plus violente fureur érotique.

Digitized by Google

Le soleil atteignait le zénith. Sur la lagune en feu, les corolles des nymphéas, éclatant sous la rigidité des pistils, s'entre-bâillaient comme des vulves; au fond du bois, des gazelles pleuraient d'amour, tandis que les rayons en flèches d'or éventrant la terre pâmée, faisaient, dans les veines des hommes et les tiges des fleurs, bouillonner les sèves fécondes.

. . . .

*
* *

Il était un peu plus de midi. Sur un signal du vieux Ya-ya, les danseurs s'arrêtèrent. Des esclaves qui passaient, portant sur leurs bras noirs des viandes dégouttantes de sang, les gloussements effarés des poules dont les enfants tordaient le cou, le flamboiement des feux sous le hangar rappelèrent à tous que l'heure du festin

Digitized by Google

était proche; des prunelles dilatées la gourmandise chassa la luxure; on entourait en se poussant la toiture qui protégeait les victuailles.

Des femmes découpaient la viande par morceaux menus dans des calebasses pleines d'huile de palme, y ajoutaient des patates douces, des quartiers d'ignames, du riz ou de la farine de manioc; elles y broyaient des piments rouges en quantité considérable et remuaient le tout avec des tiges de bambou.

On étendit à nouveau sur le sol les nattes et les peaux de chèvre, et les invités s'y assirent par groupes de cinq ou de six, conformément aux préséances. A chacune des tables ainsi formées, fut apportée une imposante calebasse d'où *l'obbé* débordait. Ils plongeaient leurs mains noires dans cette bouillie jaune et mangeaient goulûment avec des grimaces de singe. Ils échangeaient des facéties ou des propos obscènes comme les paysans de nos campagnes dans les repas de noces, et ne s'interrompaient que pour boire dans des calebasses plus petites du *pitou,* — bière de maïs fermenté, — ou du vin de palmier.

Digitized by Google

Le soleil se couchait, empourprant les brisants de la barre, et la lune déjà se mirait au fond des marigots, qu'ils se gavaient encore.

*
* *

Les digestions bruyantes commençaient; quelqu'un proposa de les aider en reprenant les danses, mais Ya-ya fit claquer ses doigts, et, tout le monde se taisant, annonça qu'un illustre *akpalo* venu de Godomey allait parler.

Les hommes applaudirent en se frappant la bouche, et les femmes en heurtant leur poitrine. La joie de tous était grande. On aimait ces poètes errants qui vont de tribu en tribu, de village en village, contant des *aḷọṣ,* expliquant des énigmes, ne tarissant pas de légendes ou improvisant des chansons avec accompagnement de guitare.

Digitized by Google

Il se leva et, après s'être comparé à l'aranran dont la voix si limpide et si gaie sous le ciel bleu s'endeuille au premier souffle de l'orage, il commença :

Comme l'oiseau à la gorge d'azur, hier je pleurai aux funérailles d'Apalou, sous les bentaniers d'Allada; aujourd'hui mon douroun (harpe) aura des sons joyeux pour chanter la beauté de Djélaï et le courage d'Ijéko.

. . . .

Djélaï! Djélaï! ne regarde pas avec obstination le bout de tes pieds nus;

Regarde plutôt dans le ciel les étoiles qui brillent, comme sur les manguiers les mangues mûres,

Tes paupières et tes yeux sont pareils.

Regarde la lagune qui frissonne à la brise; ton corps frotté d'egbo reluit comme elle,

Et comme les fleurs de ses rives, tu embaumes la nuit.

Ne parle pas dans les ténèbres, ni aux premières clartés du matin,

Digitized by Google

Car on dirait : « C'est l'aranran qui chante. »

Djélaï! Djélaï! Qu'Ifa rende tes flancs féconds,

Te garde des jumeaux et préserve tes couches. Djélaï! Djélaï!

. . . .

Ijéko! Ijéko! Le tronc du bentanier est robuste, et ses branches ne redoutent pas la tornade.

Tu es plus vigoureux que lui et ton bras ne craint pas l'ennemi.

Tu as la sagesse d'Obbat-ala, le dieu des Visions, la souplesse des lianes qui s'enroulent autour des tamarins.

Tu es fidèle à tes fétiches, respectueux pour tes ancêtres, et, bien qu'au seuil de ta vie, les vieillards t'écoutent avec joie dans les palabres.

Ijéko! Ijéko! qu'Elegbar, le dieu de la fécondité, mette en tes reins toute sa force amoureuse

Et te donne une nombreuse postérité! Ijéko! Ijéko!

. . . .

Il s'arrêta et un frémissement d'admiration parcourut l'auditoire; les lèvres claquaient, sous les

Digitized by Google

doigts osseux des « hou! hou! » s'élevaient, et les poitrines des femmes rendaient, sous leur poing, des sonorités prolongées.

Le silence se rétablit et l'akpalo improvisa un hymne interminable à la louange de Ya-ya d'abord, puis d'Yémoh. Il dit la gloire antique des deux familles que son imagination trouva le moyen de rattacher à celle de Tacoudonou, le fondateur du Dahomey :

— « Vos ancêtres, » clamait-il en prenant un air inspiré, « étaient avec ce prince—honneur de la race eoué — quand il vainquit le roi des Foys et sur son ventre construisit Abomey, la ville à double enceinte. »

Les convives trépignaient. On répétait en frappant des mains et sur un ton traînard ces paroles de l'akpalo. Le vacarme était tel qu'on n'entendait plus la plainte monotone des brisants, et que les chauves-souris effarées tourbillonnaient avec des cris aigus dans le ciel assombri.

Mais le calme se rétablit et le poète nago, venu de Godomey, en profita pour poser des énigmes aux convives.

Digitized by Google

Il en eut de plaisantes que les enfants eux-mêmes devinaient :

— « Quelle est la chose qui est bonne à manger et qui après avoir été mangée sert à manger et fait danser ? »

Tout le monde criait : « la calebasse ! »

Il en proféra de grivoises qui soulevèrent des rires éclatants :

— « Quelle est la chose qui détone comme un fusil, sent plus mauvais que la poudre, mais soulage au lieu de tuer ? »

Il termina par des obscénités :

— « Quelle est la chose qui, plus molle qu'un serpent, devient, en un clin d'œil, plus rigide qu'un pieu ? »

Les hommes se tordaient, les femmes frétillaient des hanches, et les filles gloussaient comme des poules qui échappent au coq.

Cependant, fatiguées d'immobilité, des jambes s'agitaient, traversées pas des crampes, des doigts nerveux couraient sur le gbédou, et les cordes des harpes lâchaient des vibrations étouffées. On soupirait après la danse.

Digitized by Google

La clarté de la lune épandue sur les cases se reflétait dans les prunelles, allumait les lourds colliers de verre et les bracelets de clinquant; les marigots dormaient, bercés par le bruit de leurs rives; et le murmure des mangliers, la plainte des brisants, le clapotis de la lagune, comme un soupir d'amour, montaient vers les étoiles.

Le rut échevelé recommença pour durer jusqu'à l'aube . . . .

. . . .

*
* *

Il y avait plus de vingt lunes que Djélaï était entrée dans la case d'Ijéko et elle ne lui avait pas donné d'enfants.

Elle se lamentait, accusant les danwés de la poursuivre de leur haine, malgré les nombreux

Digitized by Google

cadeaux qu'elles avaient reçus et les sacrifices faits à leurs dieux avant son mariage.

Désespérant de leur pitié, elle s'en venait, à la lune nouvelle, vers les prêtres d'Ifa pour leur conter sa peine, et implorer l'appui de leur divinité.

Elle leur apportait chaque fois trois poules noires et un gallon d'egbo pour la divination.

Conformément aux rites, ils oignaient d'huile de palme la poitrine d'Ifa, versaient le sang des poules sur sa vulve d'argile, tandis que le plus vieux, en murmurant les paroles sacrées, jetait en l'air une poignée d'amandes, et les suivait des yeux dans leur chute. Hélas! ce qu'elles figuraient sur le sol indiquait toujours la colère de la déesse.

Découragée, Djélaï ne revint plus, et fréquenta le temple d'Elegbar. Elle suspendit au phallus le plus beau de ses bracelets, un collier de corail et une boule d'ambre plus grosse que le poing.

Selon les recommandations des prêtres, elle se frotta les seins avec de l'urine de chèvre, porta pendant un mois une peau de serpent autour des

Digitized by Google

reins, et tous les soirs répandit sur sa couche un peu de terre prise sous l'arbre sacré.

D'autres lui ordonnèrent de mâcher des noix de gourou dont le contact du Dieu aurait doublé les vertus amoureuses, et un marchand d'esclaves de la Côte des Dents lui conseilla de boire, en se levant, une infusion de feuilles d'orchidée, dont les fleurs simulent les parties mâles de la génération.

Malgré tout, son ventre restait infécond.

D'autres lunes passèrent et elle fut classée parmi les femmes stériles du salam. Ses voisins et voisines ne lui parlaient qu'avec mépris, les hommes ne la regardaient plus, et, quand elle sortait dans le village, les enfants lui jetaient des pierres en l'appelant : a-gan (être de peu).

Digitized by Google

*
* *

Depuis longtemps et tout en lui conservant dans sa case — selon les coutumes — sa place de i-yallé (première épouse), Ijéko ne la recevait plus dans sa couche et lui avait donné une *orégoun* (seconde femme).

Néanmoins, il était triste et sa tristesse faite d'un peu de pitié pour Djélaï et d'une crainte vague des fétiches dont il sentait la colère planer sur sa maison.

Il comblait les prêtres de cadeaux, s'attachant à amadouer ceux qui inspirent le plus de terreur.

C'est ainsi qu'il donna un bœuf aux féticheurs de Chakpana et de Boukou, et chaque soir, avant

Digitized by Google

de se coucher, il répandait le sang d'un coq au bord de son tara pour apaiser Dangbé.

Bientôt tous les prêtres de la tribu connurent ses terreurs et abusèrent de sa pusillanimité pour s'enrichir à ses dépens. Ceux d'Égoungoun, surtout, qui commercent avec les âmes des morts, se montrèrent d'une rapacité sans bornes et d'une astuce inépuisable.

Ils s'enduisaient le menton de résine, y fixaient des plumes de vautour et, vêtus d'un ample manteau constellé de cauris, venaient, à la tombée du jour, lui signifier les volontés du dieu. C'était un couple de moutons qu'il réclamait.

Souvent, par une nuit sans lune, ils enveloppaient sa maison; les uns, avec de longues perches, ébranlaient la toiture pour imiter le vol des Esprits malfaisants, les autres soufflaient dans des trompes, et à chaque silence, l'un d'eux d'une voix nasillarde disait :

— « Ijéko, c'est Égoungoun qui torture l'âme de ton grand-père et exige de toi un bélier pour la laisser en paix. »

Et un moment après :

Digitized by Google

— « Ijéko, c'est Égoungoun qui torture l'âme de ton grand-oncle et exige de toi ta belle chèvre noire. »

Tous ses ancêtres y passaient, et le lendemain Ijéko, affolé, conduisait au temple mouton, chèvre et bélier.

Les prêtres de Chango le menacèrent d'une pierre embrasée de leur dieu aux prochaines tornades, afin d'obtenir un esclave, dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices. Il donna le plus jeune et le plus laborieux de sa maison, mais se défiant d'eux, il réclama le cœur et le mangea, sûr d'être ainsi à jamais préservé de la foudre.

* * *

Maintenant il se repentait d'avoir épousé Djélaï, cause directe de tous ses malheurs, mais

Digitized by Google

certains jours, il la voyait si triste qu'il l'appelait dans sa couche pendant la nuit.

Or, cette année-là, au moment où les bombax perdent leurs feuilles brûlées par l'harmattan, elle se déclara enceinte. Ijéko y vit aussitôt une preuve de la clémence des dieux, et convia tout le salam à un superbe festin. Désormais, il ne passa plus ses journées à geindre et ses nuits à trembler, mais il allait joyeux par les rues, annonçant l'heureuse nouvelle aux voisins, recevant leurs félicitations bruyantes et leurs vœux :

— « Egno! (c'est bien!)

— Egnouto! (c'est très bien!)

— Y-ia alafia! (que la paix soit avec la mère!)

— Omno alafia! (que la paix soit avec l'enfant!) »

Puis, vers le soir, quand le soleil émoussait ses rayons, il jouait au *mangala* sous les acacias de la Place. C'était avec un bonheur sans mélange qu'il creusait dans le sable les douze trous, y faisait rouler les amandes de palme ou les graines d'atchou, et sa joie débordait si, après un savant

Digitized by Google

calcul, il parvenait à saisir les jetons de son adversaire.

Quant à Djélaï, son état la dispensant d'une bonne partie de ses travaux, elle promenait de case en case, pour se venger des commères, son ventre grossissant.

La plupart d'ailleurs avaient subitement changé d'attitude à son égard, mais certaines, persistant dans leur mépris, lui répondaient : « C'est de l'eau ! » Et d'autres plus méchantes prononçaient le mot terrible d'*abikou* (enfant mort-né).

Effrayée, elle recommença ses pèlerinages d'antan aux temples d'Elegbar et d'Ifa, ne comptant plus avec les prêtres pour que le fruit de ses entrailles ne fût pas abikou.

Un jour, en revenant du bois sacré, par une sente étroite que de hautes herbes couvraient, elle mit par mégarde son pied sur un serpent. Elle poussa un cri. C'était un sacrilège et le plus navrant des présages. Au même instant un ricanement éclata derrière les buissons ; elle entrevit des pagnes blancs de féticheuses, et il lui sembla que sur les arbres tous les oiseaux

Digitized by Google

chantaient : « Abikou ! Abikou ! » Elle rentra terrifiée.

* * *

Le mois suivant, septième de la grossesse de Djélaï, à son retour d'une visite aux champs, son mari s'alita, la jambe gauche enflée. Il crut d'abord à la piqûre d'une mouche, et sa femme jusqu'au jour le frotta avec une pâte faite d'un mélange d'ekpo et de feuilles d'acacia.

Le lendemain, l'enflure gagnant l'autre jambe, Ijéko manda près de lui un Nago de Widah réputé sur toute la côte pour ses connaissances médicales et la dextérité de ses doigts.

Après avoir évoqué les fétiches, il déclara que Dangbé lui-même avait pénétré dans les jambes du malade sous la forme d'un dragonneau, dénommé par les Djédjis *adonto-blaka* (lien des

Digitized by Google

braves) parce qu'il condamne à l'immobilité les plus robustes quand il les atteint.

Il ajouta que par des prières et des offrandes au Dangbékoué il fallait l'engager à sortir; et lui-même, à l'endroit où il crut le reconnaître, ouvrit deux issues avec un tesson de bouteille; il lui attacherait, dans quelques jours, la tête avec un fil au bout duquel pendrait une boulette d'ambre, dont le poids l'entraînerait peu à peu au dehors.

Il ne sortit de la plaie que du sang noir.

Cependant l'enflure atteignait les cuisses, envahissait le ventre, et la peau était à ce point tendue que de noir elle passait au rouge en s'écaillant.

Ijéko n'eut alors plus de doute sur la vraie cause de son mal, et, repris par l'épouvante des dieux, il fit ouvrir les portes de sa case à tous les féticheurs de la tribu.

Ils n'avaient pas attendu ce moment pour rôder, comme un troupeau d'hyènes, autour de la maison qu'ils savaient pleine de richesses. Ils entrèrent par groupes bruyants, couverts de leurs insignes, et, le long du tara, gesticulaient et se

Digitized by Google

disputaient la confiance d'Ijéko en vantant la supériorité de leurs dieux.

Les féticheurs d'Obbat-ala, vêtus de pagnes blancs, lui pinçaient les narines et lui fermaient la bouche pour empêcher son âme de l'abandonner.

Les prêtres de Chango prétendaient qu'une pierre sacrée était entrée dans son corps et, pour la rendre inoffensive, lui tapotaient le ventre en invoquant Aïdo-Khouédo — l'arc-en-ciel.

Les serviteurs de Chakpana et de Boukou, découvrant des pustules sur sa peau, le frottaient avec de la graisse de requin. Les babbalaos, prêtres d'Ifa, et les adorateurs d'Elegbar promenaient le phallus de leur dieu et la vulve de leur déesse sur tous les membres du malade, puis fichant aux pieds du tara ces attributs obscènes, ils les imploraient en gémissant.

Il y avait, dans un coin, des prêtresses d'Odoua qui, sur un ton triste et lent, engageaient la Nature à se montrer plus forte que le mal ; d'autres, autour de la case, frappaient des mains en cadence pour détourner l'attention des Esprits malfaisants.

Digitized by Google

*
* *

Ce fut au milieu de ce vacarme que, le huitième jour, Ijéko rendit l'âme. Aussitôt Djélaï, l'orégoun, et les cinq concubines poussèrent des cris déchirants en se labourant la poitrine; en même temps, de tous les salams de la ville arrivaient des pleureuses et, pendant que les prêtres versaient sur le tara le sang d'une poule pour ouvrir les portes de l'autre monde au défunt, on n'entendait que leurs sanglots et leurs lamentations.

D'autres féticheurs procédèrent à la toilette du mort en chantant :

Ijéko, fils de Ya-ya, revêts ton plus beau pagne, ton plus fin chocoto afin que, dans le monde des âmes, nul n'ignore le rang que tu avais dans la tribu. . .
. . . .

8.

Digitized by Google

Ijéko, fils de Ya-ya, prends ton poignard, n'oublie pas ton fusil, de la poudre et des balles pour que, dans le monde des âmes, on sache que tu fus un vaillant guerrier. . . . .
. . . .

Ijéko, voici du tafia, du riz, du poisson sec et des patates afin que, dans le monde des âmes, on ne te prenne pas pour un esclave ou un gueux. . . . .
. . . .

On creusa sa fosse dans la case, à l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, et avant de quitter la maison, les féticheurs en arrachèrent la toiture de palmes en signe de deuil.

*
* *

Ils revinrent le soir du neuvième jour, déterrèrent le corps dont ils ne prirent que la tête, la

Digitized by Google

déposèrent sur un pagne écarlate, au son des tambourins, en l'arrosant du sang d'un porc.

Dans la bouche hideuse où les vers pullulaient, les prêtres de Chango versaient du vin de palme et, se gorgeant de tafia, chantaient :

Ijéko, nous avons entendu et compris tes paroles; les dieux t'ont bien reçu dans le monde des âmes, et pour cela, nous, leurs prêtres, sommes en joie.

Pendant ta vie tu les comblas de largesses, tu étais toujours le premier dans leurs temples, tu ne ménageais pas les offrandes, et ne te montrais pas avare de sacrifices.

Aussi nous avons entendu et compris tes paroles, tu fus le bien-reçu dans le monde des âmes. . . .
. . . .

Devant la porte, au son des flûtes et des harpes, les danwés coiffées de l'adounka esquissaient une danse sacrée, et les voisins accourus frappaient des mains en cadence. Quand l'aurore parut, à nouveau on enterra la tête, et tout le monde se retira.

Digitized by Google

*
* *

Pendant le mois qui suivit, Djélaï, pour se conformer aux coutumes, ne quitta pas la sépulture. Il lui était interdit de se laver, de se peigner et de changer de vêtements.

Accroupie dans la posture des pleureuses, elle passait ses jours à regarder ses ongles pousser comme des griffes, et la vermine grouiller sur son corps. Elle touchait à peine à l'obbé ou aux ignames saupoudrées de charbon que sa mère lui apportait.

Au matin du trentième jour, Mapato, Akoulou et Owalo, proches parents d'Ijéko, les mêmes qui étaient venus la demander pour lui en mariage, entrèrent dans la case, et, sans mot dire, l'entraînèrent sous la vérandah de la cour.

Digitized by Google

Après avoir broyé des coques d'amandes sur le sol déjà jonché d'écailles d'huîtres, ils la firent s'agenouiller, et, sans égard pour sa grossesse dont le terme était proche, la flagellèrent violemment.

Ils la frappaient à tour de rôle, et à chaque coup lui disaient :

— « Ijéko était-il bon pour toi ? »

— « Était-il généreux ? » etc., etc., l'interrogeant ainsi sur toutes les qualités du défunt.

Elle devait répondre affirmativement sans proférer ni un soupir ni une plainte.

Mais cela n'était rien à côté du supplice qui l'attendait le lendemain, supplice que les lois barbares du Dahomey réservent aux seules veuves des personnages importants, plus heureuses encore que celles des princes et des rois, dont le sang doit couler sur la tombe de leurs époux.

Deux féticheuses lui lièrent les mains avec leurs pagnes blancs et la poussèrent dans l'appartement du défunt, où brûlaient, sur une lame de fer, des piments rouges, des feuilles sèches et des fruits épineux de daturas. Suffoquée par l'âcre

Digitized by Google

et irritante fumée, la malheureuse ne tarda pas à geindre, la poitrine brisée par la toux, et la face bleuie par l'asphyxie.

Les danwés couvraient ses plaintes en chantant :

Qu'avec cette fumée s'exhale de ton corps les dernières caresses de l'époux.

Vingt minutes après on la sortit mourante, mais il suffit d'un peu d'air pur pour la rendre à la vie.

C'était la fin des pratiques purificatrices.

Le lendemain, dès l'aube, elle alla se plonger dans la lagune, peigna ses cheveux, les parfuma d'atiké, oignit sa poitrine et ses bras d'huile de palme, et revêtit un pagne de deuil.

Les prêtresses d'Ifa, après avoir dessiné sur ses pieds et ses reins les tatouages purificateurs, une corne de bœuf et un museau de chien, la conduisirent dans la case de Niagadou, le frère aîné d'Ijéko, dont elle devenait, dès ce jour, la femme et la propriété.

Digitized by Google

*
* *

A la lune suivante, avant que le neuvième mois de sa grossesse fût révolu, elle accoucha d'un enfant mâle. Les matrones qui l'assistaient poussèrent un cri de terreur, et par trois fois hurlèrent le nom d'Elegbar, pour détourner les Esprits malfaisants qui rôdent autour de la case, à la naissance d'un abikou.

En effet, l'enfançon était si frêle, si menu, qu'on l'eût pris pour le produit d'une guenon. On ne distinguait pas ses yeux dans sa tête moins grosse qu'une noix de gourou; il ne vagissait pas, et sa poitrine minuscule se dilatait péniblement.

Pour sûr il mourrait avant l'aube.

Le soir même, la nouvelle se répandit dans tous les salams de Widah que Djélaï, la veuve d'Ijéko, venait de mettre au monde un abikou. Dans les

Digitized by Google

cases les plus rapprochées, les femmes, pour préserver leurs rejetons présents ou à venir du mauvais sort que provoque toujours un pareil voisinage, suspendirent à leurs portes des amulettes bénites par les prêtres d'Ifa.

Plusieurs d'entre elles s'en vinrent à l'agore pour demander aux agori-gans l'application immédiate des lois dahoméennes, qui ordonnent la mort des nouveau-nés trop malingres ou mal conformés.

En souvenir d'Ijéko, et touchés par la désolation de Djélaï, Niagadou son nouveau maître, Mapato, Akalou et Owelo intervinrent auprès des féticheurs, et, grâce à de nombreux présents, sauvèrent l'enfant d'un brusque trépas.

*
* *

Bien que maltraité par les dieux dans le sein de sa mère, l'abikou se cramponnait à la vie.

Digitized by Google

Ne l'avait-elle pas consacré à Odoua (la nature) en lui donnant le nom d'Odounko? Pour lui rendre Obbat-ala favorable, elle lui avait passé autour du cou un collier fait de grains de maïs alternant avec des prunelles de coq. Chaque fois qu'il prenait le sein, elle prononçait la formule sacrée que lui conférent les prêtres :

— « Que Dada — patron des nouveau-nés — fasse dans tes entrailles couler mon lait plus rouge que du sang ! »

Et pendant son sommeil elle agitait une queue de cabri pour chasser les fétiches du mal.

Odounko atteignit ses cinq ans, et bien que plus chétif que les autres enfants de son âge, grâce à l'inlassable dévouement de sa mère, rien ne faisait prévoir qu'il fût condamné à une mort prochaine.

A mesure que ses chances de vivre augmentaient, Djélaï redoublait de ferveur envers les dieux, de générosités à l'égard des prêtresses et des féticheurs, ajoutant de nouvelles amulettes à celles qui couvraient son petit corps débile.

Digitized by Google

Elle imagina de mettre chacun de ses membres sous la protection d'une divinité spéciale.

En lui rasant la tête avec un tesson de bouteille, elle ne lui laissa qu'une touffe de poils en forme de croissant, pour marquer qu'elle était la propriété de la Lune. Pour consacrer ses yeux à Obbât-ala, elle lui frottait les sourcils avec un onguent acheté à ses prêtres.

La bouche appartenait à Chango, ainsi qu'en témoignaient deux raies bleuâtres tatouées sur le milieu des lèvres. Edoun, patron des jumeaux, affirmait ses droits sur les bras et les jambes par une dent de singe que soutenait un bracelet de fer. Ogoun avait la poitrine, Choudougou le ventre, et les prêtres d'Elegbar disaient la part de leur dieu en crachant chaque jour sur son sexe.

Malgré tout, quand vint le temps des amandes, Odounko se mit à dépérir. Il refusait la nourriture. Sa tête énorme, où ne se voyaient que les yeux, se balançait lamentablement sur son cou mince comme une calebasse trop mûre sur sa tige flétrie.

Aloudies par le poids de ses amulettes, ses

Digitized by Google

jambes n'avaient plus la force de supporter son maigre petit corps : il geignait du matin au soir, sans discontinuer.

Alors Djélaï désespéra des dieux, et, ayant arraché un à un des membres de son enfant tous leurs fétiches, elle lui suspendit à chaque bras une clochette qui, au moindre mouvement d'Odounko, mettrait en fuite les Esprits malfaisants.

Mais, tordu par le mal, Odounko, de l'un à l'autre crépuscule, demeurait immobile et la clochette silencieuse.

Aussi un matin, en se réveillant, Djélaï le trouva mort sur sa natte.

*
* *

Les coutumes dahoméennes sont cruelles pour ceux qui trépassent en bas âge. Tout enfant

Digitized by Google

mort avant quinze ans est considéré comme abikou et n'a pas droit aux funérailles.

L'enterrer avec solennité serait exaspérer la colère du dieu qui le frappa dans les flancs de la femme.

Pendant la nuit, un esclave emporta donc le cadavre d'Odounko très loin hors de la ville pour le jeter dans les broussailles.

Mais la loi féroce ne défend pas aux mères de suivre la dépouille de leur enfançon, d'autant plus chéri qu'elles l'ont vu souffrir et ont souffert pour lui, et de chasser par leurs cris les vautours et les gypaètes.

Aussi, tous les matins, dès l'aube, à l'heure où l'aranran jette dans les mangliers son chant mélancolique, Djélaï s'en allait vers la brousse lointaine, où gisaient les restes d'Odounko. Afin de dépister les génies malfaisants, elle prenait par les sentes étroites, zigzaguait en marchant, ou même revenait en arrière, quitte à se retourner au bout d'un instant.

Quand elle arrivait au buisson qu'elle avait marqué d'une pierre, le soleil était déjà haut

Digitized by Google

dans le ciel, et tous les oiseaux chantaient. Elle les remerciait de charmer ainsi la solitude d'Odounko, et jetait aux quatre coins du bois des poignées de maïs et de riz.

Elle avait entassé au-dessus du fourré, dans les branchages, du bois mort, des raquettes de Barbarie, des feuilles aiguës d'aloès pour en interdire l'accès aux rapaces, qui continuellement tourbillonnaient dans l'air, s'abattaient impuissants et se relevaient en poussant des cris de colère.

Elle s'asseyait auprès du cadavre, que les mouches et les vers dévoraient, et, sans se soucier de son horrible puanteur, sortait d'une calebasse les vivres destinés au repas du matin.

Elle en faisait deux parts, et, comme si Odounko eût été là, en face, ou bien sur ses genoux, elle lui disait : « Prends ce morceau de poisson sec. — Mange cet akara. — Tu ne veux plus d'obbé? »

D'autres fois, elle le grondait, ou bien lui contait des alos, lui posait des énigmes, lui chantait une mélopée, de celles qu'il aimait le plus, et avec lesquelles elle l'endormait jadis.

Digitized by Google

Souvent elle s'interrompait; se rappelant qu'Odounko était mort, elle l'interrogeait sur le monde des âmes, lui demandait si les génies le traitaient bien, et si les Esprits des ténèbres ne faisaient point de mal aux abikous.

Et l'oreille tendue, les prunelles brillantes, elle écoutait.

C'était l'heure où le bois palpitait d'allégresse. Les bengalis chantaient dans les mangliers. Sous les feuillages immobiles, des palombes se baisotaient en roucoulant. Enivrés de pollen, de gros bourdons aux reflets métalliques heurtaient, de leurs fines antennes, les corolles des daturas, et des cétoines cachaient en ronronnant les ors de leurs élytres au fond des digitales.

Il y avait de longues couleuvres roulées parmi les asphodèles comme des colliers d'émeraudes. Elles dardaient leur tête fine et le diamant de leurs yeux vers les mouettes qui passaient toutes blanches dans le ciel tout bleu.

Pas un brin d'herbe, pas une fleurette des sentes qui ne cachât, sous son ombrage frêle, quelque minuscule hyménée, et la plainte des

Digitized by Google

biches, le hululement des fauves mordus par le rut, arrivaient, comme un écho lointain, à travers les hautes ramures.

Djélaï allongeait la tête vers les proches clairières et souriait. Elle voyait son enfant, non plus le cadavre verdâtre harcelé par les mouches, ni même le pauvre abikou fléchissant sous le poids de sa tête trop grosse et de ses amulettes, mais un radieux petit être beau comme la lumière épandue sur le bois, souple comme les lianes autour des tamarins, et débordant de force et de vitalité, comme les bentaniers dorés par le soleil.

Les deux mains en avant, le cou tendu, elle retenait son haleine.

Le murmure des sèves dans les arbres géants, les soupirs de la terre travaillée par les germes, les palpitations des feuillages, les sanglots des gazelles, et le frissonnement des fleurs enamourées, tous les bruits mystérieux de l'heure ardente arrivaient jusqu'à elle comme la voix de son enfant.

Et cette voix disait :

— « Mame, ne pleure plus, les dieux sont

Digitized by Google

bons et les abikous sont heureux dans le monde des âmes. Regarde cette fleur d'ayopa balançant ses pétales d'azur sur ce buisson, c'est moi : j'habite sa corolle. Suis de l'œil ce ramier plongeant sous les cépées profondes, c'est moi : mon cœur bat sous son aile. Penche-toi vers ces physalis qui font des taches bleues dans l'herbe verte, c'est mon âme que tu verras. Cueille un de ces glaïeuls qui frôlent ton pagne quand tu marches, c'est mon âme que tu sentiras avec l'odeur de son calice. Elle se balance au vent du crépuscule, sur la tige des nymphéas, elle frémit au fond des asphodèles. Écoute l'aranran la nuit, dans les mangliers, c'est mon âme qui chante. Je suis partout où tu es, dans l'air que tu respires, sur le sol que tu foules, et, la nuit, quand tu dors, je vole impalpable et joyeux dans tes rêves. Mame, ne pleure plus, les dieux sont bons et les abikous sont heureux dans le monde des âmes. »

Et Djélaï s'en revenait bien heureuse, en zigzaguant dans les sentes étroites, pour dépister les Esprits des ténèbres.



Digitized by Google

Widah

(LA VILLE DES SERPENTS)

A mon ami Camille Sambuc.

9.

Digitized by Google

Digitized by Google



Widah

PARMI les bentaniers sacrés, sous de maigres acacias, Widah la ville sainte étale son double quartier.

Au nord, les factoreries européennes se reconnaissent à leurs toitures de zinc où flottent des pavillons multicolores. La cité proprement dite, la « Gléhoué » des anciens rois dahoméens, s'élève à trois kilomètres de là. Elle se divise en plusieurs *salams* ou districts gouvernés chacun par un cabécère.

Digitized by Google

Il y a dans le salam de deux à trois cents huttes rectangulaires construites en argile et recouvertes de palmes sèches ; souvent une vérandah les entoure.

Les ruelles qui les séparent sont étroites, envahies par l'herbe de Guinée et jonchées d'immondices.

Des trois forts jadis construits par la France, l'Angleterre et le Portugal, il ne reste aujourd'hui que des ruines.

*
* *

La ville de Widah et ses vingt-cinq mille habitants furent — de temps immémorial — voués au culte des serpents. Leur temple (dangbékoué), construit au centre de la cité, est célèbre sur toute la côte des Esclaves.

Digitized by Google

Nagos, Minas, Djédjis y viennent de très loin faire leurs dévotions.

C'est une case ronde, recouverte de paille et dont la porte, nuit et jour, reste ouverte.

Matin et soir, les prêtres de Dangbé (nom générique du serpent), vêtus de sombres *chocotos,* lui apportent en des calebasses l'eau bénite par le grand féticheur et déposent à terre les poules, les iguanes et la chair de cabri qui constituent sa nourriture.

Les quinze ou vingt serpents que les serviteurs de Dangbé entretiennent ainsi dans le sanctuaire ne sont pas prisonniers; ils ont tout loisir de se promener dans la ville.

Malheur à qui les molesterait ou seulement les dérangerait de leur route. La colère des fervents et des prêtres punirait aussitôt son impiété.

Digitized by Google

*
* *

Il n'y a pas longtemps encore, on célébrait, une fois l'an, la grande fête de Dangbé. Ce jour-là, sur l'ordre du roi de Dahomey lui-même transmis par le Yévogan, les blancs devaient — sous les peines les plus sévères — rester enfermés dans leurs factoreries, pour ne pas souiller de leurs regards le dieu-reptile.

Dangbé! reré Dangbé...

C'est par cette invocation que, dès le matin, les féticheurs commençaient la fête. Au milieu d'eux, des griots clamaient la gloire du serpent, leurs tambourins ronflaient, leurs dourouns grinçaient, et la voix puissante de akpalos convoquait les fidèles.

Digitized by Google

*
* *

Bientôt la foule se jetait dans les ruelles menant au dangbékoué, le temple débordait.

Alors le féticheur présentait au serpent trois poules noires dont il portait les têtes suspendues à son cou; et pendant que le python engloutissait ces victuailles, le plus ancien des prêtres chantait :

Mange, mange, Dangbé, ce que te donnent tes enfants; tu es notre père, tu es notre mère; notre vie t'appartient.

Dangbé, divin Dangbé, tu as la force et la souplesse des lianes qui étouffent les tamarins et font dépérir les plus vigoureux bentaniers.

Mange, mange, Dangbé, etc.

Digitized by Google

Tu as l'éclat du soleil dans tes yeux et tu fascines les gazelles, et par la ruse tu es plus fort que le guépard.

Mange, mange, Dangbé, etc.

Quand tu t'enroules autour du bananier, le regard te confond avec ses feuilles; tu glisses dans les herbes sans même les faire fléchir; et si tu déploies tes anneaux sous un manguier, ta tête fine est semblable à une mangue verte.

Mange, mange, Dangbé, ce que te donnent tes enfants; tu es notre père, tu es notre mère, notre vie t'appartient.

. . . .

. . . .

*
* *

Pendant que vers le ciel montent les chants des prêtres, le serpent a fini son repas. Il gît, le corps tendu, les anneaux dilatés, et vaincu par la digestion.

Digitized by Google

Trois féticheurs délicatement le soulèvent et le déposent dans un hamac soutenu par huit nègres robustes.

Tout le monde se met en marche vers la forêt sacrée. Les danwés forment la tête du cortège, et armées de massues, massacrent tous les animaux qui s'offrent sur la route. Quand c'est un chien qui tombe sous leurs coups, la foule bat des mains en criant : « Tu n'irriteras plus Dangbé en aboyant! » Si c'est une poule ou un coq : « Tu ne lui crèveras plus les yeux! » Pour un cochon : « Tu ne l'éventreras plus de ton groin! »

Aux quatre coins de Widah et sur le passage du cortège, des feux de salve retentissent.

*
* *

Enfin, on arrive au bord de la lagune où se dresse le bombax sacré.

Digitized by Google

A l'ombre de sa puissante frondaison on dépose le dieu, les féticheuses prennent les calebasses suspendues aux branches les plus basses, et s'en vont les remplir, en gesticulant et hurlant : « Dangbé est en nous! nous sommes à Dangbé! » L'eau qu'elles apportent quelques instants après, est le breuvage du serpent jusqu'à la plus prochaine lune.

Cependant le grand féticheur fait un signe, les prêtresses se taisent et le défilé des offrandes commence.

Les chefs des villages voisins, les riches habitants doivent se montrer généreux pour ne pas encourir la colère des prêtres.

Flûtes, harpes et tambourins résonnent à la fois; les fidèles s'écartent : c'est un bœuf amené au dieu par le Yévogan de Widah. Ce grave personnage se prosterne devant le python, et prononce, conformément aux rites, la prière à Dangbé.

Suivent des offrandes plus humbles, un bélier donné par le chef d'Akrakou, deux brebis conduites par un opulent Nago d'Elmina; puis se

Digitized by Google

succèdent, portées par des esclaves, des calebasses pleines d'huile de palme, des têtes de tabac, du manioc, des cauris, des gâteaux de maïs, des poissons secs, toutes choses que les féticheurs se partagent à la fin de la cérémonie.

*
* *

Mais le python, dont la digestion touche à son terme, s'agite sous les palmes qui le couvrent; aussitôt les porteurs soulèvent le hamac et, suivis par la foule, s'en reviennent au dangbékoué.

Avec des précautions infinies, le dieu est déposé dans son sanctuaire, tandis que prêtres et prêtresses chantent en chœur :

Dangbé, divin Dangbé, tu es notre père; tu es notre mère; notre vie t'appartient.

Digitized by Google

*
* *

Après le serpent la divinité qu'on adore le plus sur la terre dahoméenne, c'est Chango le dieu de la foudre.

. . . .

Ce jour-là, dès le matin, dans les mangliers des marigots, le chant de l'*aranran* a des notes étranges, d'une indéfinissable tristesse; sarcelles et pluviers qui hantent la lagune volent d'un vol plus lourd, et les flamants aux ailes roses, leurs longues pattes plongeant dans la vase et leur col neigeux replié, gardent la rigidité des fossiles. Il y a, au bord de l'eau, des caïmans qu'on dirait échoués et morts si, de temps à autre, sous la paupière clignotante leurs prunelles n'étincelaient, et si leur gueule ne s'ouvrait pour montrer

Digitized by Google

la triple rangée de leurs dents. A travers l'herbe haute des sentes, parmi les daturas flétris et les livides digitales, des couleuvres ondulent avec des lenteurs infinies. Les palmiers de la rive ont sous le ciel que pas un oiseau ne traverse, des poses somnolentes, et la lagune toute entière avec les villages plantés sur ses bords attend, dans la stupeur de ses eaux sans murmure et sans rides, quelque chose de redoutable et de grand.

A l'horizon extraordinairement lumineux, un point noir comme une tache d'encre, apparaît. Il grossit, s'avance et s'entoure d'une frange violette; la clarté rutilante du jour lentement se transforme en une brume ardente, et dans les lointains d'occident, seuls une épaisse buée et le bruit de plus en plus assourdi des lames trahissent l'océan.

C'est le commencement de la *tornade* (orage) qui tout à l'heure éclatera, ajoutant à la mélancolie de la côte africaine l'horreur de sa puissante voix et la tristesse de ses lamentations.

On ne respire plus, la stupeur des êtres et des choses est à son comble.

Digitized by Google

Bientôt le vent se lève, d'abord lent, doux, frais et voilé comme une brise; les feuillages jusqu'alors immobiles frémissent, les herbes de Guinée s'inclinent ainsi que des blés verts, les flots des marigots frôlent en clapotant les berges basses, et des crépitations rythmées montent des palmes sèches qui recouvrent les cases. A mesure que le nuage s'avance en tournoyant dans le ciel, la lagune prend des reflets livides. Un premier éclair pâle et mince s'allume.

C'est le signal.

Alors le vent déchire la nuée, il la tord, la pousse, l'étend et la roule avec une violence inouïe; il s'engouffre dans la frondaison des bombax, soulève en lames larges l'onde des marigots, met des vagues dans la lagune, emporte les toitures fragiles des cases et renverse les palissades de bambou.

Dans les gourbis, les chiens hurlent éperdument, les guépards miaulent dans la brousse, et au loin, vers les rizières, des gazelles sanglotent épouvantées par les palmiers dont la silhouette se dresse échevelée dans le ciel noir, et dont les

Digitized by Google

aigrettes secouées poussent des gémissements semblables à des plaintes humaines.

Un autre éclair troue la nuée qui maintenant couvre le ciel, arrache la pluie contenue dans ses flancs et laisse sur la brousse assombrie une traînée de feu; le tonnerre qui suit ébranle la lagune.

Au tour des hommes à trembler dans leurs cases d'argile.

*
* *

C'est la voix de Chango, l'*oricha* de la foudre, dieu des ruines, fils d'Oroun-gan (le Midi) et petit-fils de l'Espace (Agandjou).

Dans son temple qu'abritent deux arbres à kola, l'Onichango — son grand-prêtre — et les féti-

Digitized by Google

cheurs voués à son culte entonnent ses louanges. Le front tourné vers la tempête, ils se prosternent conformément aux rites et, à chaque coup de tonnerre, ils chantent :

Chango, fils d'Oroun-gan, tu règnes dans les nues, le tonnerre est ta voix, et les éclairs sont tes prunelles.

L'Onichango recueille dans le creux de sa main un peu de cette pluie qui tombe et rebondit au seuil du sanctuaire. Il se mouille le front, les joues, le creux de la poitrine avant de recevoir les poules destinées au sacrifice.

Dès qu'un éclair a déchiré le ciel, il leur tranche la tête d'un coup sec avec la lame triangulaire d'un poignard, et tandis que le sang coule dans une calebasse et que les volatiles, une dernière fois, palpitent en ses mains, il continue l'hymne à Chango.

Tu te complais dans les nuages, *Biri* (les ténèbres) est ton esclave ; la terre tremble devant toi ; les pierres que tu lances dans la nuit sont de feu, les arbres qu'elles touchent sont fendus et brisés.

Digitized by Google

Les féticheurs, trempant leurs mains dans le sang de la poule, reprennent :

Chango, fils d'Oroun-gan, tu règnes dans les nues ; le tonnerre est ta voix, et les éclairs sont tes prunelles.

Les pierres que tu lances sont du feu ; elles brûlent forêts et prairies ; les animaux de nos gourbis, comme les bêtes de la brousse, meurent dès qu'ils en sont touchés.

Chango, fils d'Oroun-gan, etc.

Tu as d'autres esclaves que Biri. Aïdo-khouedo (l'arc-en-ciel) met à tes pieds son tapis aux riches couleurs, et les brisants n'ont qu'une voix pour te chanter.

Chango, fils d'Oroun-gan, tu règnes dans les nues, le tonnerre est ta voix, et les éclairs sont tes prunelles.

La pluie tombe toujours, faisant un accompagnement triste à la voix rauque des prêtres. Un mugissement monte de la lagune et des marigots débordés ; le vent continue à gémir dans les palétuviers ; les bentaniers offrent à la tourmente leur ramure noueuse et leur tronc de colosse, et

Digitized by Google

comme de sveltes fantômes, les palmiers agitent désespérément leurs aigrettes.

Alors, l'Onichango en tête, les féticheurs, drapés dans un pagne fort ample qui les dissimule en entier, se dispersent dans les villages en clamant le nom terrible de leur dieu.

*
* *

Si la foudre tombe sur une case, malheur à celui dont elle est la propriété; Chango, le grand justicier, a jeté sur elle une de ses pierres de feu en punition de crimes inconnus.

La horde des féticheurs se précipite à la recherche de la pierre sacrée; la porte est enfoncée, la maison bouleversée, fouillée et pillée, et si l'infortuné se plaint, les prêtres le ligotent et l'entraînent au sanctuaire où les danwés lui feront

Digitized by Google

boire l'*oricha* (poison d'épreuve) après qu'il aura subi la *chicote* (fouet portugais). La plupart du temps tous ses biens sont confisqués au profit de l'Onichango.

La joie de ces prêtres rapaces ne connaît plus de bornes quand la foudre a frappé et tué un homme d'une case importante. Le cadavre leur appartient. Ils l'emportent ou le traînent jusque dans le bois sacré. Sous le bentanier séculaire dont chaque branche est chargée d'amulettes, un lit de bambous et de palmes est dressé, on y couche le foudroyé, et les ministres de Chango l'entourent en chantant l'hymne de leur dieu.

D'autres s'approchent du corps, les poings fermés, et l'insultent.

« Misérable, tu comptais échapper à la justice des fétiches; tu pensais que nul dans la tribu ne connaîtrait tes crimes, tu allais parmi nous la tête haute et tout le monde te croyait innocent comme l'enfant qui vient de naître. Misérable! Chango veillait sur toi et tes ruses n'ont pu éluder sa vengeance. »

Digitized by Google

*
* *

Le lendemain, dès l'aube, plusieurs d'entre eux vont trouver la famille et prélever l'amende qui est due à Chango. Les parents protestent d'abord, mais finissent toujours par payer en réclamant le cadavre.

Les féticheurs répondent :

« Pour le peu que vous donnez aux fétiches nous ne pouvons arracher à Chango sa victime. Ajoutez à l'amende autant d'esclaves qu'il y a de membres dans votre famille, autant de moutons que tous ces membres réunis ont de mains, autant de poules ou de coqs que toutes ces mains ont de doigts, et vous pourrez, à votre aise, ensevelir le corps qui vous sera rendu. »

Digitized by Google

Les parents trouvent la rançon excessive, et les prêtres se retirent, la menace à la bouche. Après avoir devant l'Onichango rendu compte de leur mission, ils se joignent aux autres pour porter la victime sur la place publique en vue de sa maison.

Sur une natte de palmier son cadavre est nu comme un cadavre de supplicié. On lui tourne la tête vers les siens, et pas un seul instant du jour et de la nuit les féticheurs ne s'en éloignent.

A tour de rôle ils chantent, en s'accompagnant du tambourin, la prière à Chango, qu'ils entremêlent d'insultes à celui que sa pierre de feu a frappé. Ils l'accusent de tous les crimes commis dans la tribu et dont les coupables sont restés inconnus.

Digitized by Google

*
* *

Cependant sous le ciel embrasé, dans ce climat à la fois brûlant et humide, la putréfaction accomplit son œuvre effroyable.

Le ventre se creuse en bateau, la peau se fendille et passe du noir sale au verdâtre, les lèvres rétractées montrent les gencives livides et le trou de la bouche où rentrent de grosses mouches mordorées pour sortir aussitôt par les narines; il en arrive d'autres qui s'abattent, en bourdonnant, dans les orbites. Une horrible puanteur s'exhale dont les prêtres ne semblent pas s'émouvoir.

Chaque jour, maintenant, ils s'en vont dans la case du mort renouveler leurs conditions à la famille, et chaque fois leurs exigences, bien que

Digitized by Google

toujours très grandes, perdent un peu de leur rigueur.

Malgré toute l'horreur du spectacle qui leur est infligé, les parents ne se rendent pas encore.

Alors autour du corps décomposé, les féticheurs entament un *palabre* que la foule est admise à écouter.

L'Onichango parle d'abord des crimes qu'a dû commettre le foudroyé pour s'attirer la pierre de Chango. Il énonce ensuite les calamités dont le dieu punira la tribu si les parents s'obstinent dans leur âpre avarice. Il termine en proposant de dépecer le mort et de le faire manger par le peuple.

Quelquefois la famille obéit à cette sommation suprême, le plus souvent elle persiste dans son refus.

Dans ce cas le corps empuanti est pendu par les pieds au bombax de Chango. Armés de coutelas, les féticheurs taillent et coupent dans cette chair, où pullule déjà la vermine, et distribuent les morceaux à la foule.

Beaucoup font seulement le simulacre d'en

Digitized by Google

manger et se cachent pour enfouir leur part, mais d'autres, fanatiques, mordent à belles dents dans la charogne humaine, convaincus qu'ils auront un peu de Chango dans leur ventre et que, désormais, ils seront hors des atteintes de ses pierres de feu.

Bientôt il ne reste plus sur la branche qu'un tronc informe, autour duquel les corbeaux tourbillent, et durant de longs jours la brise du matin et le vent de la nuit feront s'entre-choquer ces os, tandis que, sur les hauts rameaux, l'aranran à la gorge d'azur jettera ses notes étranges d'une indéfinissable tristesse.



Digitized by Google

S. M. Béhanzin

Digitized by Google

Digitized by Google



S. M. Béhanzin

C'EST un bel exemplaire de la race djédji que S. M. Bédoazin-Boaijeré-Hossu-Bowelé, autrement dit l'*œuf du monde* et le roi des Requins, plus connu sous le nom de Béhanzin dont la Presse parisienne l'a, d'un commun accord, affublé.

Ni grand ni petit, mais trapu, il a, comme tous ses sujets, le mollet grêle, le crâne élargi, le buste court. Le front étroit est envahi par une chevelure laineuse et grisonnante (Béhanzin court sur la

Digitized by Google

cinquantaine). L'œil noir, profond, roule avec lenteur dans l'orbite saillant; la sclérotique est blanche mais pointillée de jaune, comme saupoudrée de safran; la narine est plate et la lèvre écrasée, comme chez la plupart des Nigritiens; les muscles du cou font une saillie vigoureuse et la peau est noire, non pas du noir terreux des Bambaras et des Mandingues, mais du noir luisant des Yoloffs.

*
* *

En dehors des cérémonies, son vêtement est simple : c'est le costume national. Le *chocoto,* sorte de caleçon de bain étroit et court, n'arrivant qu'aux genoux; par-dessus il passe l'*acho,* semblable au pagne des peuplades septentrionales, et de couleur voyante comme lui; il le jette

Digitized by Google

sur l'épaule gauche en le ramenant sous le bras droit découvert.

Dans l'intérieur de son palais il se coiffe d'un serre-tête de tissu très fin et dénommé *aramori* en langage nago, mais quand il sort il arbore un somptueux *akata*, en feuilles de palmier. Seul avec ses dignitaires, le *mingan* (premier ministre), le *gaou* (généralissime), les *cabécères* (chefs de district) et les *agori-gans* (conseillers), il a le droit de chausser des sandales de cuir. Pas de colliers de clinquant ou de métal précieux, pas même des boucles d'oreilles comme la majorité de ses riches sujets. Son unique coquetterie est de s'enduire la peau d'*atiké*. Il ne quitte Abomey, la capitale sanglante, aux murs jadis hérissés de crânes, que pour aller à Kana où, au pied d'une verte colline, s'élève son second palais. Une distance de douze kilomètres sépare les deux villes, réunies par une superbe route carrossable bordée de bentaniers, de tamarins et d'acacias.

Digitized by Google

*
* *

S'il est simple dans sa vestiture, S. M. Béhanzin l'est beaucoup moins dans l'appareil dont il s'entoure au dedans et au dehors. Tout autour du palais une compagnie d'amazones montent une garde vigilante et continue. Dans l'intérieur, au travers de chaque porte, l'une d'elles est couchée.

Dans ses appartements, outre les ministres et ses dignitaires, s'agitent une foule de femmes dont les attributions sont distinctes. Veut-il fumer? c'est *dada* (la reine) qui lui tend la pipe royale, une autre lui offre le brasier, une troisième avance le crachoir.

Il possède tout un orchestre de *griots* (musiciens) dont il est très fier; les uns jouent du *gbédou,* — tronc d'arbre creux recouvert d'une

Digitized by Google

peau de chien; d'autres soufflent dans la flûte mandingue.

*
* *

Ce n'est pas tout. Pour charmer ses loisirs d'une façon plus haute, il entretient auprès de lui une demi-douzaine d'*akpalos* ou poètes.

Mais le personnage le plus curieux peut-être de sa cour est un mulâtre portugais, qui dirige ses captiveries, le représente dans la vente ou l'achat des esclaves aux chefs de l'intérieur, le soigne quand il est malade, et lui sert de secrétaire s'il veut écrire aux *blancs*. C'est sur son inspiration qu'il envoya naguère au roi du Portugal une missive qui n'a pas fait grand bruit. Ce singulier *civilisé* vient de se laisser prendre comme espion dans les entours de Porto-Novo; or, on a

Digitized by Google

vu l'attachement que lui porte Béhanzin, par l'empressement que le noir potentat a mis à offrir pour sa reddition la liberté de tous les Européens de Widah.

*
* *

Il est certain qu'avec sa cour bien hiérarchisée, ses dix mille soldats disciplinés, ses quinze cents amazones vaillantes et aguerries, sa capitale fortifiée, le roi du Dahomey n'est pas un roitelet négligeable comme Dinah-Salifou, par exemple, que les Parisiens purent voir dans son burnous brodé d'or, et avec qui j'eus l'honneur de prendre le champagne dans son *tata* de Sogoboly. Dinah, dont les bottes marocaines firent sensation dans la rue du Caire, pouvait bien avoir, quand il était roi (car il ne l'est plus aujourd'hui), de sept à huit cents sujets.

Digitized by Google

Il n'est pas un grotesque comme le vieux Ansoumané, roi du Samoh et de la Mellacorée, qui s'en vint un jour au poste de Benty, coiffé d'un casque de pompier, me proposer sérieusement de donner l'Afrique à la France moyennant deux barils d'eau-de-vie.

S. M. Béhanzin est de bonne souche royale; il descend en ligne directe du fameux Tacoudonou qui en 1625, si l'on en croit Norris et l'abbé P. Bouche, fonda l'empire du Dahomey en ruinant l'empire des Foys.

Tacoudonou eut pour successeur, toujours d'après Norris, le seul historien du noir royaume :

Adanzou Ier, en 1650.

Vibagée, en 1680.

Guadja-Troudo, en 1708. Son règne fut l'époque la plus brillante de l'empire.

Bossa-Abadée, en 1732.

Adanzou II, en 1774.

Winouhiou, en 1789.

Ebomy, en 1806.

Et depuis lors : Adandozou, Ghezo et Gelé-lé, le père de Béhanzin.

Digitized by Google

* * *

Se douterait-on qu'un de ces ancêtres, dont nous venons de donner la nomenclature, fut en relations directes et suivies avec Louis XIV? C'est pourtant de l'histoire, et de l'histoire contée par le chevalier des Marchais.

Le monarque dahoméen était Adanzou I[er]. Son ambassadeur, mulâtre portugais, comme le médecin actuel de Béhanzin, s'appelait Matteo Lopez. Il arriva à Paris en décembre 1670, fut reçu par le grand roi lui-même et par le directeur de la Compagnie des Indes, qui possédait de nombreux comptoirs disséminés sur la Côte des Esclaves.

Comme ce dernier lui demandait que le roi Adanzou autorisât la Compagnie à faire cou-

Digitized by Google

vrir sa loge et ses magasins en tuiles au lieu de paille qui les exposait trop au feu, l'ambassadeur répondit qu'il emploierait ses offices auprès du roi son maître pour l'obtenir, mais que, n'étant pas assuré de ses intentions, il ne pouvait donner de parole.

C'est à ce même Adanzou I[er] que les Dahoméens sont redevables des fameuses *coutumes* qui chaque année ensanglantent la capitale. Il voulut perpétuer le souvenir de l'extermination des Foys, anciens possesseurs du pays, par ces sacrifices où les victimes représentaient la race des vaincus.

*
* *

S. M. Béhanzin est le digne successeur de ce monarque et de Gelé-lé, son père, qui repose dans un sépulcre pavé de crânes humains.

Digitized by Google

Pour la première fois depuis la fondation du royaume dahoméen, on a manqué pour lui aux règlements de l'intronisation.

Quand le roi a rendu le dernier soupir, le secret, ou tout au moins le mystère, doit planer sur sa mort. Sous les peines les plus sévères, tous ses sujets sont tenus de croire qu'il est encore en vie, et de se comporter comme s'il régnait encore.

Par l'expresse volonté de Gelé-lé agonisant, le prince Kondô, son fils, fut dispensé de ce stage, et reconnu roi le lendemain de son décès.

En montant sur le trône, Béhanzin a pris, comme tous ses ancêtres, le titre de « Seigneur d'Allada, » l'antique capitale et la ville sainte du Dahomey.

*
* *

On a beaucoup exagéré la cruauté de ce monarque et la barbarie de ses sujets. Certes, toute

Digitized by Google

exagération mise de côté, la part de vérité reste suffisamment navrante.

Nombre de faits de cannibalisme que les livres donnent comme récents sont très anciens. L'influence européenne a, quoi qu'on en dise, pénétré dans le royaume et singulièrement atténué les mœurs féroces de son roi et de ses habitants.

Aujourd'hui l'état de Dahomey n'est plus le royaume solide et homogène décrit par les anciens voyageurs. Les noirs ont conscience de cette dislocation et de cette décadence, et les chants populaires, les légendes qui traitent des coutumes sanguinaires se rapportent surtout à l'histoire du passé. Telle était la fête dite des Grandes Coutumes, qui n'est plus aujourd'hui célébrée.

Sur une immense estrade élevée au milieu de la place d'Abomey, on entassait les dépouilles de guerre des peuples voisins; tout autour se trouvaient plusieurs milliers de prisonniers enfermés dans d'immenses cages. Le roi, monté sur l'estrade, jetait à la foule, qui se les disputait, les objets dont il ne voulait pas; il ordonnait ensuite une abondante distribution de tafia, et

Digitized by Google

quand le peuple lui paraissait suffisamment excité, il faisait renverser, une à une, par ses ministres, les cages qui contenaient les prisonniers; la multitude se ruait et une affreuse hécatombe commençait.

Non moins horrible était la coutume dite d'Abbétaoyo; Abbétaoyo est le fétiche malfaisant de la haute mer, c'est lui qui fait chavirer les pirogues. Parfois, au moment des grosses marées, lorsqu'une pirogue sombre, des piroguiers sont enlevés par les requins qui foisonnent dans ces parages; Abbétaoyo exige alors trois jours de fête et des sacrifices; autrefois le roi du Dahomey lui faisait envoyer, pour le calmer, un homme vivant. On attachait la victime à une sorte de petit banc en bois surmonté d'un parasol; les féticheurs le plaçaient dans une pirogue, passaient la barre et le jetaient en pleine mer. Aujourd'hui on se contente de réjouissances qui durent trois jours et pendant lesquelles on boit de l'eau-de-vie jusqu'à plus soif.

Il n'y a pas longtemps encore, lorsqu'un chef de famille mourait, on avait l'habitude de sacrifier

Digitized by Google

un garçon ou une fille à côté de sa tombe; aujourd'hui on remplace la victime humaine par un chevreau.

La mort du gaou, d'un cabécère ou d'un agorigan, était suivie d'innombrables sacrifices; à l'heure actuelle, bien qu'ils n'aient pas pour la vie de leurs semblables tout le respect qu'ils devraient avoir, Béhanzin et son peuple trouvent plus pratique de faire travailler leurs esclaves que de répandre inutilement leur sang.

Malgré cet adoucissement des mœurs dahoméennes, S. M. l'Œuf du Monde n'en est pas moins un dieu pour ses sujets; il est le maître souverain de la vie et de la fortune de tous les vivants et hérite de tous les morts. Il y a quelques années à peine, nul ne devait le considérer en face. Il a droit de mort sur ses femmes. Seuls, les fils de la favorite qui prend le nom de dada (reine) peuvent prétendre au titre de princes royaux; les fils des autres femmes ne sont que des serviteurs du palais. C'est parmi eux qu'il choisit ses chefs de district ou cabécères.

Digitized by Google

*
* *

Béhanzin quitte rarement Abomey, sa capitale, ou Kana, qui est le Versailles du Dahomey. Il lui est même interdit par son fétiche de franchir la lagune d'Ouémé.

Bien curieuse la façon dont il correspond avec ses chefs de districts ou les Européens des comptoirs. A-t-il quelque chose à mander au chef d'une factorerie, il lui dépêche un cabécère auquel il confie son bâton, et lui donne une escorte d'agori-gans.

Dès son entrée dans la ville, tous les habitants qui ne sont pas retenus par leurs occupations lui forment un cortège.

Arrivés sous la vérandah où se tiennent les Européens prévenus, le cabécère présente au chef

Digitized by Google

de la factorerie le bâton royal; tous les assistants se prosternent, et l'un des agori-gans lit le message.

Dès qu'il a terminé, tous les indigènes se tapotent la bouche avec trois doigts faisant : « Hou! hou! » pour marquer leur admiration.

Le destinataire prend alors le bâton, qu'il garde jusqu'au jour où il donnera la réponse.

*
* *

Les sujets de Béhanzin sont intelligents et sournois; ils respectent pourtant l'Européen, et les crimes commis par eux sur les blancs sont très rares. Ils sont enclins à l'ivrognerie et s'abrutissent de plus en plus tous les jours avec les alcools de mauvaise qualité que les Européens importent dans leur pays en quantités considérables.

Digitized by Google

Ces alcools destinés à l'abrutissement complet de ces peuplades sont, pour la plupart, originaires d'Allemagne. C'est, comme on le voit, le principal article d'importation auquel il faut joindre : le tabac en feuilles, le plus souvent originaire d'Amérique ; les verroteries et le clinquant qui viennent de France, d'Allemagne et d'Angleterre ; les armes consistent en fusils à pierre ou à piston grossièrement travaillés, en lames de sabre portant la marque portugaise, la poudre originaire d'Angleterre, les cotonnades, les guinées et les calicots, venus pour la plupart de l'Inde.

La valeur totale du commerce qui se fait dans le golfe de Guinée et au Dahomey n'excède pas une moyenne de six millions de francs par an.



Digitized by Google

Noires Guerrières

Digitized by Google

Digitized by Google



Noires Guerrières

C'EST dans la tribu des Djédjis, l'une des plus robustes et les plus belliqueuses de la race eoué, que les rois du Dahomey ont toujours recruté leurs bataillons féminins. Les femmes djédjis ont les allures masculines, des traits grossiers, le buste court, et une vigueur corporelle peu commune. Aussi comprend-on que celles de leurs filles choisies par le *gaou,* dès l'âge de dix ans, pour être enrôlées dans l'armée royale, acquièrent, après un

Digitized by Google

rude apprentissage militaire, des qualités physiques ne le cédant en rien à celles des soldats.

Grandes, sveltes, le visage osseux, les joues et les bras tatoués, le mollet d'une gracilité surprenante, le torse vêtu d'une tunique multicolore et flottante, serrée à la taille par une écharpe de velours, et assez courte pour laisser voir de larges pantalons écarlates; sur la tête, une casquette ornée tantôt de dessins fantastiques, tantôt d'une dent de requin ou quelque autre amulette bénite par le grand féticheur; à la main, un long bâton emmanché d'une forte lame semblable à une lame de rasoir, telle apparaît, prête à monter à l'assaut d'un *tata,* l'amazone dahoméenne.

Sous cet accoutrement militaire, elle ne garde plus rien du geste, de la grâce et des sentiments de la femme; en ses prunelles jaunes ne se reflète plus que la froide cruauté des vieux reîtres.

Les amazones ne sont pas, comme on l'a dit, vouées au célibat par les lois du pays, témoin celles que le monarque accorde pour épouses à ses guerriers les plus vaillants.

Digitized by Google

Il y a chaque année beaucoup de désertions dans leurs rangs. Elles s'en vont chez les Egbas, où l'autorité royale est moins lourde et le service moins pénible.

S'il est puéril d'exagérer leur importance, il serait injuste de nier leur courage, et de ne point leur reconnaître de sérieuses vertus militaires, dont elles donnent souvent la preuve en des exercices périlleux.

*
* *

Entre Abomey, la capitale officielle, et Kana, le « Versailles » du Dahomey, non loin de la route royale et parmi des rizières et des champs de mil, s'étendent de vastes terrains vagues bordés d'aloès, de cactus et de figuiers de Bar-

Digitized by Google

barie, qui atteignent en ces pays des proportions véritablement colossales. C'est le Champ de Mars où, à époques fixes, manœuvre l'armée dahoméenne et se déroulent les spectacles militaires ordonnés par le Roi.

. . . .

En rangs serrés, la faux au poing, elles s'avancent, les noires guerrières, sous les regards des cabécères, au rythme bruyant des tambours. et saluent d'un « hou hou » formidable le monarque accroupi sur sa natte, à l'ombre d'un bentanier. Il se redresse à peine pour les voir défiler, tandis que *Dada* (la Reine) allume sa pipe d'écume, présent d'un traitant de Widah.

A deux cents pas, le bataillon s'arrête et se fractionne; une moitié fait face à l'autre, et la danse de guerre commence. C'est, à n'en pas douter, le simulacre d'un combat.

Tambours, flûtes et trompes ont ralenti leur rythme, et, la lance en arrêt, les amazones marquent le pas.

D'une voix sourde et rauque qui fait s'enfuir des broussailles voisines les vautours chauves et

Digitized by Google

les corbeaux en chasse, elles chantonnent l'hymne que les *griots* ont consacré au Roi :

Fils du requin, cousin du léopard, tu es, parmi les Fons (Dahoméens), le protégé de la « grande Ombre ».

. . . .

Quand du sein de ta mère tu sortis, Chango, le dieu de la foudre, alluma le ciel de sa lumière et fit ta voix plus terrible que la voix des brisants.

Fils du requin, cousin du léopard, tu es, parmi les Fons, le protégé de la « grande Ombre ».

Etc., etc...

Longtemps se poursuit la cantilène narrant la vie et les exploits de Béhanzin, tandis que le choc des lances, les claquements de mains des spectateurs scandent le refrain.

Le Roi s'est incliné vers le *mingan;* celui-ci dit quelques mots aux musiciens et le rythme des instruments se précipite. Les amazones en deux rangs opposés cessent de chanter et reculent par petits bonds; puis, quand la distance est suffi-

Digitized by Google

sante, elles se chargent avec furie, tête baissée, et disparaissent sous le nuage de poussière soulevé par leurs pieds nus.

Pourtant, la mêlée, loin d'aller en désordre, suit la cadence des tambours et des flûtes, jusqu'au moment où Béhanzin frappe du bout de sa canne le tronc du bentanier. Alors, sans délaisser leurs armes, les mégères se joignent, s'étreignent, s'enlacent, en poussant des hurlements que plus rien ne domine, ni les roulements des tambours, ni les notes stridentes des flûtes ou les clameurs rauques des trompes.

La galerie trépigne, ajoutant à la confusion générale par ses cris et ses chants.

N'était que seules les amazones prennent part à la danse, on dirait le *pilou-pilou* des guerriers calédoniens.

Béhanzin ne fume plus; il a remis sa belle pipe d'écume à la *dada* qui — avec des précautions infinies — l'enferme dans l'étui où se trouvent gravées les initiales du Roi et son bâton de commandement. Ses traits jusqu'alors impassibles se détendent, un éclair de curiosité passe dans son

Digitized by Google

regard atone, et il avance la tête pour suivre la dernière figure de la danse.

Dans un suprême élan, la sarabande, qu'aucune musique ne guide, vient mourir à ses pieds et, avec un ensemble et un accord inattendus, chaque guerrière se prosterne, la lance couchée et la main gauche appliquée sur la nuque.

*
* *

Le Roi daigne sourire; la perfection de ce dernier mouvement l'a charmé.

Pendant que, haletantes, le corps ruisselant de sueur, elles se redressent et s'enroulent autour du bentanier, il fait un signe, et les « hamaquaires » apportent, en des calebasses, le tafia réparateur. Elles viennent l'une après l'autre, et hument si goulûment que, pour les arrêter, le cabécère

Digitized by Google

doit les frapper au front après la minute accordée.

Stimulées par l'alcool, elles passent, sans autre repos, à la seconde partie du spectacle.

Leurs rangs formés, aux sons des flûtes et des tambours, elles se dirigent vers l'endroit de l'enceinte le plus hérissé de cactus, d'aloès et de figuiers de Barbarie. Ces buissons épineux, inextricables, représenteront l'ennemi. Le gaou souffle dans une corne de bœuf, les peaux de léopard résonnent sous les baguettes des griots, et le noir bataillon s'élance.

Les raquettes énormes des figuiers leur déchirent la chair, les feuilles aiguës des aloès et des cactus s'y enfoncent et bientôt le sang paraît en gouttelettes pourpres sur leur peau noire qui prend au soleil du matin des luisances d'ébène. Mais rien ne les arrête : le bras gauche abritant les yeux, elles fouillent sans se lasser du bout de leurs faux la profondeur des taillis en poussant le cri des vraies batailles : « Hou ! hou ! Kini ! kini ! » et se démènent comme si elles éventraient des guerriers ennemis.

Digitized by Google

*
* *

Leur phalange, qui compte de nombreuses victoires remportées sur les Egbas, est donc une phalange d'élite, et de tout temps les monarques dahoméens la tinrent comme telle, lui confiant les avant-gardes et les plus dangereuses missions.

Aussi dans l'organisation de l'armée *fon* prennent-elles le pas sur les quatre brigades de *sogans* (cavaliers) et de *softimata* (fantassins), commandées par le *gaou* (colonel), et n'obéissent-elles qu'au *mingan* (généralissime).

Les Dahoméens — comme d'ailleurs la plupart des nègres soudaniens — ne se font entre eux que des guerres d'embuscades.

Digitized by Google

Par une nuit sans lune, souvent durant le calme précurseur des *tornades* (orages), les assaillants s'engagent, avec la souplesse des fauves, à travers les sentes étroites conduisant au village qu'on veut *razzier*.

Soudain, l'infernale musique des griots éclate dans le grand silence nocturne, suivi des cris de guerre et des coups de feu tirés au hasard sur les cases.

Si les assaillis n'attendaient pas l'attaque, une épouvantable panique les jette hors du *tata*, où ils croient l'ennemi arrivé, et, d'eux-mêmes, vont s'offrir à ses coups. Quiconque se défend est impitoyablement massacré.

Mais, si le village prévenu ne s'en laisse pas imposer et riposte, le plus souvent c'est l'assiégeant qui fuit et, d'ordinaire, laisse passer longtemps avant de revenir.

Digitized by Google

* * *

En dernière analyse, on le voit, l'armée dahoméenne n'est pas une force militaire bien redoutable.

Oh! ce ne sont point les faux des amazones, ni les fusils vendus à Béhanzin par les marchands d'esclaves, qu'on doit redouter pour nos petits soldats; non, cela est jeu d'enfants, je comprends qu'ils s'en moquent, les braves; ce qui est à craindre pour eux, c'est le coup de soleil qui les assomme comme la massue assomme un bœuf à l'abattoir, c'est la dysenterie qui les vide et les tue lentement; c'est la fièvre — cette fièvre qui, du matin au soir, s'exhale en livides nuées des marigots immondes et des tristes lagunes, cette

Digitized by Google

fièvre qui bleuit leur visage, rend leurs mains diaphanes, écourte leur haleine, les secoue comme chiffes et un beau soir les tord sur leur couchette, mettant dans leurs prunelles larges la suprême vision de la terre natale que plus jamais ils ne verront.



Digitized by Google

Les Danwés

12.

Digitized by Google

Digitized by Google



Les Danwés

Le soleil en se couchant met des plaques de sang sur la lagune d'Ouémé, allume de sa flamme expirante les lames qui déferlent sur la plage de Kotonou, et démesurément agrandie s'allonge sur le sol l'ombre des palmiers-nains. Sur les rives noyées dans une brume épaisse les palétuviers mornes s'agitent à la brise, à travers leurs racines les caïmans chassés de l'eau par la fraîcheur du soir rampent sur la vase attiédie, tandis que des pythons roulés au-

Digitized by Google

tour des bas rameaux attendent patiemment leur proie. A peine si, de temps à autre, d'un bouquet de lentisques s'élèvent un roucoulement de palombes, un pépiement de bengali, et, en quête d'un gîte, sarcelles et courlis mettent une sourdine à leurs cris stridents.

Il n'est rien de plus triste, d'une mélancolie plus navrante que ces crépuscules d'Afrique.

*
* *

A cette heure, sur la terre de France l'alouette grisolle aux flancs des montagnes violettes; sur les collines frangées d'or, tapi au fond de sa lambrusque, allégrement siffle le merle avant de s'endormir, et le pastour qui revient du pacage jette au ravin gagné par l'ombre sa dernière chanson.

Dans l'atmosphère plus limpide où l'arome

Digitized by Google

des fleurs monte plus pénétrant, les mille bruits des champs et les voix des amoureux prennent des sonorités attendries.

Ici, le jour s'achève dans un silence sépulcral. Sur ce sol désolé où chaque pierre est un *wodoun* (divinité), où l'âme d'un dieu malfaisant palpite dans chaque brin d'herbe, où les arbres du bois sacré portent, au lieu de fruits, d'étranges amulettes, on dirait que les oiseaux eux-mêmes, l'aran-ran à la gorge d'azur, le cardinal au plumage éclatant, le colibri menu comme une abeille, le pholyotocole aux ailes mordorées, gagnés par l'épouvante des fétiches, ne veulent plus chanter.

. . . .

*
* *

— « Kiyin — kiyin!... » De la sylve assoupie ce cri monte guttural et traînard comme un miau-

Digitized by Google

lement de panthère. Et aussitôt au village nago les portes des cases se ferment, les feux s'éteignent, un frisson de peur a passé sur les gourbis.

« Kiyin — kiyin. » C'est le chant des danwés (féticheuses) attendant la nouvelle lune et l'invitant à se lever. Nues sous l'*acho* (pagne) qui cache à peine leur sexe, elles se trémoussent en des poses obscènes, la face tournée vers cet endroit du ciel où l'astre rajeuni montrera le bout de sa corne argentée.

L'huile de palme ruisselle sur leur torse, autour de leur cou grêle s'enroule l'*adounka,* collier de cordes fines en fibres de palmier, et les chapelets de cauris qui cerclent leurs cuisses, leurs mollets et leurs reins, s'entre-choquent au vent du soir. . . . .

. . . .

« Kiyin — kiyin ! » L'horizon devient invisible, sur le ciel gris de larges étoiles clignotent reflétées par les marigots, et la lune ne paraît pas. Les danwés s'impatientent, elles frappent, à coups de nerfs de bœuf, le tronc du bentanier où se

Digitized by Google

dresse le phallus d'Elegbar, et, sur un rythme farouche, jettent aux quatre coins du bois cette impudique cantilène.

Lune pâle, lune mince, viens te mirer dans la lagune.

Tu rougis le pagne des femmes, tu forces le chacal à joindre sa femelle et les singes maigrissent en te contemplant.

Lune pâle, etc.

Tu mets les chiennes en chaleur, tu fais pleurer les vierges et rancir l'ekbo (huile de palme) dans nos jarres.

Lune pâle, etc.

C'est toi qui mets les jumeaux dans nos ventres, et tes rayons ouvrent nos flancs aux étreintes comme les grandes fleurs des marigots.

Lune pâle, lune mince, viens te mirer dans la lagune.

Digitized by Google

*
* *

La voilà poudroyante, indécise, tâtonnant parmi les blondes étoiles qui sourient de la revoir.

— « Kiyin — kiyin!... » clament les noires prêtresses, et détachant leur pagne qu'elles suspendent à l'arbre sacré, elles se dispersent en course folle à travers les villages dahoméens.

Elles annoncent que la lune est venue, et dans les rues désertes leur voix ne trouve point d'écho.

Pas une case qui ne soit hermétiquement close. Malheur à qui verrait la nudité d'une *danwé* dans l'exercice de son culte au jour de la lune nouvelle. Un ulcère incurable lui rongerait les yeux et sa peau deviendrait squameuse comme la peau des caïmans. La prêtresse en perdrait son fétiche; pendant autant de jours qu'il y a de feuilles sur la plus haute branche de l'arbre sacré, elle ne pour-

Digitized by Google

rait participer au culte priapique d'Ifa, et aux processions d'Elegbar les phallophores n'inclineraient plus devant elle le pieu symbolique. Après quoi elle entrerait au temple de Banga où les pratiques purificatrices des prêtres lui rendraient son fétiche perdu. . . . .
. . . .

— « Kiyin — kiyin ! » Du crépuscule à l'aurore, plus irritant que le bourdonnement des moustiques, ce refrain ébranle la lagune, réveille les gourbis endormis, et quand l'aube paraît, les plus hardis, par les fissures de leurs cases, regardent se plonger dans le bois la noire théorie des *danwés*.

*
* *

Quand elles n'assourdissent pas les habitants de leurs clameurs nocturnes, elles les harcèlent de leur mendicité.

Accroupies aux coins des rues, sur les bornes,

à l'ombre frêle des palmiers, elles tendent aux passants leurs mains noires étrangement tatouées, comblant de bénédictions les généreux.

— « Qu'Obbat-ala le dieu des visions te préserve des caïmans et des requins. »

— « Qu'Oricha-kô patron des champs multiplie tes récoltes ? »

— « Qu'Elegbar emplisse ta case d'enfants ! »

Mais gare à qui passe en détournant la tête devant elles! les invectives et les malédictions pleuvent sur lui.

— « Arrête-toi, Dakou, tu cours comme un chacal qui flaire la charogne! »

— « Et toi, Niagadou, tu n'es pas si pressé pour aller à la guerre. »

— « Puisque tu ne veux pas me voir, que Chango te crève les yeux! »

— « Qu'Ifa serre le ventre de tes femmes et les rende stériles, et qu'Elegbar tarisse ta force amoureuse. »

Le malheureux ainsi pris à partie baisse la tête et s'enfuit en pressant, l'une après l'autre, les amulettes dont il est couvert.

Digitized by Google

*
* *

Le gourbi paisible repose dans la lumière aveuglante de midi, à peine tamisée par de maigres acacias. Sous les varangues, de riches dahoméens se balancent en de grossiers hamacs.

Sur le sable des rues, des nègres endormis font des taches noires qui luisent au soleil. Autour d'eux, des poules picorent, de petits sangliers domestiques fouillent en grognant les ordures; des chiens galeux les enjambent ou les flairent, sans qu'un seul de leurs muscles tressaille; et les vautours promènent sur leur tête l'ombre mouvante de leurs ailes.

Au seuil des cases, les femmes broyant les amandes de palme, tissant des pagnes, ou fai-

Digitized by Google

sant l'akassa, bercent de leurs cantilènes plaintives la sieste du gourbi.

Tout à coup une troupe hurlante envahit les ruelles. Les dormeurs bondissent effrayés, les riches sautent de leurs hamacs, les chiens aboient, les poules franchissent en gloussant les palissades, les petits sangliers les éventrent et fuient.

*
* *

Ce sont des danwés venues du bois sacré pour venger une offense faite à l'une d'entre elles par un habitant du village. Elles brandissent une queue de cabri; leur pagne est entr'ouvert, pour marquer leur colère, les deux bouts de l'adounka brisé flottent sur leur poitrine.

En un clin d'œil la maison du coupable est cernée, la vérandah détruite, la toiture arrachée

Digitized by Google

et le pillage commence. Personne ne les arrête, et si l'intéressé ne met un frein à leur fureur plus feinte que réelle, par l'abandon de ce qu'elles réclament, avant le soir il ne restera plus rien de sa case.

*
* *

Là ne s'arrête pas l'expiation. Tout le village est solidaire du sacrilège commis, et chacun doit payer sa part.

La féticheuse outragée fait son apparition vêtue de palmes vertes, armée d'un nerf de bœuf. Elle fustige le coupable pendant que ses compagnes battent des mains à chaque coup en chantant.

— « Voilà pour Chango que tu as offensé en offensant sa féticheuse. »

— « Voilà pour Ifa ! »

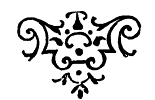
Digitized by Google

— « Celui-ci est pour Elegbar! »

— « Celui-là pour Egoungoun ! » dénommant ainsi tous les dieux.

Puis elle déchire en morceaux menus les feuilles qui la couvrent, les distribue autour d'elle. Chacun des habitants est tenu de donner en échange des cauris, des kolas ou du vin de palmier.

Enfin, les danwés regagnent en hurlant leur repaire. Tout le monde respire et la colère des fétiches est apaisée.



Digitized by Google

Le Culte d'Elegbar

Digitized by Google

Digitized by Google



Le Culte d'Elegbar

Le jour tombait. C'était un de ces crépuscules — comme il en est parfois en ces tristes contrées — plus étouffants, plus embrasés que des midis, un de ces crépuscules où la terre morne d'Afrique exhale, avec des tressaillements volcaniques, toute la chaleur accumulée en ses couches profondes par un soleil qui ne pâlit jamais.

Oh! ces couchers ardents de l'astre dans des horizons désolés! ce manteau rouge, uniformé-

Digitized by Google

ment rouge, effroyablement rouge, dont il se revêt à cette heure et qu'il jette sur la steppe silencieuse et sur les mares empoisonnées!

Oh! ce dernier et douloureux baiser dont il ensanglante la terre après l'avoir brûlée, humée, éventrée, calcinée depuis l'aurore!

Sur le ciel écarlate, les maigres tamarins se dessinent à peine, les acacias aux feuilles desséchées semblent saigner par leurs grappes flétries; saignent aussi les palmiers-nains dont pas un souffle n'agite les aigrettes, et comme des géants criblés de flèches invisibles, les baobabs tordent à l'horizon leurs rameaux empourprés.

*
* *

Tout à l'heure la plainte des chacals sera plus que jamais lugubre et plus poignant le sanglot des gazelles.

Digitized by Google

Et tout bas, au seuil des tentes, autour des feux, dans un silence que rien, pour le moment, ne trouble, ni le chant d'un oiseau, ni le cri d'un insecte, les soldats, que cette heure rouge épouvante, chuchotent :

— « C'est le sang de nos frères dont la terre est repue, qui lui monte à la gorge. »

Au village voisin, des femmes accroupies devant la porte de leurs cases se montrent, émergeant d'un lointain marigot, une lune pâle et ronde qui lentement s'enfonce et baigne dans cette mer de pourpre, et celles qui, ce jour-là, sont en proie à la périodique souillure de leur sexe, murmurent en riant des comparaisons impudiques.

Une heure après c'est la nuit : une nuit sombre avec des grouillements d'étoiles au firmament.

Dans les tentes hermétiquement closes et qui prennent des allures de tombes, tout le monde sommeille. Pas un feu ne luit dans le camp, et le silence est tel qu'on entend la respiration saccadée des dormeurs et le pas alourdi des senti-

Digitized by Google

nelles indigènes foulant le sol de leurs pieds nus.

*
* *

Tout à coup, du bois sacré qui borde la lagune, des bruits de tambourins roulent dans les ténèbres; puis ce sont les notes aiguës d'une flûte rythmant des pas, cadençant une marche.

Une troupe de jeune nègres demi-nus débouchent dans la clairière sainte; les herbes sèches, les branches mortes craquent, et des feuillages frôlés par leurs boubous s'envolent des palombes. Un féticheur les guide et, quand les instruments font répit, sa voix plus rauque qu'une trompe annonce la fête d'Elegbar, le dieu de la fécondité.

Digitized by Google

Les adolescents du gourbi qui le suivent avec lui s'arrêtent sous le bombax sacré.

Parmi les ossements des dernières victimes la statue du dieu se dresse, regardant la nuit de ses yeux vagues, grimaçant à la lune; ses dents de chien brillent, et il menace le ciel de son phallus. Près de lui, Ifa montre sa vulve béante.

*
* *

Les jeunes gens s'inclinèrent devant ces dieux monstrueux, et cambrés en des poses obscènes, ils chantaient :

Elegbar, dieu des germes, maître de la forêt, les jeunes gens de la race des Fons (Dahoméens) s'inclinent devant les attributs de ta virilité.

Ta puissance réside dans les reins du taureau,

Digitized by Google

comme la force d'Égoungoun (le dieu de la violence) est dans ses cornes. Quand ta main invisible la touche, la génisse palpite dans le gourbi lointain.

Elegbar, dieu des germes, etc.

Tu fais dans les nuits claires vagir les hyènes, rugir les tigres et miauler les guépards. Quand ta main invisible le touche, le caïman brûle dans la lagune.

Elegbar, dieu des germes, etc.

Tu fais s'entrelacer les ailes des vampires, et quand ta main invisible les touche, sur les bananiers, les insectes s'abattent ventre à ventre.

Elegbar, dieu des germes, maître de la forêt, les jeunes gens de la race des Fons s'inclinent devant les attributs de ta virilité.

. . . .

Digitized by Google

*
* *

Le silence retomba sur la brousse, puis un chœur, d'abord lointain, se rapprochait. Des voix plus grêles que le son des flûtes chantaient sur un rythme très lent une cantilène plaintive. C'étaient les vierges de la tribu; le buste nu, leurs seins rigides caressés par la lune, elles suivaient une danwé vêtue du pagne blanc.

Derrière elles venait le troupeau désolé des femmes infécondes, portant entre leurs mamelles flétries sans avoir allaité, les deux rangs de cauris, des plumes de flamants et des poils de bêtes immondes — témoignages de leur stérilité et du mépris de la tribu.

Toutes se prosternèrent devant les prêtresses d'Ifa et, pendant que sous l'arbre sacré réson-

Digitized by Google

naient les harpes et les tambourins, la plus jeune des vierges chanta :

Salut, Ifa, mère de Choudougou (le dieu des visions lointaines); nous t'offrons ces trois kolas mâles pour que tu détournes de nous la main de Chakpana et de Boukou (fétiches de la petite vérole).

Salut, Ifa, mère de Choudougou, etc.

Nous versons à tes pieds ces deux cornets d'huile de palme, pour que tu maintiennes nos seins rigides, nos corps luisants jusqu'au jour où l'époux nous viendra.

Salut, Ifa, mère de Choudougou, le dieu des visions lointaines.

. . . .

* * *

Les vierges s'éloignèrent et une des femmes stériles s'avança; à son tour, au nom de ses com-

Digitized by Google

pagnes, elle éleva vers la déesse sa voix suppliante; mais les flûtes se turent, les harpes et les tambourins aussi, et les prêtres détournèrent la tête en signe de dédain.

Ifa, mère d'Édoun, patron des nouveau-nés, nous pauvres *agans* (êtres méprisables), t'implorons.

Pourquoi rougir nos pagnes tous les mois, puisque ta main serre nos flancs et les rend inféconds?

Ifa, mère d'Édoun, etc.

Pourquoi nous avoir donné des mamelles si des mains d'enfançon ne doivent jamais les caresser?

Ifa, mère d'Édoun, etc.

Accepte ce maïs grillé; que le sang de ce jeune coq apaise ta colère et fais que nous soyons comme les autres femmes.

Ifa, mère d'Édoun, patron des nouveau-nés, nous pauvres *agans*, t'implorons.

. . . .

Digitized by Google

La plainte des femmes stériles se perdit dans la nuit; femmes, vierges et prêtres s'enfoncèrent sous bois; au loin, des gazelles bramèrent; puis un silence se fit, et l'on n'entendit plus, parmi les fleurs pâmées, que des râles d'amour.



Digitized by Google

La Naissance de Ty

A mon ami le Docteur Huas.

Digitized by Google

Digitized by Google



La Naissance de Ty

C'ÉTAIT dans le Melli-Couri, au pays des Sous-Sous, par une claire nuit de décembre. Je me rendais, sur une pirogue indigène, de Niangador à Kamoulaté, mandé en toute hâte et pour un motif que j'ignorais par Yalam-Bokar, notre tout puissant allié et roi de la Rivière. Au tournant du marigot d'Imgoubat, frontière des tribus timénées, mes piroguiers, jusque-là silencieux, relevèrent la tête, cessèrent un instant de ramer, et d'une voix rauque et

Digitized by Google

lente comme le premier hurlement du chacal saluèrent la lune. Elle émergeait, frêle et cerclée de violet, d'un lointain massif de bombax, et comme une caresse hésitante, sa lumière effleurait la nappe du fleuve, pénétrait les palétuviers de ses berges, s'attardait aux fines aigrettes des palmiers, et en poudre d'argent voltigeait sur les rizières sommeillantes.

La voix des laptots s'affermit, et sur un rythme grave et doux ils chantaient :

Monte, monte toujours, pâle lumière des nuits,

Monte, monte toujours.

Que tu sois jaune et longue comme le fruit du bananier

Ou ronde, pleine et rouge comme une calebasse,

Monte, monte toujours

Et chasse du bois et des flots les Esprits malfaisants.

Monte, monte toujours.

Une fois jetée la dernière note de la mélopée,

Digitized by Google

le silence retombait plus profond sur cette plaine sans écho, et l'on n'entendait que le bruit des pagaies, le piaulement d'un ibis réveillé et le sourd murmure des flots.

* * *

— « Kamoulaté ! » fit tout à coup le chef des piroguiers, et, devant nous, sur la berge très haute, des chaumes pointus se dressèrent à l'abri d'un bombax. Quelques instants après, sous l'habile manœuvre des laptots, la pirogue s'engagea dans une crique minuscule et je mis pied à terre. Des chiens hurlèrent quand je m'engageai dans la sente bordée d'asphodèles qui conduit au village. Leurs prunelles m'enveloppaient, et je sentais en marchant le chaud contact de leurs museaux.

Je m'apprêtais à les chasser; mais une voix

Digitized by Google

partie d'un taillis de purghères cria : « I mama, foté ! (Paix à toi, blanc !) » tandis qu'une main prenait la mienne et m'entraînait vers le gourbi. Je reconnus Yalam-Bokar.

Contrairement aux us de la tribu, le roi du pays Moriah n'avait autour de lui ni griots ni guerriers ; il était vêtu d'une gandourah sombre, semblable au boubou d'un esclave, ne portait aucun de ses insignes et s'avançait, avec des précautions infinies, à travers les dédales des cases où tout le monde dormait.

Sur la place, un feu de palmes sèches achevait de mourir. Il s'en écarta vivement, et, sans me lâcher, s'enfonça dans la ruelle la plus sombre.

Ses gestes furtifs, ses allures mystérieuses redoublèrent l'étonnement en lequel m'avait plongé son insolite message.

Il s'en aperçut, et une fois devant le mur d'argile qui clôt les cours et les cases royales, il s'arrêta ; puis, portant, en signe d'amitié, ma main droite à son front :

— « Toubab, » dit-il, « il n'est point, tu le sais, dans les habitudes d'Yalam d'agir, la nuit, à la

Digitized by Google

façon des hyènes, mais si la cause qui m'a fait te mander à pareille heure est puissante, plus puissant est le motif qui m'oblige à me cacher et à cacher ta présence en mon gourbi... »

Un chant doux et voilé, sorti d'une case voisine, lui coupa la parole. Au bout d'une seconde, il poursuivit plus attristé :

— « C'est l'appel des matrones à l'Esprit des gésines. La plus chère de mes épouses, Elinkine, se débat à cette heure, en proie à toutes les angoisses d'un accouchement difficile. Elle est la fille de Dialao, le chef illustre du Samoh, et Fatima, sa mère, a vu le jour au *tata* de Timbo, c'est te dire que le sang des fellahs coule pur en ses veines. Je l'aime pour sa sagesse autant que pour sa beauté. En ses yeux de gazelle brille la flamme des *Bakinn* (Esprits bienfaisants), le sourire ouvre toujours ses lèvres, et si dans nos batailles ou nos chasses la sagaie est trop lourde à son bras, maintes fois ses conseils m'ont donné la victoire.

« Enfin elle est celle sur qui s'appuiera ma vieillesse prochaine, et depuis cinq ans je de-

Digitized by Google

mande aux dieux de ma tribu de la rendre féconde. »

— « Tu dois être content, » interrompis-je alors, « les dieux ont écouté tes prières. »

— « Hélas! il y a quatre ans, à mon retour des chasses, je trouvais Elinkine en le même état qu'aujourd'hui. Au lendemain d'une nuit douloureuse durant laquelle elle faillit mourir, les prêtresses d'Oghé me présentèrent un enfant sans vie. Sur le conseil des prêtres, à la lune nouvelle, j'apaisai les esprits irrités en immolant trois brebis noires du Fouta, et je n'entrai désormais dans sa case qu'après avoir versé sur l'autel de Nianghi le sang d'un jeune coq. Rien n'y fit. Deux ans après, au moment où le vent d'Harmatan emportait les dernières feuilles des baobabs, Elinkine, grosse une seconde fois, fut sur le point de rendre l'âme et, comme le premier, ce nouveau fruit de ses entrailles ne vit jamais la lumière du jour. Or donc, puisque les dieux de ma tribu sont demeurés sourds à ma voix, aujourd'hui, au risque d'encourir la malédiction des prêtres et la colère des anciens, j'ai résolu de faire

Digitized by Google

appel à la puissance des *toubabs*. Et c'est pourquoi j'ai envoyé vers toi mon plus fidèle et mon plus discret serviteur. »

Il cessa de parler, la gorge remplie d'un sanglot et me montrant du doigt la case d'où sortaient des raies de lumière.

— « Toubab, » reprit-il en me serrant la main à la briser, « sauve-la-moi, sauve l'enfant, et je t'adorerai comme un dieu. Les matrones t'attendent, je leur ai imposé mes volontés et j'ai payé cher leur silence. »

Il ouvrit lui-même la porte et disparut.

* * *

Sur un *tara* garni d'étoffes rouges, était étendue la malade, — une jeune et frêle djalonkaise, dont la souffrance dilatait les prunelles. Trois vieilles femmes accroupies l'entouraient; elles étaient à

Digitized by Google

demi nues, et la clarté des torches caressait leurs ventres ridés et leurs mamelles flasques.

En un coin de la case s'étalaient les sexes d'Oghé, la déesse qui préside aux mystères de l'enfantement, et de Nianghi, le dieu de la fécondité. Autour d'eux de nombreuses têtes de coq à la crête sanglante montraient qu'on n'avait rien négligé pour les rendre propices.

Dans l'intervalle des douleurs les trois mégères chantaient sur un rythme plaintif :

Paix, paix à toi, belle Elinkine, fille de Dialao. La lune est maintenant haut dans le ciel. Moins belle que toi, elle se mire dans le fleuve. Quand elle touchera les palmiers de Bambayah, tu seras délivrée, belle Elinkine, fille de Dialao. Paix, paix à toi.

Paix, paix à toi, belle Elinkine, fille de Dialao. Par ordre de Fal-Sidibé, fils de Ya-Mourgoudou, le sang des coqs a coulé devant Nanghi et Oghé. Ils ont chassé de toi l'Esprit qui tue les germes, et quand le coq noir du village chantera, tu seras délivrée, belle Elinkine, fille de Dialao. Paix, paix à toi.

Paix, paix à toi, belle Elinkine, fille de Dialao. A cette heure, dans le bois sacré, à l'ombre du benta-

Digitized by Google

nier, les féticheurs demandent aux Esprits ta délivrance et les Simos ont ouvert les flancs d'un caïman femelle. Quand ils jetteront son foie sanglant dans le fleuve, tu seras délivrée, douce Elinkine, fille de Dialao. Paix, paix à toi.

*
* *

Elles se turent en me voyant et, se redressant sur leurs genoux, rapprochèrent leurs coudes, pour m'interdire l'accès du *tara.* Je m'avançai résolument en les écartant de la main, et tandis que j'examinais la malade, elles suivaient d'un œil farouche mes moindres mouvements. Après m'être assuré que la présentation était normale et le travail fort avancé, je résolus de m'abstenir autant qu'il me serait possible, afin de mieux étudier sur le vif ces mœurs curieuses du Soudan.

Je dis aux trois mégères que mon travail était fini, qu'elles pouvaient en agir à leur guise, et

Digitized by Google

pour bien les convaincre, je m'assis d'un air indifférent en un coin de la case sur un mortier à kous-kous renversé. Elles entourèrent aussitôt le *tara* dans la même posture accroupie.

A ce moment, une contraction douloureuse tira les traits de la patiente; un léger cri aussitôt étouffé s'exhala de sa gorge, précurseur d'un accès d'expulsion.

Elle s'assit, s'empara d'une gourde au long col, y appliqua ses lèvres et se mit à souffler.

Les matrones avaient repris leur chant:

Sors, sors, *mouna* (enfantelet), sans torturer plus longtemps les entrailles de ta mère. Viens, quitte la nuit de son ventre pour voir la belle lumière du jour et le visage de ton glorieux père.

Sors, sors, mouna, de la nuit de son ventre.

Sors, sors, mouna; pourquoi tourner et retourner dans son sein, et l'obliger à geindre; depuis hier, tout est prêt pour te recevoir, le pagne fin et l'eau claire du fleuve.

Sors, sors, mouna, de la nuit de son ventre.

Digitized by Google

Sors, sors, mouna, un heureux sort t'est réservé dans la puissante tribu Moriah; viens, fais cesser les douleurs de ta mère, l'angoisse de ton père et les lamentations de ses esclaves.

Sors, sors, mouna, de la nuit de son ventre.

Sors, sors, mouna, mais qu'avant Nianghi fixe ton sexe et fasse de toi un mâle vigoureux. Tu régneras en pays Moriah, tu commanderas aux guerriers et tes cases regorgeront de femmes et d'esclaves.

Sors, sors, mouna, de la nuit de son ventre.

Sors, sors, mouna. Si plus puissante Oghé a fixé tes destins, tu grandiras dans la case royale parée des pagnes les plus fins, des bijoux les plus rares, et le chef d'une tribu voisine viendra te chercher pour compagne.

Sors, sors, mouna, de la nuit de son ventre.

Digitized by Google

*
* *

Tout en chantant elles massaient de leurs mains étendues la tête, la poitrine et les reins de la parturiente.

Une détente survint. Elinkine cessa de souffler dans la gourde au col effilé et se laissa tomber sur le tara. Des gouttelettes de sueur baignaient son front cuivré, et de plus en plus élargies, ses prunelles imploraient les divinités monstrueuses dont les obscènes attributs brillaient dans l'ombre.

Le travail d'expulsion reprit plus térébrant, plus douloureux, et la malade se tordit en hurlant.

Selon les rites, les trois vieilles couvrirent sa voix, maintenant elles vociféraient en cadence,

Digitized by Google

tantôt des encouragements à la mère, tantôt de terribles objurgations à l'enfant.

Que Niago-le-Python te change en caïman, que Batalla le dieu des Visions te donne une tête de singe, et que Fatar l'Esprit du Fleuve te punisse d'être plus lent que les tortues.

Paix, paix, belle Elinkine, Nianghi élargira tes flancs.

Et ce chantant, l'une des femmes s'agenouilla au sommet du *tara,* prit en les siens les deux bras d'Elinkine, qu'elle écartait et rapprochait du tronc alternativement tandis que ses compagnes d'un geste lent et doux lui frictionnaient le ventre.

Soudain, tendue et ballonnante, la poche des eaux se rompit.

Paix, paix, belle Elinkine, Elegbar élargira tes flancs,

poursuivaient les matrones pendant que la patiente, un instant soulagée, geignait plus doucement.

Un hurlement plus strident, comme un râle de

Digitized by Google

fauve égorgé, annonça la suprême douleur libératrice, et l'enfant tant désiré sortit. Je n'eus pas le temps d'approcher; en un clin d'œil le cordon fut coupé au ras de l'abdomen sans ligature et le nouveau-né plongé dans une calebasse emplie d'eau claire.

De grêles vagissements rompirent le profond silence qui régnait maintenant dans la case. Par la porte entr'ouverte entraient les premières lueurs du jour. J'examinai l'enfant, il était sain et viable; aussi, dès que l'une des matrones sortit pour prévenir le roi, je m'esquivai prudemment afin de n'être pas aperçu de ses sujets.

*
* *

Il vint escorté des vieillards de la tribu; des guerriers en tenue de combat suivaient, et der-

Digitized by Google

rière marchaient les griots empêtrés dans leurs robes flottantes. L'usage du pays et les prescriptions de ses prêtres lui défendaient l'entrée du logis d'Elinkine avant la fin de cette lune. Elle ne reverrait son époux qu'après avoir subi dans la forêt sacrée les pratiques purificatrices, immolé à Oghé une brebis pour une fille, à Nianghi un bélier pour un garçon.

Fières, le buste tendu, les matrones s'avancèrent avec un dandinement disgracieux des hanches et présentèrent au roi son rejeton enveloppé dans un pagne écarlate. Il ignorait encore son sexe, nul n'ayant le droit de le lui révéler. Ce fut d'une main tremblante qu'il écarta les voiles, puis d'une voix joyeuse, il jeta à son entourage anxieux : « *Didi ou !* (c'est un mâle !) » et, conformément aux coutumes, il prononça le nom qu'il lui avait choisi : *Ty*, qui veut dire : *l'Inespéré*.

Aussitôt en les mains des griots les cordes des *koras* vibrèrent, les voix grêles des flûtes mandingues montèrent avec les notes graves des *balaphons* dans l'aurore limpide, et le vieux Mountaga,

Digitized by Google

le plus illustre griot des pays Timénés, commença :

Salut, Ty, fils d'Yalam, le plus puissant des rois!

Tu es mince et frêle comme une lune jeunette, une lune à son premier quartier. Elle se lève timide derrière les palmiers de Tumbo, et monte plus timide au milieu des étoiles qui sourient.

Salut, Ty, fils d'Yalam, le plus puissant des rois!

Les étoiles sourient en la voyant monter plus hésitante qu'un oisillon. Patience! dans quelques jours sa clarté grandissante éteindra leur sourire, et dans le ciel et sur la terre rayonnera la gloire de son disque argenté.

Salut, Ty, fils d'Yalam, le plus puissant des rois!

Ainsi tu grandiras comme a grandi ton père glorieux; ton bras d'abord débile fléchira sous le poids de l'arc et du carquois trop lourds. Patience! passent quelques années, et les jaguars au fond des bois trembleront.

Salut, Ty, fils d'Yalam, le plus puissant des rois!

Passent quelques années, les jaguars trembleront, ta flèche atteindra dans les airs l'aiglon-pêcheur au

Digitized by Google

vol rapide, et tous les ennemis du pays Moriah en entendant ton nom seront semblables à la biche flairée par le guépard.

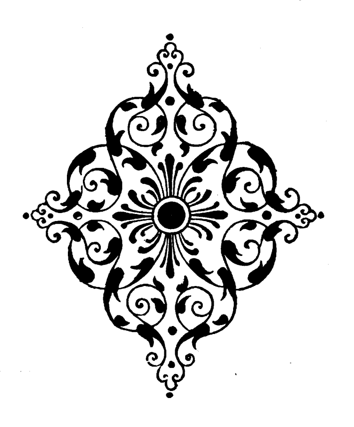
Salut, Ty, fils d'Yalam, le plus puissant des rois!

*
* *

Longtemps encore il poursuivit son emphatique cantilène, tandis que, pour se conformer aux rites, le Simo-féticheur, tourné vers le soleil levant, sacrifiait un coq à l'Esprit des gésines, et dans le sang qui tombait goutte à goutte cherchait à lire les destinées de l'enfançon.



Digitized by Google



Digitized by Google

Retour du Tonkin

A mon frère Charles.

Digitized by Google

Digitized by Google



Retour du Tonkin

Un homme heureux, ce matin-là, c'était maître Cyprien Bourboujas, le plus riche propriétaire de Mérifons-la-Ruffe, en Languedoc. Il venait de se défaire d'un tas d'amandes sèches de la récolte précédente au prix inespéré de cinq écus le setier, et il éprouvait une volupté douce à sentir, en marchant, le poids de ses pistoles. Il arriva jusqu'au bout de la place, à deux pas de l'église, devant la forge d'Anselme Sauvan.

Digitized by Google

C'était le rendez-vous des oisifs du village, qui passaient là des heures à voir barboter des canards dans la mare voisine, à regarder un cheval qu'on ferrait, dilatant leurs narines à l'odeur âcre de la corne brûlée.

A ce moment se dressa devant lui la silhouette claudicante du père Fromenty, le facteur, sa boîte au dos, le pieu de cornouiller à la main.

— « Du nouveau pour vous, Bourboujas, » dit-il, en présentant une lettre au paysan.

Et après avoir ajouté d'un air capable : « Ça vient de Chine ! » il disparut traînant la jambe, esquissant un salut militaire.

*
* *

— « Hum ! hum ! ça vient de Chine !... » répéta machinalement Cyprien, et toute sa bonne humeur sembla s'être envolée avec ces trois mots du facteur.

Digitized by Google

Il restait là debout, comme fasciné par l'enveloppe criblée de cachets, ne l'ouvrant pas, ayant d'autant plus peur qu'il ne savait pas lire. Il attendit que la forge fût vide. Quand il se trouva seul avec le forgeron :

— « Voilà, maître Sauvan, » fit-il en lui tendant la lettre; « vous l'avez entendu, ça vient de Chine. C'est sans doute ce faraud de Frédéric, le fils à Souleyrol; dites-moi un peu ce qu'il y a là dedans? »

Anselme Sauvan, avant de cumuler à Mérifons les fonctions de forgeron et de maréchal-expert, avait été brigadier aux spahis; il avait fait les campagnes du Mexique et de Crimée et, le dimanche, en portait fièrement les médailles sur son bourgeron bleu. Il fronça le sourcil en entendant traiter ainsi celui pour qui depuis longtemps il professait une respectueuse sympathie, et ouvrait déjà la bouche pour rappeler vertement à l'ordre Cyprien Bourboujas. Mais, se ravisant, il essuya à son tablier de cuir ses mains suantes, décacheta la lettre et en prit mentalement connaissance. Cela fait, il leva la tête et, sur le ton rogue,

Digitized by Google

hautain et goguenard du cavalier parlant au fantassin :

— « Il y a, » dit-il, en ponctuant chaque mot, « il y a que ce « faraud » est nommé chevalier de la Légion d'honneur et promu au grade de lieutenant de vaisseau; il y a qu'il a été blessé à Tamsui, qu'il est resté huit jours à l'hôpital d'Hanoï, mais qu'il est aujourd'hui complètement guéri; il y a aussi (et sa voix se radoucit un peu) qu'il envoie respectueusement le bonjour à vous, Cyprien, son cousin et seul parent, l'ami de défunt son père, ainsi qu'à Mlle Jeanne, sa cousine. Voilà. »

Et ayant rendu à Bourboujas les feuillets où se voyait l'empreinte noire de ses doigts, il se remit à frapper sur l'enclume pour cacher une larme qui tomba.

— « Va bien! va bien, maître Sauvan! » conclut le paysan en pétrissant dans ses mains larges la lettre dont il fit une boule; « m'est avis que Souleyrol le jeune ferait mieux de s'en venir ici ensemencer ses champs et cultiver ses vignes. »

Et, là-dessus, il prit congé du forgeron, sans même lui dire merci pour sa peine.

Digitized by Google

*
* *

Du milieu des lierres et des volubilis qui surplombaient la porte et tapissaient les murs de sa demeure, une voix claire qui fit dans les oliviers se taire les cigales stridentes cria :

— « Bonjour, père! »

Et un frais minois de jeune fille apparut : elle aussi, Jeanne, tenait une lettre.

— « Oh! père, que je suis heureuse! » fit-elle, en entourant de ses mains blanches le cou tanné du vieillard; « le cousin Frédéric m'a écrit; il nous annonce son retour pour l'automne; il revient décoré, père, décoré et lieutenant de vaisseau... entends-tu? lieutenant de vaisseau! »

Et ces mots ainsi répétés prenaient sur ses lèvres la douceur d'une caresse envoyée à l'absent.

— « Bon! bon! » interrompit brusquement

Digitized by Google

Bourboujas, « tout ça ne mettra pas du raisin dans ses cuves ni ne fera pousser son blé ! »

Et il posa sur une table les gros sacs remplis d'écus.

— « A propos, petite, » continua-t-il aussitôt, « puisque tu parles des Souleyrol, moi aussi j'ai quelque chose à t'annoncer. Tu dois savoir que, hier, au Tribunal de Lodève, par l'entremise du notaire de ton cousin, on a vendu la Jonquière, qui est la plus grande et la plus belle de ses vignes. De tout temps, cette terre a fait partie du bien des Bourboujas ; un arrangement de famille nous l'enleva, et je ne dormirai tranquille que lorsqu'elle nous sera revenue ; sans elle, ma vigne du Grabas n'est pas grand'chose, ne possédant pas de chemin pour la vendange. Quand je sus qu'elle était en vente, l'idée me vint de l'acheter ; mais le notaire m'assura que Justin Rességuier la voulait ; alors, tu comprends, j'ai laissé faire ; de cette façon, elle reviendra nôtre, sans bourse délier, parce que, tu le sais bien, Jeannette, Justin te désire pour femme ; il t'a déjà demandée trois fois ; et, entre nous, ni à Lodève, ni à

Digitized by Google

Clermont, ni à Lunas, tu ne trouveras un mari pareil. »

Et il allait, il allait, le bonhomme, tout entier à son idée de paysan rapace, âpre au gain, ne voyant, dans son unique enfant, qu'un moyen d'arrondir une vigne, de compléter un champ, — ne s'apercevant pas que devant lui, pâle, les yeux noyés, étouffant dans sa robe de deuil, Jeannette s'était évanouie.

*
* *

... Dans la mer bleuâtre de Chine, sur la dunette du *Goëland,* le lieutenant de vaisseau Frédéric Souleyrol faisait son « quart ».

Au milieu d'une nuit calme, sans brise et sans lune, on remontait un « arroyo ».

Le ciel fourmillait d'étoiles, et la nappe immobile du fleuve semblait un miroir qu'encadraient des tiges frêles de bambous. Un bruissement monotone montait des berges; on percevait des

Digitized by Google

glissements furtifs de fauves, et le léger galop des antilopes effrayées par le bruit de l'hélice ébranlait les clairières; sur les rizières enténébrées, de loin en loin, passaient des vols phosphorescents de lucioles. Le flot, refoulé par la proue, caressait en clapotant les feuilles plongeantes des palétuviers, où des colombes réveillées roucoulaient; un silence succédait, lourd et poignant, bientôt déchiré par les coups de feu lointains des pirates et des Pavillons-Noirs.

A l'avant du navire, des matelots s'étaient mis à causer; l'un d'eux, depuis longtemps, se perdait en une histoire évocatrice du pays natal : il s'agissait d'une gentille moissonneuse qu'il avait aimée dans son village, au moment des blés mûrs, par une nuit pareille!

*
* *

L'écho de ses paroles arrivait clair et distinct à l'officier de quart.

Digitized by Google

Cela acheva ce que la nocturne mélancolie avait commencé. Frédéric se prit à rêver. Son esprit s'envola vers d'autres rives familières où, pour la première fois, son cœur s'était ouvert à l'amour.

Il revit sa petite amie Jeanne, les deux maisons paternelles si voisines que les mêmes platanes les couvraient de leur ombre, et là-bas, tout au fond du jardin, le pavillon couvert de clématites où les deux familles avaient coutume de se réunir tous les jours après le repas du matin.

Ils s'en allaient, enlacés, vers un prochain ruisseau, trempaient leurs pieds nus dans l'eau fraîche, ou guettaient, parmi les amarines, les invisibles nichées de roitelets, tandis que les deux mères, les suivant d'un regard attendri, se confiaient, à mots voilés, leurs mutuelles espérances.

Il revivait l'heure si douce du premier aveu, — un jour de mai, au crépuscule, pendant que l'*Angelus* vibrait sur la plaine assombrie et que la voix sonore d'un pâtre ébranlait le ravin. Il éprouvait,

Digitized by Google

comme jadis, l'amertume de son premier départ, la tristesse de leur séparation, par un matin glacé d'automne, sous un pâle soleil, alors que la rouille des bois frissonnait à la bise. Et, l'hallucination grandissant, il sentait monter à ses lèvres la douceur de leur baiser d'adieu.

Puis, c'était, sur un ordre brutal, son départ pour le Tonkin, les lettres désolées de Jeannette, et entrevue, dans ces lignes tremblées, la rude et laide figure de Justin Rességuier.

Bientôt après, Tamsui, la compagnie de débarquement, le bruit de la mitraille et l'hôpital, où, avec son sourire d'ascète, l'amiral Courbet en personne lui apportait la croix de la Légion d'honneur...

... Une main frappant son épaule le fit sursauter. C'était la fin du « quart », et l'officier qui devait prendre sa place était là, devant lui. La cloche du bord sonna quatre heures et, sur la platitude infinie des rizières, une rouge lueur annonçait le soleil...

Digitized by Google

*
* *

Ce fut avec une joie profonde que Frédéric apprit — trois mois après — l'ordre donné au *Goëland* de rentrer en France pour être désarmé.

Plus de trente jours encore à passer sur l'aviso inapte à la haute mer...

Enfin, le cap Cépé! La grande rade bleue! Toulon, la ville d'allure exotique couchée au pied des montagnes provençales, sous le bon soleil du Midi!

Souleyrol s'était empressé de demander une permission, qu'on lui avait accordée.

Il faisait gaiement, dans sa cabine, ses préparatifs de départ pendant que le vaguemestre descendait à terre prendre le courrier du bord; son ordonnance, ayant cloué les caisses remplies de curiosités, de menues chinoiseries, patiemment collectionnées pour Jeanne, bouclait maintenant la valise.

Digitized by Google

Un « toc-toc » respectueux ébranla la porte, et le sous-officier apparut, tendant à Frédéric un paquet de lettres, des cartes, dont les cachets multiples accusaient les pérégrinations avant de revenir au port d'attache où elles avaient attendu.

Il omit les indifférentes pour passer aux adresses d'une écriture connue et timbrées du pays.

Il n'y avait qu'un imprimé portant ceci :

« *M. Cyprien Bourboujas a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Jeanne Bourboujas, sa fille, avec M. Rességuier.* »

Cela avait déjà trente jours de date.

A ce moment, le matelot sortait la valise. Frédéric s'écria :

— « Inutile, mon ami, je ne pars pas, laissez-moi seul ! »

Étonné, l'ordonnance leva la tête et vit une chose qui le bouleversa : son lieutenant pleurait.



Digitized by Google

Têt

(LA TOUSSAINT ANNAMITE)

A mon ami le Dr Negretti.

Digitized by Google

Digitized by Google



Têt

Avec la dernière lueur du crépuscule, les tourterelles s'étaient tues dans les palétuviers. Une lune ronde et rouge se levait à l'horizon lointain de la jungle, et dans les tamarins des singes attardés ululaient tristement. Jusqu'alors assoupies par la tombée du jour, les rizières s'agitaient sous l'haleine des fauves, tandis que les bambous palpitaient à la brise du soir.

En cette nuit claire d'Asie, le blockhauss de

Digitized by Google

Taï-Kouong se dressait effrayant au bord du fleuve immobile. On était dans un poste avancé du Tonkin où les Pavillons-Noirs inlassables nous disputaient pied à pied le terrain. Hier encore, ils avaient surpris le poste voisin de Mam-Ping et massacré sa garnison.

Cette nuit-là, devant la porte, le tirailleur Li-Houn-Tchang montait la garde. Debout, les yeux fixés sur la jungle, il tendait une oreille attentive aux bruits de l'arroyo; mais l'onde clapotait doucement et de la brousse ne montait que la stridulation monotone des insectes.

Bientôt, au loin, du côté de la *plaine des Morts,* où dorment les ancêtres, des feux surgirent, mobiles dans l'espace, et le vent lui apporta l'écho d'une mélopée gutturale et traînante. C'était le dernier jour du *Têt,* cette fête des trépassés, qui ouvre l'année annamite; et les gens de Taï-Kouong — confuciens ou bouddhistes, — entourant une dernière fois les tombes des aïeux, accomplissaient les derniers sacrifices.

Une grande tristesse envahit Li-Houn-Tchang.

Digitized by Google

Jusqu'alors, chaque année — à cette époque — quand le printemps faisait s'ouvrir, dans le *champ des Tombeaux,* la corolle endeuillée du *hou-ka,* — cette fleurette des morts dont les pistils semblent des larmes, — il avait tout quitté, réuni ses ressources pour s'en venir — d'où qu'il fût — brûler des amulettes, selon les rites de Bouddha, et sacrifier des poules du Cambodge sur la tombe des siens.

Et, maintenant que les hasards des garnisons l'avaient conduit dans son pays natal, pour la première fois, il ne pouvait remplir les obligations du culte ancestral. Depuis le massacre de Mam-Ping, une consigne implacable pesait sur le blockhauss. Il était défendu d'en sortir sous peine de mort.

*
* *

Pour chasser son angoisse, il s'hypnotisa à regarder, dans l'obscurité des taillis, les phospho-

Digitized by Google

rescentes traînées des lucioles, et lentement sentit le sommeil alourdir ses paupières. Un souvenir jaillit de son cerveau qui le fit sursauter : il songea à son camarade Lou-Mang, récemment dévoré par les tigres pendant qu'il dormait en faction.

Il crut voir aussitôt des croupes onduler parmi les cotonniers et des prunelles brasiller dans l'ombre des rizières.

Il leva son fusil à la hauteur du ceinturon et le laissa tomber; le fracas de la crosse, prolongé par l'écho, emporta sa frayeur et, comme la rosée pénétrait sa mince vareuse, il se mit à marcher.

Il marcha, mais bientôt son ombre, qui grotesquement s'allongeait sur le sol, l'effraya; il lui sembla que l'âme de son aïeul Li-Houn-Vaï, et celle de son père Li-Houn-Mong, s'attachaient à ses pas et, d'une voix sans timbre, lui reprochaient son sacrilège.

L'un disait :

— « Tchang, il fait froid sous la pierre tombale, quand le souvenir des vivants ne la réchauffe pas. »

L'autre ajoutait :

Digitized by Google

— « Tchang, l'herbe folle envahit la colonne sous laquelle je dors, et la scolopendre a poussé dans la gueule du dragon de granit. »

Il détourna la tête et regarda la lune, semblable au gong d'une pagode cambodgienne, suspendu dans l'espace.

*
* *

Cependant les heures passaient indéfiniment lentes, indiquées seulement par la marche imperceptible de l'astre au-dessus de la plaine morne et blanche, et une frayeur plus grande lui vint du bruit rythmé de ses pieds nus.

Alors, devant ses yeux lassés, les palmiers de la rive, les maigres arékiers du poste défilèrent, tels que la lamentable procession de ses ancêtres appartenant aux générations les plus loin-

Digitized by Google

taines, et dans le clapotis de l'arroyo, leur plainte monta plus lugubre. Tous maudissaient son ingratitude et mettaient dans leur voix l'amertume des morts oubliés.

Puis, Li-Houn-Vaï, son grand-père, et Li-Houn-Mong, son père, — de leur vivant notables commerçants du fleuve Rouge, — parlèrent seuls.

Pour remuer ses entrailles, ils lui contaient tous ses jours accomplis, depuis celui où Fa-Ma-Yô, sa mère, fille de Fa-Ma-Na, le mit au monde, dans ce même village de Taï-Kouong, dont les rondes paillottes se miraient dans le fleuve.

— « Tchang, » disaient-ils, « te souviens-tu des heures envolées de ton enfance, où nous te prenions dans nos courses à travers les sentes étroites des rizières, et aussi des jours où nous descendions les arroyos sur des sampans chargés de miel, de cire, de gomme-laque et d'opium? As-tu perdu le souvenir de nos voyages en Siam, au Laos, à Kiam-Pa-Sack, à Bangkok, où nous allions chercher des cardamomes, du cuivre et de l'étain? Oh! de quels soins nous entourions ton sommeil quand — par les nuits claires — tu

Digitized by Google

t'endormais sous les étoiles, aux chants des sampaniers!

« Tchang! petit Tchang! Qui donc ouvrit ton cerveau à la doctrine et ton âme au culte de Bouddha? Qui surveilla tes jeux quand tu courais la plaine sur un buffle indompté? Qui t'apprit à chasser la gazelle, à tendre des filets dans le fleuve, à dépecer le poisson et à le confire dans le sel pour préparer le *nuoc-mam*? Tchang! petit Tchang! nous étions heureux et riches, alors; nous possédions dans Taï-Kouong une maison de pierre, douze paires de buffles, les plus beaux champs de cotonniers... »

Et, d'une voix semblable aux sanglots des guépards, ils disaient leur commerce détruit par la guerre, ce qui avait échappé à la rapacité des pirates devenu la proie des mandarins; enfin comment l'aïeul était mort de chagrin et comment le fils l'avait suivi dans la *plaine des Morts*.

— « Tu supportas dignement ta misère, Tchang, » concluaient-ils tous deux, « et le souvenir des aïeux resta dans ta mémoire. »

Digitized by Google

Ils se turent, et Li-Houn-Vaï reprit :

— « Quand tu fus devenu le *boy* d'un officier français, tu abandonnais le service du maître dès que s'ouvrait le Têt. »

Et Li-Houn-Mong continuait :

— « Plus tard, je marchais dans ton ombre lorsque tu allais le long des quais, pliant ta maigre échine sous le poids des fardeaux ; dès que les trépassés donnaient leur audience, tu cessais de décharger les navires dans le port de Saïgon et je t'accompagnais jusqu'au *champ des Tombeaux*. »

Un ancêtre d'une génération lointaine ajouta :

— « Je te suivis quand tu partis comme matelot sur une jonque siamoise ; mais — venue notre fête — tu délaissais les sampaniers et accourais plonger ton âme et rajeunir ton corps dans l'eau vive du souvenir. »

Digitized by Google

*
* *

Li-Houn-Tchang tremblait; de ses bras, amollis par la peur, son fusil glissa, et, à nouveau, la crosse ferrée retentit sur la dalle du pont. Il contempla d'un œil inquiet le blockhauss endormi; une lutte suprême se livrait en sa conscience de bouddhiste fidèle. Il vit — découpant sur les remparts son ombre menaçante — le poteau d'exécution, au pied duquel était tombé naguère, frappé de douze balles, le tirailleur Phu-Tieng, surpris, par son sergent, dans une fumerie voisine.

A ce moment, de la *plaine des Morts*, les mélopées rituelles des bonzes, les cantilènes des pleureuses et les paroles des sacrifices arrivèrent

Digitized by Google

plus distinctement jusqu'à lui; dans la nuit plus claire, l'aigrette des palmiers, les rameaux des tamarins s'agitaient et bruissaient sous la brise du large.

Un grand silence se fit; et tous ensemble les ancêtres de Tchang clamèrent :

— « Lâche! Ingrat! Sacrilège! pourquoi depuis six mois que tu es au service des blancs nous as-tu délaissés? Que tes enfants oublient tes mânes sous la terre glacée! »

Il n'hésita plus. Deux heures lui restaient avant la fin de sa faction; il aurait le temps d'accomplir les rites et de revenir. Il se glissa dans l'enceinte du poste, du côté des cuisines, ouvrit la réserve aux volailles, prit deux poules, cueillit un ananas dans le jardin des officiers et disparut à travers la rizière.

Digitized by Google

*
* *

Il entra d'un pas tremblant dans la *plaine des Tombeaux* et, bien que la lune épandît sa blanche lumière sur la *ville des Morts,* il se heurtait, dans sa marche, aux pyramides étagées sous lesquelles dorment les bonzes, bronchait aux buttes de terre qui sont la sépulture du peuple, se blessait aux chimères des colonnes et se perdait dans l'ombre des pagode où gît la dépouille des mandarins. Des confuciens attardés qui brûlaient des parfums sur des trépieds d'argent s'arrêtaient pour le dévisager.

Il parvint enfin à la pierre tombale sous laquelle reposaient ses aïeux. Des glaïeuls et des pariétaires la couvraient, tandis que de hautes

Digitized by Google

fougères et des convolvulus étranglaient le dragon de granit.

Après les avoir arrachés, il se prosterna et, d'une voix aiguë, sur un rythme lent et doux, il dit :

— « Moi, Li-Houn-Tchang, fils indigne d'une noble famille, je salue d'abord humblement mes ancêtres les plus lointains dont les âmes éparses errent en liberté dans les jungles profondes, à travers les forêts et sur le cours limpide des arroyos.

« Je salue aussi et vénère mes ancêtres plus proches qui dorment en Bouddha.

« Et non moins humblement, je me prosterne devant Li-Houn-Vaï, mon aïeul, et Li-Houn-Mong, mon père, source directe de mon existence. »

Il redressa la tête, déposa son offrande sur le tombeau et poursuivit :

— « Que ce fruit apaise la soif et la faim qui vous torturent quand vous regagnez votre gîte suprême après avoir couru dans le monde des âmes ! Jadis, au lieu de ce maigre présent, j'ap-

Digitized by Google

portais de lourds régimes de bananes, des corbeilles de mangues et de mangoustans. »

Il s'arrêta, prit les deux poules, leur trancha la tête et, les bras étendus, fit le tour de la pierre tombale pour l'arroser de sang, tandis que, de sa même voix douce et triste, il reprenait :

— « Jadis, quand venait le *Têt,* ce n'était point deux frêles volatiles que j'apportais à vos mânes, mais un sanglier, deux poules du Cambodge et des poissons du fleuve Rouge, assaisonnés de *nuoc-mam.*

« Pendant que le sang des victimes coulait, abondant et vermeil, je faisais parler la poudre, et je brûlais des amulettes dans des lamelles d'or.

« Pardonnez tous à ma présente misère et ne me retirez pas votre affection. »

Digitized by Google

*
* *

Quand il se releva, la lune n'était plus au ciel, et déjà colonnes, pyramides et chimères brillaient dans la pâle clarté de l'aube. Il courut pour arriver au poste avant la fin de sa faction : mais il trouva, sur le pont-levis, un sergent et deux hommes qui lui mirent les fers.

Ce jour même, devant la cour martiale, à toutes les questions qu'on lui posa il répondit :

— « Moi, Li-Houn-Tchang, fils indigne d'une noble famille, je salue humblement mes plus lointains ancêtres dont les âmes éparses errent en liberté dans les jungles profondes ! »

Pas un trait de sa face jaune ne bougea devant le peloton d'exécution, et lentement ses lèvres murmuraient :

Digitized by Google

— « Je salue et vénère mes ancêtres plus proches qui dorment en Bouddha! »

— « Feu! » commanda l'officier.

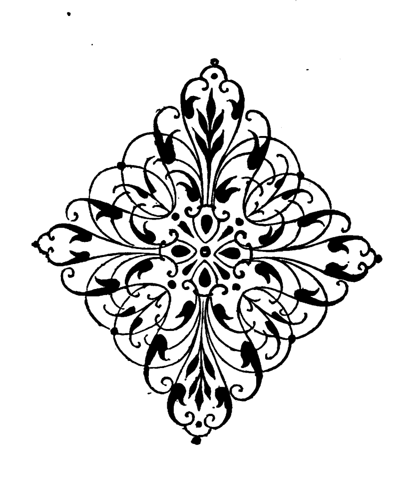
Une salve ébranla le blockhauss, et Tchang s'affaissa, tordu, broyé par les balles; mais dans sa mâchoire fracassée, sa langue sanglante remua :

— « Salut à Li-Houn-Vaï, mon aïeul, et à Li-Houn-Mong, mon père, source directe de mon existence!... »

Et ses bras convulsés une dernière fois se raidirent dans le geste de l'*Offrande aux morts*.



Digitized by Google



Digitized by Google

Table

Digitized by Google

Digitized by Google



TABLE



Digitized by Google

Digitized by Google

Achevé d'imprimer

le vingt-cinq juin mil huit cent quatre-vingt-douze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1. — 1683.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JUN 30 2004

DD20 15M 4-02

Digitized by Google

Nº 524673

DT551.2
V5

Vigne d'Octon, P.
Terre de mort.

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS




Digitized by Google